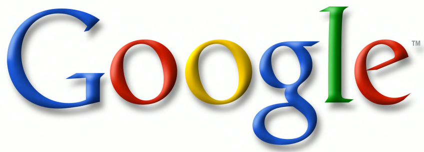
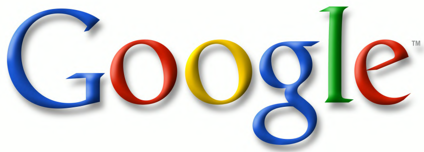
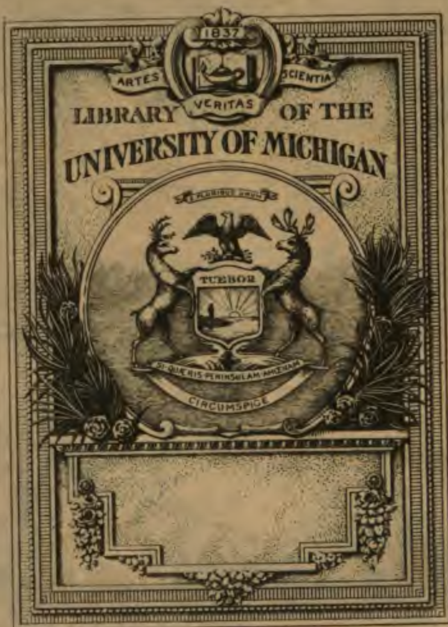







1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



LE SENTIMENT RELIGIEUX EN FRANCE

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

AUTRES OUVRAGES DE M. L. ARRÉAT :

Une éducation intellectuelle, 1 vol. in-18, 1877 2 fr. 50

Journal d'un Philosophe, 1 vol. in-18, 1887.... 3 fr. 50

La Morale dans le drame, l'épopée et le roman, 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 2ᵉ édition, 1889.................................. 2 fr. 50

Psychologie du peintre, 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 1892................ 5 fr. »

Mémoire et imagination (peintres, musiciens, poètes et orateurs), 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 2ᵉ édition, 1903................. 2 fr. 50

Les Croyances de demain, 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 1898....... 2 fr. 50

Dix années de philosophie, études critiques sur les principaux travaux publiés de 1891 à 1900, 1 vol. in-18 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 1901.. 2 fr. 50

HIRTH. — **Physiologie de l'Art**, 1 vol. in-18, traduit de l'allemand et introd. par L. ARRÉAT, 1892......... 5 fr. »

HIRTH. — **La vue plastique, fonction de l'écorce cérébrale**, 1 vol. in-8, avec 34 planches photographiques, traduit de l'allemand par L. ARRÉAT, 1893...... 8 fr. »

HIRTH. — **Les localisations cérébrales en psychologie. Pourquoi sommes-nous distraits ?** 1 vol. in-12, traduit de l'allemand par L. ARRÉAT, 1895...... 2 fr. »

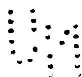
LE

SENTIMENT RELIGIEUX

EN FRANCE

PAR

LUCIEN ARRÉAT



PARIS

FELIX ALCAN, ÉDITEUR

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—

1903

LE SENTIMENT RELIGIEUX
EN FRANCE

PREMIÈRE PARTIE

LA SITUATION GÉNÉRALE

CHAPITRE PREMIER

ÉTAT DES FORCES RELIGIEUSES

I

Les passions des partis troublent chez nous jusqu'à la statistique. Les derniers dénombrements faits en France ne nous renseignent pas sur la perte ou le gain des différents cultes, et tout moyen nous manque d'évaluer avec quelque exactitude le nombre des personnes qui ne suivent les pratiques d'aucune Église. On ne pouvait avoir confiance, sur ce point délicat, en la sincérité des déclarants ni des recenseurs.

M. Levasseur avait établi, pour les trois années 1861,

1866 et 1872, la proportion suivante entre les religions en notre pays, sur 10.000 habitants :

	1861	1866	1872
Catholiques. . .	9.763	9.748	9.802
Protestants. . .	214	223	160
Israélites. . . .	21	23	14
Autres cultes. .	2	6	6

Le dernier dénombrement où l'on ait tenu compte de la religion, celui de 1872, accusait seulement 44 mille israélites. Depuis, il y a eu une forte immigration alsacienne et russe, et M. Théodore Reinach estimait, en 1892, que le nombre de ses coreligionnaires pouvait être porté à 72.000, dont 32.000 pour la France hors Paris.

En 1897, M. Levasseur encore — et c'est le calcul auquel on peut se tenir — évaluait les catholiques français à 98 p. 100 de la population, les protestants à 1,5 p. 100, les autres religions à 0,5 p. 100. Soit, en chiffres ronds, 36 millions de catholiques, 700.000 protestants (dont 120.000 dans le Gard), 90 à 100.000 israélites (principalement dans les villes).

Bien faible, on le voit, est le nombre de nos protestants et de nos israélites. Mais la valeur personnelle de beaucoup d'entre eux leur assure une situation relativement privilégiée. Ils n'ont d'importance que par leurs qualités propres et par le rôle très considérable qu'ils ont pris dans nos affaires. Les israélites, au reste, comptent chez nous comme groupe ethnique et politique, ils ne comptent pas comme groupe religieux.

Il est vrai que les unités numériques de nos statistiques ne sont pas autant d'unités morales. Les individus classés sous la dénomination d'un culte peuvent n'être ni des fidèles ni des partisans. L'Église catholique, en particulier, couvre de sa robe des milliers

d'incroyants et d'adversaires. Elle demeure toutefois, malgré ces réserves, la plus importante de celles dont se compose le christianisme, qui tient lui-même la tête dans le classement des religions (1).

L'augmentation portée à son avoir est d'abord due, sans nul doute, à l'accroissement même de la population, ce qui est vrai aussi des Églises protestante et orthodoxe (2). L'activité propre à chaque religion n'en contribue pas moins puissamment à son succès, et le catholicisme se distingue à cet égard, par une ardeur jeune encore, entre tous les autres groupes religieux.

M. Fournier de Flaix en faisait la juste remarque en son travail, *la Statistique des religions à la fin du dix-*

(1) Classement et consistance des religions en 1887.

Classement	Consistance en 1.000 âmes
1° Christianisme	477.080
2° Culte des ancêtres et confucianisme	256.000
3° Hindouisme	190.000
4° Mahométisme	176.000
5° Bouddhisme	147.000
6° Taoïsme	43.000
7° Shintoïsme	14.000
8° Judaïsme	7.000
9° Polythéisme	117.600

— Les 477.080.158 âmes composant, en 1887, la consistance du christianisme, ont été réparties entre sept groupes, dont les trois principaux sont :

Eglise catholique	230.866.533
Eglise protestante	145.237.625
Eglise orthodoxe	98.016.000

Viennent ensuite l'Eglise d'Abyssinie (3 millions), l'Eglise copte, l'Eglise arménienne, les Nestoriens, les Jacobites.

(2) Le christianisme a gagné de ce fait 77 millions d'âmes en 13 ans (1887-1900), et la statistique lui attribue plus de 555 millions d'âmes sur la population de la terre, estimée à 1.553 millions.

neuvième siècle, présenté au *Congrès d'histoire des religions*, en 1900. Il y constate que les religions établies gardent en France leurs positions respectives, leur gain ou leur perte dépendant en première ligne du mouvement de la population. Il fait ressortir en même temps au prix de quels efforts le catholicisme a su maintenir ses avantages, et quelques-uns de nos lecteurs s'étonneront de lire son appréciation sur notre capitale, qui passe, aux yeux de bien des gens, pour être conquise à l'incrédulité et à l'athéisme.

« L'effort si puissant, écrit M. Fournier de Flaix, que les catholiques ont fait en France depuis plus d'un demi-siècle, effort qui a eu sa répercussion en Syrie, en Palestine, en Égypte, en Chine, en Océanie, est la meilleure démonstration de l'énergie de résistance des religions. Les catholiques français ont défendu leur religion au dix-neuvième siècle de même qu'au seizième, mais par des moyens bien autrement efficaces. Paris, ville cosmopolite de 2.500.000 âmes et même de 3.500.000 âmes avec sa banlieue, est demeurée une ville catholique, de même qu'au seizième siècle. Paris est le plus grand foyer religieux de l'humanité. »

II

Les chiffres ne sauraient être, je le répète, acceptés sans commentaire. Mais la chose principale, ici, n'est pas tant la déclaration de foi, apparente ou sincère, de quelques milliers d'individus, que la plus grande ferveur du zèle confessionnel. Et cette ferveur est facile à constater. Elle s'entretient ou se rajeunit en une lutte incessante.

D'une part, la prospérité soutenue des écoles primaires congréganistes, la fondation d'Universités catholiques, bien qu'elles restent languissantes, de collèges, de revues, la publication de nombreux ouvrages, l'extension des couvents, l'assiduité aux offices du culte, l'affluence des dons, sont des faits indéniables, qui frappent l'observateur le moins attentif. D'autre part, l'esprit de secte et d'envahissement reproché aux ordres militants du catholicisme et à son clergé n'apparaît pas moins âpre chez les desservants des temples ou dans les loges maçonniques, qui sont aussi des églises, des églises fermées ayant leurs prêtres, leurs rites, leur budget, leurs ambitions politiques, et il n'est pas exagéré de dire que nous avons vu renaître, en ces dernières années, une véritable guerre de religion sous une nouvelle forme.

Ces faits enferment leur leçon. Il serait puéril de s'en irriter, et malhabile de les méconnaître. Un pareil oubli serait d'autant plus grave, que l'expansion des peuples d'Europe hors de leurs frontières naturelles les met en contact avec des populations primitives ou moins cultivées sur lesquelles leur influence tend nécessairement à s'exercer. On ne compte pas moins de 122 millions d'hommes encore attardés au plus grossier polythéisme, et personne n'ignore que le mahométisme a le plus de chance de prendre le gouvernement moral de cette masse. Des groupes religieux importants, tels que le bouddhisme, le taoïsme, le shintoïsme, frappés, semble-t-il, d'une irrémédiable décadence, offrent aussi une matière plus ou moins docile aux mains de leurs conquérants ou de leurs convertisseurs. De toute façon, aussitôt que nos grandes nations européennes rencontrent ces peuples et ces groupes étrangers, elles redeviennent elles-mêmes chrétiennes

en leur présence ; leur action politique ou commerciale ne se détache jamais entièrement du caractère religieux qui les fait distinctes et originales. La valeur sociale des religions n'est donc pas à négliger ; elles restent un des éléments principaux qui entrent en jeu dans la concurrence des peuples.

Ces considérations préliminaires nous jettent sans doute un peu loin de notre sujet. Mais il convient, je crois, de ne pas perdre de vue les intérêts de cet ordre, quand on se propose de traiter convenablement des questions religieuses. Ici même, et bien que notre objet propre nous confine dans la philosophie pure, nous pensons que le souci des réalités ne doit pas demeurer absent des conclusions pratiques auxquelles le raisonnement conduit.

CHAPITRE II

LE RÉVEIL RELIGIEUX

I

Le réveil religieux vient de plusieurs causes, qui sont de l'ordre moral ou de l'ordre temporel. Il importe de les analyser avec soin pour comprendre le moment présent.

Voyons d'abord les causes extra-religieuses.

S'il était possible de compter les libres-penseurs — je prends l'étiquette sans me faire dupe de l'illusion que souvent elle recouvre — on trouverait sans doute qu'ils se distribuent à peu près également entre les trois groupes qui se partagent, à un titre quelconque et malgré l'inégalité du nombre, l'influence en notre pays. Il ne manque pas de protestants qui se sont affranchis du christianisme, et l'on rencontrerait peut-être parmi les juifs plus d'incroyants et d'athées que parmi les calvinistes et les catholiques même.

Cependant leur groupement plus serré ne laisse pas apparaître cette situation. Les dissidents du judaïsme ou du calvinisme ne se séparent point de leur groupe

avec éclat, parce qu'il forme une minorité ; ils ne se tournent pas bruyamment contre leur Église, retenus qu'ils sont par les liens d'une solidarité qui leur est profitable et par des ressentiments toujours vivaces. Il faut dire encore que l'obligation de leur foi est moins étroite; les protestants, par exemple, peuvent demeurer chrétiens avec un minimum de christianisme.

Il en va autrement pour les catholiques. Leur religion étant celle de la grande majorité, ils n'ont pas un intérêt aussi évident à lui demeurer fidèles. Son joug, moins léger à porter, irrite le désir d'indépendance, et ces raisons font aussi que ses dissidents deviennent parfois ses plus violents adversaires.

Ce n'est pas que l'individu n'ait plus d'intérêt aujourd'hui à se conformer à l'opinion dominante. Beaucoup se soumettent à certaines pratiques du culte, tout en restant par ailleurs des incrédules, ou même des ennemis. Considérations de famille et d'amitié, convenances mondaines, calcul personnel ou timidité, amènent ces soumissions intermittentes, qui n'apportent pas à l'Église une véritable force. Mais l'indépendance religieuse est devenue plus aisée. Ici, respectueuse et discrète, elle s'affirme chaque jour davantage dans les publications philosophiques ; agressive là, elle a pris appui dans les loges maçonniques et a pénétré jusque dans les conseils des gouvernements.

II

Ainsi s'est créée, par un simple jeu d'action et de réaction, la situation présente.

D'une part, le triomphe de l'école positive en phi-

losophie, l'intérêt suscité dans un large public par la psychologie expérimentale, ont déterminé la reconstitution, sous le nom de néo-thomisme, d'une philosophie traditionnelle, qui est enseignée par d'excellents maîtres aux Universités catholiques de Louvain, de Paris, etc. On a vu quelques ecclésiastiques revenir à des études longtemps négligées, s'asseoir sur les bancs de la Sorbonne et du Collège de France.

Tandis que la contradiction venue des savants obligeait l'Église à cet effort, l'agression venue du gouvernement provoquait en elle une réponse offensive. Tout organisme bien constitué tend à se conserver et à s'accroître ; la nécessité de la mort n'empêche pas le sentiment de la résistance chez le vif. Ceux-là même, parmi les membres du clergé, que le doute avait touchés ou que n'animait point l'esprit de combat, ont dû prendre parti et s'engager dans la lutte aux rangs de la milice romaine.

Tout ne se décide pas, dans la pratique, par les convictions. Il existe en quelque sorte, en chacun de nous, deux ordres de croyances : l'une, qui nous est intime et personnelle, ne porte point à agir sur les autres hommes, à moins qu'on ne soit chef ou apôtre ; l'autre est une croyance de groupe, inscrite au drapeau sous lequel nous sommes enrôlés, et telle que nous nous sentons menacés par ce qui l'offense ; elle fait de nous des soldats qui dévoueront momentanément leur énergie à une action collective, imposée par une solidarité nécessaire. On n'arrive au fond de soi-même, si je peux dire, qu'après avoir traversé plusieurs milieux. Quelque chose de nous appartient à chacun des groupes dont nous sommes membres, famille, corporation, parti politique, patrie, religion. Nul homme ne saurait s'abstraire de l'ensemble ; il est fou de prétendre agir seulement

comme individu, de vouloir être comme une cellule libre dans le corps, qui ne ferait partie d'aucun tissu et d'aucun organe. L'individualisme le plus excessif ne peut empêcher la prise de la collectivité sur l'être particulier, et il serait injuste de juger des actes des personnes sans tenir compte de ce phénomène social si important.

Dans le public, d'autre part, l'animadversion contre le catholicisme s'est adoucie, chez quelques-uns par générosité, chez plusieurs par défiance envers des minorités ambitieuses marchant à la conquête des hautes places dans le gouvernement, la magistrature, l'enseignement, la finance, le journalisme, chez le plus grand nombre par une crainte instinctive des partis violents, avec lesquels ces minorités ont paru avoir des alliances, et d'un cosmopolitisme dangereux pour le génie national.

La réaction a donc été servie par des sentiments très divers, tantôt de loyauté et de tradition, tantôt d'intérêt et de peur. Elle se lie du reste étroitement à un fait plus général, je veux dire le repliement si marqué de l'homme moderne sur sa nationalité. Une espérance d'émancipation et de concorde avait illuminé le dix-huitième siècle. Les longues guerres de la Révolution et de l'Empire, si elles eurent quelques effets favorables, amenèrent pourtant à constater que le rêve des idéologues était singulièrement en avance sur l'état réel de la civilisation, pour ne pas dire en contradiction avec les lois naturelles les plus claires, et la concurrence entre les nations recommença avec une âpreté qui ne s'était pas vue encore. Des semences de haine furent jetées en ce temps, qui ont levé à leur heure. Une distribution nouvelle des peuples se prépare, une nouvelle carte du monde, où leur valeur

relative sera autre que dans le passé, et la situation est telle aujourd'hui que chacune des grandes races historiques emploie ses soins à se fortifier et à s'étendre, en vue de cet état prochain où, pour un long temps, la prépondérance appartiendra à ceux qui l'auront acquise. De là, et partout, cette application aux choses militaires, ce ralliement autour de l'idée de race et de la tradition religieuse, cette mise en défense ou ce retour en arrière des partis conservateurs.

Cependant le même rêve social, que tant de faits contredisent, se manifeste sous des formes vivantes : dans les entreprises du socialisme, doctrine décevante que soutient du moins l'espérance de modifier à l'avantage des classes ouvrières les relations économiques ; dans les théories des sociologues, qui envisagent dans l'avenir la coopération intelligente et pacifique de tous les groupes nationaux ; dans les institutions généreuses qui ont pour objet d'élever le niveau moral des travailleurs ; dans les sentiments d'horreur contre la guerre et les abus de la force, qui animent d'éloquents discours et éclataient récemment en un cri profond de sympathie à l'égard d'un peuple faible.

C'est là comme la promesse, en partie la chimère, d'une société future, qui se construit dans nos imaginations plus vite que dans la réalité. De tous les obstacles auxquels se heurtent les forces qui y travaillent, les religions anciennes sont dénoncées pour le plus considérable, et d'abord le catholicisme, qu'on charge de tous les méfaits. On voit des protestants et des juifs s'unir ensemble pour l'attaquer. Spectacle curieux, puisque la Réforme est, malgré tout, encore un christianisme, et que la bannière du Christ ne saurait flotter sur la tente d'Israël. Mais tout se paye en ce

monde, et le passé se dresse sans cesse devant le présent.

III

Cette hostilité a pourtant d'autres raisons, bonnes ou mauvaises. L'Église romaine affecte certainement une intolérance, un absolutisme, dont nous avons trop d'exemples ; elle impose des pratiques étroites ; elle montre cette hauteur intransigeante particulière aux individus ou aux corps qui se donnent pour être les interprètes autorisés de la vérité. Encore est-il que l'Église réformée n'a guère moins de hauteur ni de raideur sectaire ; mais elle n'a pas suscité la même haine, parce qu'elle n'a pas eu la même puissance, et nous avons des motifs de douter que le triomphe du calvinisme en France y eût ouvert à la libre-pensée un plus facile chemin.

Un juste argument qu'on a fait valoir contre l'institution catholique, est qu'elle relève d'un pontife siégeant en terre étrangère. De là, nos essais d'une Église gallicane, nos concordats. Je n'ai pas à rechercher ici ce que vaut la politique du Saint-Siège non plus qu'à peser les avantages et les inconvénients de la papauté. La situation de la France moderne, à l'égard de Rome, ne me paraît du moins pas comparable à celle de l'Angleterre ou de l'Allemagne au seizième siècle. Leur intérêt propre, le sens de leur race, poussaient alors le Germain, l'Anglo-Saxon, à s'affranchir de la tutelle latine. Il serait plutôt, aujourd'hui, exact de dire que les peuples latins trouvent dans le catholicisme, non pratiqué même ou désavoué, comme une parenté de génie à l'encontre des nations protestantes.

Il est advenu encore, c'est un autre aspect de la question, que notre politique agressive a détourné de nous des sympathies naturelles ; elle a blessé les populations d'Alsace ; elle a disposé le parti catholique belge — dédaigneux aussi, nous dit-on, des maladresses des catholiques français — à se montrer favorable au « flamingantisme », mouvement local dont l'Allemagne peut tirer un bénéfice.

On ne conteste pas que l'intérêt national, dans le catholicisme, reste subordonné à l'intérêt religieux. Les missions anglaises ouvrent la voie à la puissance anglaise ; le missionnaire anglican travaille à la grandeur de l'Angleterre en propageant le christianisme. Les missions catholiques, au contraire, visent en premier lieu à l'extension de la catholicité, et le zèle de nos missionnaires, en dépit de leurs sentiments français, a souvent compromis notre politique. Mais c'est à coup sûr, jetons en passant cette remarque, un fait curieux que le catholicisme, dont le principe plane au-dessus des populations particulières, soit devenu chez nous le signe de la nationalité entendue au sens étroit, alors que le protestantisme français affecte momentanément une largeur de vues que le protestantisme allemand ou anglais ne montre pas. Ainsi le veulent les passions des partis, qui amènent des groupements d'hommes quelquefois bien singuliers.

L'accroissement des couvents a été une cause plus sérieuse de défaveur pour l'Église catholique. Cette défaveur ne se déclare pas en France seulement ; les désordres survenus hier en Portugal et ailleurs l'attestent assez. Sur ce point encore, il convient de voir les choses comme elles sont. Je ne professe certes pas une égale et ardente sympathie pour toutes les communautés religieuses, et je sais les dangers du mona-

chisme. Je n'oublie pas pour cela tant de bienfaits prodigués au menu peuple, tant de beaux exemples donnés, d'œuvres accomplies, et j'en arrive à penser que les tracasseries administratives (1) dont elles sont l'objet, l'imprudente laïcisation des hôpitaux, etc., sont l'expression de la pire intolérance, celle qui se réclame de la tolérance même. La campagne menée contre les maisons enseignantes, en particulier, ne me semble pas s'inspirer tant du danger supposé de leur enseignement que de la concurrence avantageuse par elles faite aux écoles de l'État. Mais ni cette concurrence ne peut devenir vraiment redoutable, ni l'accroissement des congrégations aller au delà d'une certaine limite, dans les conditions générales de notre société moderne, et il a fallu d'intempestives violences pour donner au conflit cette acuité.

Il me paraît non moins exagéré de prétendre soit que le clergé en son entier est hostile à la forme actuelle du gouvernement, soit que les congrégations elles-mêmes ont pour unique dessein de la ruiner. Il est clair, seulement, que l'Église s'est efforcée à conquérir sa part d'influence dans l'État républicain, et que la malveillance à son endroit des hommes qui le dirigent ont dû faire d'elle à la fin une ennemie. En tant que parti politique, elle a commis bien des fautes: si elle n'a pas toujours provoqué l'agression qui l'oblige à se défendre, elle l'a quelquefois justifiée par des ambitions ou des menées qui n'entraient pas dans son rôle.

La vieille monarchie se gardait avec soin des empiètements du clergé, régulier ou séculier, et il lui est

(1) Je devrais écrire aujourd'hui un mot plus sévère; mais je ne veux pas modifier le texte primitif de cette étude sous l'impression des derniers événements.

arrivé d'agir fort sévèrement à son égard. Elle possédait une puissance qu'on ne discutait pas ; son principe restait quand même un principe de justice. Je crains qu'on ne le puisse plus dire des hommes qui nous gouvernent. Le fanatisme irréligieux qui les mène n'est pas moins dangereux que son contraire, et pousse au déchirement de notre nation déjà si compromise. Les mauvaises raisons gâtent les bonnes causes ; c'est de quoi personne ne se souvient. De part et d'autre, on ignore la situation véritable des esprits ; on ferme les yeux sur les choses qu'il faudrait connaître ; on néglige ou l'on tente follement de supprimer les réalités embarrassantes.

CHAPITRE III

LES CAUSES MORALES DU RÉVEIL RELIGIEUX

I

La grande erreur des sectaires de l'irréligion est de méconnaître l'existence même du sentiment religieux dans l'humanité. Ils ne se demandent pas quelle cause profonde fait ainsi persister au milieu de nous les vieilles fois, alors qu'on les déclarait mourantes; ils se flattent d'empêcher avec des règlements le demi-retour au christianisme, qui excite leur colère.

Ce réveil religieux, si peu sincère et intéressant soit-il parfois, s'explique néanmoins par diverses raisons morales, qui ont leur valeur, et qu'il nous faut dégager. Il ne se manifeste pas, d'ailleurs, au même degré dans les diverses classes de la société, et le sentiment religieux proprement dit n'en est pas toujours le motif déterminant.

Un trait général, assez apparent, de notre situation actuelle, est que les classes inférieures, dans les villes surtout, tendent à se séparer de la religion, alors que les hautes classes, et même la petite bourgeoisie, montrent au contraire une tendance marquée à revenir à

la foi, ou du moins à la pratique extérieure du culte. C'est justement l'inverse de ce qu'on vit au dix-huitième siècle et dans la première moitié du dix-neuvième : le scepticisme religieux descendait alors de haut en bas ; la foi remonte maintenant de bas en haut.

Un fait analogue se produit, paraît-il, en Angleterre. Les sectes non conformistes, nous dit-on, n'y trouvent guère d'adeptes que dans la classe moyenne ; c'est également là, et dans la classe supérieure, qu'est la force de l'église anglicane. Les ouvriers n'ont en ce pays contre la religion aucune prévention systématique ; ils regardent avec respect les églises et chapelles des diverses dénominations. Mais ils n'y entrent point. « Dans les quartiers populaires de Londres, aller à l'église (*to go to church*) veut dire se marier (1). »

Les religions sont l'expression de la détresse humaine : là surtout est leur vérité et leur force, et c'est d'abord par les douleurs de la vie que s'explique la reprise constante des croyances anciennes sur les âmes. La situation dont nous parlons accuse cependant un fait plus spécial. L'inquiétude des changements qui apparaissent partout, dans les mœurs, dans les idées, dans les relations des personnes, est ici la cause déterminante de la réaction, et il est naturel que cette cause agisse principalement dans les classes riches, ou parmi les gens de culture raffinée. Le retour de la bourgoisie voltairienne au christianisme, tout partiel qu'il est, et pour temporaire qu'on le tienne, a des raisons directes, qui sortent de notre état présent et de notre histoire.

(1) D. Pasquet, in *Revue de synthèse historique*, avril 1901.

II

L'ancienne France prenait son appui dans la foi catholique et dans la foi monarchique. La France de la Révolution trouva le sien dans les idées de liberté et d'égalité. Ni cette foi ni ces idées ne sont demeurées entières. Nos institutions ont subi l'usure du temps; des discordes intestines ont hâté encore la dissolution des sentiments qui avaient assuré à notre pays son unité morale et sa grandeur. Si visible est le danger, que l'on a, d'instinct, cherché le remède : les uns recourant aux instruments du passé pour conjurer le désordre des esprits; les autres s'appliquant à constituer un état mental nouveau qui répondît à des conditions nouvelles. Des politiciens de mauvaise qualité, trop dociles au vieil esprit jacobin, ont compromis, par malheur, l'œuvre de reconstruction ; les chefs du parti adverse, chargés d'une tâche difficile, ont été parfois des réactionnaires imprudents, et n'ont pas toujours su être des modérateurs.

La masse du peuple, avons-nous dit, ne participe guère, ou point du tout, à ce mouvement de réaction qui s'accuse dans les classes cultivées. Si le paysan demeure plutôt indifférent, l'ouvrier se déclare hostile (1).

(1) M. G. Deherme ayant admis un abbé à l'*Université populaire* du faubourg Saint-Antoine, parmi tant d'autres conférenciers venus de tous bords, l'abbé ne réussit point à se faire écouter, et ce fut contre M. Deherme une clameur dans la presse radicale. Il s'en faut, d'ailleurs, que l'hostilité de l'ouvrier, et même de l'ouvrier qui vit à Paris, soit générale. Je pourrais citer tel quartier populeux de Paris et de sa banlieue, où nombre d'enfants, garçons et filles, fréquentent les écoles libres de préférence aux écoles primaires de l'État.

Ainsi, par cette attitude contraire, devient plus profonde la séparation des classes, et nous restons partagés entre les pauvretés d'un scepticisme improductif et le désir d'une foi qui s'abuse peut-être sur sa propre vertu.

Cet instinct de défense commune, qui incline à la religion nombre d'infidèles dans la France d'aujourd'hui, relève donc d'une cause sociale accidentelle. La croyance même est l'effet d'une cause sociale permanente. L'individu ne crée point sa foi d'emblée, par un travail personnel ; il croit, ou il doute, parce que l'on croit ou doute autour de lui. La croyance sociale est devenue partie intégrante de son moi ; en tant qu'organisme singulier, il n'y apporte que le ton sentimental.

Je n'ai pas à rechercher maintenant comment les croyances se forment et s'établissent dans les collectivités humaines. Mais nous comprenons pourquoi, ayant pénétré jusqu'à nos moelles, elles gardent une telle prise sur les âmes, et comment il se fait que les individus, alors même que leur foi devient vacillante, reçoivent encore docilement une foule de notions qu'elle implique. Ainsi la plupart des hommes qui nous entourent portent en leur tête l'idée chrétienne d'une harmonie du monde, d'un arrangement providentiel de l'univers, seule raison, à leurs yeux, d'une harmonie possible dans la société. La ruine de cette idée leur semble menacer tout l'édifice, famille, éducation morale, hiérarchie des classes, puissance militaire. Ils s'effrayent des destructions qu'ils voient, sans apercevoir la reconstruction correspondante ; quelque partie de la croyance reprend vie en eux ou se consolide, parce qu'ils associent l'idée nécessaire de cette harmonie du monde à l'existence même de la religion qui en fut la garante durant plusieurs siècles.

III

Auprès de ces raisons majeures, j'ai indiqué déjà qu'il en est d'autres, toutes mesquines. La vanité, par exemple, de paraître grande dame, le regret qui mord la parvenue enrichie de n'avoir point de titre attaché à son nom, poussent bien des femmes à faire montre de dévotion, à participer à des œuvres pieuses, où les personnes se mêlent, pour une heure, comme les écus. Plusieurs, il est vrai, affecteront de suivre une voie contraire, et la parade d'irréligion n'est pas plus que l'autre exempte de calcul. Mais laissons ces petites choses ; prenons le côté sérieux de la question.

Il se rencontre aujourd'hui, je n'en disconviens pas, plus de femmes affranchies de la croyance qu'on n'en eût trouvé jadis, et les qualités solides de plusieurs prouvent assez que la vertu n'est pas attachée à la pratique d'une confession particulière. Nous ne devons pourtant pas nous régler sur l'exception, mais prendre la femme comme elle est, au moment et dans le pays où nous vivons, sauf à critiquer ensuite les moyens d'une éducation morale assise sur d'autres principes.

La croyance étant, en son fond, une opinion, une forme de la vie collective, il est naturel qu'elle s'impose surtout à la femme, que sa constitution physique et son histoire font plus timide, plus dépendante que l'homme. Sa soumission est aveugle, et, partant, ses révoltes le sont aussi. Nous la voyons, par tempérament, se montrer conservatrice avec opiniâtreté, ou révolutionnaire avec témérité.

Conservatrice plutôt. L'existence des femmes, d'ailleurs, est trop difficile, trop cruelle souvent, dans le

pauvre état de civilisation dont nous sommes si fiers, pour leur interdire de chercher un secours dans la prière, une promesse dans la foi. Elles sont des créatures de sentiment, que la froide raison ne dirige guère.

La plupart, et dans tous les mondes, si vous les interrogez, vous répondront qu'il se peut qu'elles ne croient point tout ce que l'Église enseigne. Ce qu'elles retiennent de la religion, c'est le charme poétique, la saveur du mystère. Elles ignorent la philosophie religieuse ; quant à la partie de cette philosophie qui a pris corps dans les dogmes, elles l'acceptent sans l'approfondir. La croyance est pour elles — je parle surtout ici de la femme catholique et j'y pourrais joindre beaucoup d'hommes — une habitude de l'esprit, un pli de l'âme. Elles se sauvent du doute par les œuvres, par l'indifférence à l'égard de la doctrine. Ce n'est pas conviction raisonnée ; c'est acceptation facile, et qui paraît bonne et nécessaire.

Voilà, j'en conviens, une assez pauvre piété. Et ce point, pourtant, demeure ferme : le caractère divin des commandements moraux. Une foi médiocre, des pratiques tout extérieures, ont réussi à créer des habitudes morales, à imposer des devoirs qu'on ne discute pas ; la religion a modelé la femme en conformité avec notre type social.

Un livre récent laisse bien voir à quels risques on l'expose, quand on la prive sans précaution de cet appui. L'auteur de ce livre, une ancienne élève de l'école de Sèvres (1), ne cherche à dissimuler, ni la dépendance ordinaire de la femme demandant à l'homme la règle de sa pensée et de sa conduite, ni le besoin qu'elle a d'une croyance religieuse, ni la condi-

(1) GABRIELLE RÉVAL, *les Sévriennes* (Paris, P. Ollendorf, 1900).

tion vraie de sa nature, qui est d'être mère, et de souhaiter de l'être, ou de regretter de ne pas l'être. Elle semble comprendre l'inefficacité, pour les jeunes filles, d'une culture intensive de l'intelligence, contraire à leur destination normale, le danger de l'incertitude philosophique et d'une licence de l'esprit qui tourne aisément à une rupture de l'équilibre moral. L'héroïne même de son demi-roman se jette avec passion dans l'amour libre, et nous avons permission de douter si l'auteur en cherche l'excuse dans la singularité du cas qu'elle imagine, ou si peut-être elle en propose l'exemple.

Ainsi, d'une part, leur nature affective conduit la plupart des femmes à la religion, ou les y ramène, et d'autre part, l'homme, averti par son sens social, hésite davantage à favoriser leur émancipation, qui nous ramènerait à la brutalité de l'instinct, à un désordre des mœurs où périrait la famille, cette réserve suprême des nations qui se décomposent.

IV

Une autre cause du renouveau chrétien est le besoin d'un idéal. Ce besoin tourmente l'artiste, le poète, non moins que la femme ; beaucoup d'hommes étroitement positifs sont des poètes aussi, à leur heure, et sans le savoir. L'art chez les uns, la science ou les affaires chez les autres, suffisent à épuiser l'activité du cerveau : à défaut d'une vision originale du monde, ils demandent à la religion de leur enfance, en même temps qu'une direction spirituelle, leur part nécessaire, et toute faite, d'aliment métaphysique.

Dans l'individu vraiment « dévot », je veux dire

celui qui a besoin de la direction d'un maître et d'un modèle idéal à imiter, cette disposition peut conduire au détachement de soi-même, au ravissement en Dieu : et c'est là le mysticisme religieux, dont l'extase, avec son cortège d'accidents pathologiques, présente l'aspect le plus frappant.

Dans l'individu qui obéit seulement à des habitudes d'enfance et ne demande à la religion qu'une sorte de quiétude morale, de certitude philosophique le dispensant de tout travail d'application intellectuelle, le mysticisme n'est pas voulu, ni reconnu. Ainsi bien des hommes d'esprit réaliste pourront accepter par commodité une métaphysique ayant le caractère du mysticisme, sans être eux-mêmes des mystiques; ils s'accommodent du résultat de l'imagination mystique sans participer à son effort. Mais il faut alors que cette métaphysique s'offre à eux avec l'autorité du passé, sous la garantie de noms illustres, et c'est pourquoi ils se tournent vers la religion traditionnelle, dès qu'une évolution trop marquée, d'idées ou de choses, menace de détruire l'harmonie morale à laquelle ils étaient faits.

A plus forte raison, les hommes pressés du besoin religieux retourneront-ils aux pratiques d'un culte vénérable, ou se laisseront-ils séduire aux mystères de cultes étrangers, parsisme, bouddhisme, brahmanisme. Des tentatives récentes, dans l'art et dans la littérature, nous montrent une poussée décidée en ce dernier sens, et nous voyons aussi que bien des poètes et des écrivains reviennent par ce chemin au catholicisme, en vertu d'une affinité étroite entre les tendances. Ruisselets qu'un accident du terrain avait détournés de la pente principale, ils tombent dans un affluent qui les rejette bientôt vers la rivière.

CHAPITRE IV

LA CONSERVATION DU TYPE NATIONAL

I

Les diverses causes que nous venons d'indiquer peuvent se ranger, en somme, sous ces trois chefs principaux : la conservation du type national, l'action morale, le besoin intellectuel. Examinons-les de plus près, afin d'en critiquer la valeur.

Les nations de l'antiquité, petites ou grandes, l'Égypte, la Babylonie, la Phénicie, la Judée, les villes grecques, et Rome enfin, nous apparaissent étroitement liées à une religion, c'est-à-dire à un ensemble de croyances et à un culte. La vie religieuse était partout mêlée à la vie politique ; plus ou moins, elle entrait dans tous les actes, dans l'éducation morale de la jeunesse, dans les coutumes et les cérémonies publiques, dans les principes de la législation, dans les fictions du gouvernement. Leurs croyances mêmes ont si bien imprégné l'âme des anciens peuples, que leurs arts, leur littérature, ne seraient pas intelligibles pour nous, si nous n'étions instruits de leur religion,

que ces monuments de leur pensée contribuent aussi à nous faire connaître. Une profonde dissociation mentale précéda toujours ou accompagna le déclin de leur puissance.

Nous savons ce qu'il advint à Athènes, puis à Rome, quand on eut commencé à railler les dieux, les antiques légendes, et à prendre goût pour des idées étrangères. Les institutions perdirent leur vigueur, et le désordre des esprits ne permit plus une action commune suffisamment énergique et soutenue.

La situation de Rome fut une nouveauté dans le monde. Pour la première fois, la politique romaine pratiqua une tolérance religieuse qui servit à assurer ses conquêtes ; mais elle hâta du même coup la dissolution de ses propres croyances par l'admission des dieux étrangers. Le christianisme, en établissant son siège dans la ville des Césars, devint un agent destructeur de leur empire ; et désormais, à l'inverse de la politique romaine, qui avait fait de la religion un moyen de gouvernement, l'Église de Rome tenta de faire des gouvernements qui se reconstituaient les moyens de sa domination spirituelle. Si elle échoua dans cette grande entreprise, elle réussit cependant à imposer aux divers peuples d'Europe un même signe religieux, par où s'est formée une union morale plus large qu'elle n'avait jamais été encore.

Cette union, d'ailleurs, n'empêcha point la formation de types nationaux distincts ; et bien des causes travaillèrent à produire ce résultat, des causes prochaines ou lointaines, qui étaient la race, la langue, les traditions historiques, le milieu géographique, la densité relative de la population.

La Réforme en fut un instrument actif : c'est-à-dire un changement dans le caractère religieux, expression

à la fois des éléments originaux de chaque groupe, et raison seconde des modifications par lesquelles s'accuserait davantage son type particulier.

Ainsi se trouvent en présence, dans l'Europe moderne, quatre groupes suffisamment distincts : le monde slave, le monde anglo-saxon, le monde germanique, le monde latin, dont la France est le principal représentant, bien qu'elle ne soit pas purement latine. Hors de notre Europe, et sans parler des empires issus de la colonisation occidentale, nous aurions à signaler le monde jaune et les peuples de l'Islam. Mais leur description exacte n'entre pas dans le dessein de ce travail ; la question qui nous occupe est moins étendue.

II

Quel est l'apport du catholicisme dans la formation de notre type national ? Et d'abord, qu'est-ce qu'un type national ?

Supposons que vivent ensemble sur notre territoire, et que nous coudoyons par les rues de nos villes, des nègres, des Arabes, des Chinois, des Hindous, des Anglais, etc., nous n'aurions certainement pas, alors, le sentiment d'être une nationalité précise ; et si même ces individus de toute provenance vivaient sous nos lois, nous ne les sentirions pas tout à fait nos concitoyens, dès qu'ils ignoreraient notre histoire, qu'ils ne comprendraient pas nos arts, parleraient mal notre langue, et resteraient étrangers à nos affections intimes. Il y aurait coexistence d'hommes sur le même sol, mais non pas société véritable. Ainsi encore les groupements particuliers, en un même

pays, s'établissent sur certaines affinités de goût, d'intérêt, de tradition. Peu importe jusqu'à quel point ces affinités dépendent de la race, entendue au sens ethnologique ; mais elles ont concouru à faire la race, au sens historique, et le type national — il faut dire aussi les sous-types qu'il comporte — se trouve donc fondé sur une somme de qualités morales constituant un caractère commun, et sur des ressemblances extérieures provenant de ce caractère acquis.

Que l'âme française porte l'empreinte du catholicisme, cela n'est pas contestable. Nous tenons de notre religion certaines qualités, bonnes ou mauvaises ; elle a pénétré dans notre chair, nous l'avons façonnée aussi à notre usage.

Prenons un de nos compatriotes, artisan, bourgeois, le premier venu. N'aura-t-il pas quelques traits de ce modèle ? Il a été élevé par une mère catholique, par un père indifférent ; il n'est point dévot, ne pratique guère ou pas du tout, et a oublié son catéchisme ; il en a retenu pourtant des règles de conduite, on pourrait dire le ton, la couleur morale. Quelqu'une, sans doute, des vieilles personnes qui l'ont aimé et conduit dans la vie était d'une piété sincère, et la vénération qu'il lui portait l'incline aujourd'hui à estimer cette piété qui la fit bonne. Tous ses souvenirs d'enfance sont associés à la religion, fêtes de famille, deuils, anniversaires, coutumes locales. Les premiers monuments qu'il ait admirés étaient des églises ; il a gardé l'impression des cathédrales ; peintures et sculptures ont évoqué devant ses yeux la vision du même idéal chrétien. Si peu rêveur et poète qu'il soit, il ne se peut pas qu'il n'ait pas été ému profondément, en quelque heure de sa vie, heureuse ou grave, par la musique sacrée, qu'une fibre en lui n'ait tressailli aux chants reli-

gieux, échos de l'antique foi. L'art, dans son expression la plus haute, lui apparaît enveloppé d'une croyance qu'il ne partage peut-être plus, qu'il raille ou combat, mais qui l'assaille et l'enserre de tous côtés.

Il n'est pas jusqu'à son esprit — s'il est homme de savoir et de pensée — qui en ait pris la façon. Le catholicisme s'offre à lui comme une œuvre d'architecture, dont toutes les parties tiennent ensemble, comme une sorte de philosophie supérieure, révélée divinement. Et voici que son libre effort philosophique porte une marque semblable : il y demande à l'intuition ce que donnait la révélation ; il tend à construire, que ce soit en métaphysique ou en histoire, un système qui ait grande figure ; jusque dans la pratique il recherche la beauté de l'ordonnance, au point de sacrifier souvent les réalités vivantes à une unité extérieure et décorative.

Le dogme catholique, d'un autre côté, s'impose avec rigueur à son acceptation, ne permet pas qu'on le discute ou le partage ; sa foi est entière, ou elle n'est point : il n'est pas admis à exercer sa critique en telle matière, se bornât-elle à l'autorité d'un texte. Et c'est pourquoi l'incroyant du catholicisme, dès qu'il n'a pas licence d'être un indifférent, devient son plus violent adversaire ; sa rébellion a les excès de sa soumission ; la tunique colle si bien à la peau, qu'il ne s'en dépouille qu'en l'arrachant. De même, dans notre vie politique, nous prenons ou rejetons tout en bloc ; nous ne poussons pas loin l'examen, et nous plions mal aux transactions ; nous passons, ainsi qu'on l'a remarqué, par des alternatives de servitude et de révolte, de despotisme et d'anarchie.

La France du seizième siècle était déjà en si étroite alliance avec le catholicisme, que les rois n'auraient

pas eu le pouvoir de l'en détacher, alors même que cela eût convenu à leur politique. Henri IV y eût été plus impuissant encore que François Ier. La masse du peuple repoussa la réforme de Luther et de Calvin. Elle le fit d'instinct, pour la préservation de son type national, et il est remarquable que l'Église réformée de France a affecté, avec le temps, autant de ressemblances extérieures qu'il était possible avec le culte catholique : le calvinisme n'a pas à Paris la même figure qu'à Genève.

Au dix-septième siècle, la révocation de l'édit de Nantes trouva des approbateurs parmi les hommes les plus libéraux, les plus éclairés. Les victoires de la liberté de conscience, dont Pierre Bayle et Voltaire se firent les champions, signifièrent moins une modification voulue et profonde de l'esprit français, qu'une extension de la sympathie humaine et un progrès inévitable du temps.

La question est de savoir maintenant si cette longue alliance d'un esprit et d'une foi peut se défaire, et comment cela peut arriver sans péril. C'est un des passages à coup sûr les plus critiques, dans le renouvellement continuel des institutions humaines.

III

L'histoire, en effet, nous montre qu'il est difficile à un peuple de durer dans le changement, quand les organes essentiels de la machine sociale se trouvent modifiés ; elle nous montre les désordres amenés par la variation du type, et qui font qu'une société ne réussit plus à recouvrer son équilibre moral.

L'instinct de préservation, le désir exagéré de per-

manence, devient aussi un péril, devant la nécessité des mutations que la vie impose. Il semble même que les peuples ne périssent que par leur impuissance à s'accommoder à de nouvelles conditions, dans l'épuisement de leur effort sur eux-mêmes.

La situation des Etats modernes, il est vrai, n'est pas exactement comparable à celle des anciens. Jusqu'ici, la limite des variations possibles a ete assez étroite ; les circonstances mêmes n'ont permis à aucun peuple d'atteindre le terme naturel de son évolution morale et politique, dans son habitat premier et sous sa propre figure. Les conditions générales de la civilisation assurent une plus longue durée aux empires d'aujourd'hui ; nous y voyons s'accomplir des changements autrement considérables qu'on n'en vit jamais dans le passé.

Certains de ces changements peuvent paraître une véritable destruction aux hommes de la génération présente. Car ce que l'homme veut, ce n'est pas seulement la continuité de sa nation dans une aire définie, je veux dire la permanence territoriale ou géographique, c'est d'abord la permanence de sa langue, de sa tradition morale, de l'influence acquise, de tout ce qui forme sa conscience de citoyen et qui fait qu'il se reconnaît dans les individus au milieu desquels il vit. Mais une telle permanence n'est pas possible. Aucune chose ne saurait persister demain en l'état où nous la voyons aujourd'hui : ni les faits sociaux réalisés, langues ou monuments, ne sont soustraits à la ruine ou à l'oubli ; ni l'activité qui les crée ne reste semblable à elle-même. Ces destructions nous affligent, alors même que nous les savons inévitables ; nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment de tristesse devant tout ce qui finit.

Il n'est point de pays en Europe qui ait subi, autant que la France, une perturbation brusque dans la pensée et dans les institutions, à l'aube du dix-neuvième siècle. A peine peut-on dire qu'elle soit en voie de se refaire un gouvernement durable, et moins encore qu'elle ait réussi à restaurer son existence morale. Le déclin de la religion catholique a pu passer parmi nous pour un très grand avantage, aussi longtemps que les espérances de l'école encyclopédique ont brillé devant nos yeux, et que la fortune de notre patrie n'avait pas été mise en péril. Il n'en est plus tout à fait ainsi depuis quarante ans ; nos agitations désordonnées nous ont conduits à une crise funeste, à une de ces batailles qui changent la destinée des nations, et la critique instruite par la vie a jeté à bas les nouvelles idoles dressées sur nos autels.

D'autres faits s'ajoutent à ceux-ci, dont l'importance ne saurait être méconnue : la diminution constante de la natalité française, la ruine des anciennes familles du pays, l'invasion rapide d'individus de race étrangère, trop souvent inférieurs, qui remplacent l'indigène, acquièrent ses domaines et trafiquent de ses richesses, l'altération de la langue, l'oubli des traditions classiques, l'affaiblissement du génie original, la formation, enfin, d'un caractère hybride et mal équilibré, résultat des mélanges de hasard.

Plusieurs de ces faits frappent la masse du peuple assez fortement pour le pousser parfois à de violentes représailles. Ils ne laissent pas que d'inquiéter aussi les hommes qui réfléchissent, et ces émotions de nature défensive contribuent évidemment à soutenir le réveil religieux dont nous recherchons les causes.

Nos modernes organismes sociaux, je le redis pourtant, ont une souplesse que n'avaient pas les orga-

nismes anciens. Nous ne saurions assigner d'ailleurs pour unique ou première raison, à la décadence des républiques grecques ou à la ruine de l'empire romain, l'altération de leur type primitif et le changement de leur mentalité, qui s'accusa de si bonne heure par l'irrévérence des classes cultivées envers les dieux et les héros légendaires. Ni la restauration du paganisme latin, avec Julien, n'eût pu garder les destinées de Rome ; ni la reconnaissance du christianisme, avec Constantin et Théodose, ne fut capable de les rétablir. Bien d'autres causes entraient en jeu : la poussée mécanique des hordes barbares, l'usure naturelle des institutions anciennes, l'extension des rapports de guerre et de commerce, les nouveautés économiques et législatives, qui avaient pour conséquence le déplacement des centres de force et une distribution différente du travail. Au sein de chaque peuple, enfin, nous voyons s'accomplir une évolution mentale qui offre partout le même caractère, et nous arrivons à constater, à travers les destinées particulières, une loi nécessaire de l'esprit, qui doit trouver son expression organique dans l'ensemble et la suite de l'histoire.

IV

Ce n'est pas le lieu d'estimer la vertu de ces divers éléments qui sont l'état moral : la population, le territoire, la richesse. L'insignifiance relative du facteur religieux dans les États modernes est le fait qui frappe ici notre attention et nous intéresse. Nous voyons le protestantisme et le catholicisme coexister en Allemagne, toutes les confessions chrétiennes, et d'autres

encore, fleurir aux États-Unis, partout aussi s'accroître le nombre des libres-penseurs ou des pratiquants indifférents. La religion n'est donc pas, ou elle n'est plus, une marque aussi essentielle du type national ; l'unité de foi n'a plus aujourd'hui la même signification sociale que dans le passé.

L'unité ethnique a perdu également de son importance. La pénétration mutuelle des races devient chaque jour plus active, et il semble que, dans l'avenir, la préservation des types nationaux doive se subordonner à une unité morale indépendante et large.

Mais c'est là une assez lointaine perspective, qui ne saurait nous faire négliger les réalités de l'heure présente. Quand un peuple a modifié trop vite et trop profondément ses conditions d'existence, il se montre le plus souvent inhabile à en créer d'autres qui lui seraient favorables ; le succès lui échappe avec les institutions qui l'avaient pu garantir. Si donc l'égalisation progressive des conditions historiques, au moins en de certaines limites, donne au phénomène de la variation un aspect nouveau, nous ne pouvons nous fonder sur cela pour croire aux bienfaits des variations désordonnées. Les faits de cet ordre ne doivent pas être envisagés isolément; il faut tenir compte du milieu, des circonstances, de l'énergie qu'on apporte dans l'action, de l'idée sur laquelle on se dirige.

CHAPITRE V

LE BESOIN MORAL

I

Nous sommes tellement accoutumés à voir l'éducation morale associée à l'enseignement religieux et à des pratiques traditionnelles, qu'il nous paraît impossible de les séparer jamais. Le besoin de moralité, c'est-à-dire la nécessité de conformer la conduite aux conditions sociales, devient ainsi une raison majeure pour le maintien de la foi et du culte.

Il est clair que si les religions n'avaient aucune efficacité pédagogique, aucune prise sur les actions des hommes, leur importance en serait singulièrement diminuée. Elles ont été, elles sont encore une fonction sociale trop considérable, pour méconnaître leur utilité à cet égard. On peut se demander cependant quelle est aujourd'hui, et dans un pays déterminé, la véritable portée d'une religion, le christianisme en Europe et le catholicisme en France, par exemple. La question est étrangement embarrassante.

Considérons la politique extérieure des peuples mo-

dernes : elle se distingue par l'absence de tout scrupule, par l'abus constant de la force, par la soif de domination, par le souci d'un mercantilisme qui ne laisse point de place à la générosité. Non seulement les nations chrétiennes, quand elles entrent en lutte les unes avec les autres, apportent dans la guerre la mauvaise foi et les rigueurs que comporte ce retour à l'état sauvage ; mais elles ne sont retenues dans l'agression que par la vanité du profit ou le doute du succès, et commettent contre les faibles les pires violences, qu'elles n'ont pas honte de couvrir parfois du masque de la justice.

On pourra comparer les temps, rappeler les invasions barbares, les procédés de Rome et de Carthage. Le caractère de la guerre n'est pas tellement changé, que nous puissions nous flatter d'agir constamment avec plus d'humanité ou plus de lumière, et l'on ne citerait guère de cas où les principes les plus clairs de la morale aient prédominé, dans la politique des peuples nouveaux, sur leurs intérêts matériels bien ou mal compris.

Quant à la morale privée, dans nos pays chrétiens, je ne pense pas qu'elle s'offre sous de plus brillantes couleurs. Tous les vices y prospèrent ; la plupart des transactions y sont entachées de mensonge, et l'imperfection humaine n'y réclame pas une moins large part que dans le passé. Nous y voyons même s'établir des règles de conduite vraiment extraordinaires ; nous y constatons partout l'augmentation des crimes ou des délits, de la folie, de l'ivresse, le déchet croissant qui vient de la débauche et de la misère.

On a mené grand bruit au sujet de cette formule sans valeur, la « faillite de la science ». On eût dénoncé tout aussi exactement la faillite de la religion, en con-

sidérant le pauvre état où nous sommes. Tandis que la science donne chaque jour les avantages matériels qu'elle promettait, la moralité, dont la religion gardait la charge, n'a point progressé d'un pas égal. Alors même qu'on attribuerait nos vices, en particulier ceux de la France, à l'indifférence religieuse, il faudrait constater pourtant l'impuissance actuelle du catholicisme à retenir les hommes sous sa règle, et les raisons de ce grave échec seraient à chercher.

Je n'ai garde, au reste, d'invoquer ici contre l'Église une formule dont je n'accepte pas l'application à la science. Nul doute que si les individus et les gouvernements pratiquaient la vraie doctrine chrétienne, ils vaudraient infiniment mieux qu'ils ne valent. De même, l'esprit scientifique, s'il était dominant, les ferait plus éclairés, partant plus sages. Au fond, la religion et la science, dont les objets pouvaient sembler si contraires, se rencontrent dans leur enseignement, et c'est une querelle bien vaine que de les charger l'une ou l'autre, afin de les tourner l'une contre l'autre. Leur langage est différent, non pas toujours leurs conseils.

II

Le triste tableau qu'on peut faire des mœurs de notre temps n'empêche pas d'y reconnaître des améliorations et d'y relever de hautes et belles figures. On ne saurait prétendre sans injustice que l'influence de la religion n'a contribué en rien à les produire. Son efficacité, je pense, est la plus réelle dans les cas où on ne l'aperçoit pas directement, je veux dire quand l'enseignement religieux a réussi à créer des sentiments qui

sont entrés dans le caractère. Trop souvent, hélas! ces sentiments ne sont pas assez forts pour retenir l'individu ; plus rarement encore nous voyons une idée religieuse intervenir dans les situations violentes de la vie, le crime passionnel, le suicide (1). Nous pouvons croire du moins que les leçons de la religion sont souvent aussi préservatrices, et, dès qu'elles ont empêché quelque mal, elles ont rendu un service appréciable.

Ce qui frappe malgré tout, je le répète, en regard de la puissance apparente du christianisme, c'est son insuccès relatif, et le peu de place qu'il tient dans les actes des gouvernements ou même des personnes. Une des raisons en est peut-être, sans parler ici de la naturelle imperfection des hommes, la forme nécessairement très générale des principes moraux, qui ne sont dès lors applicables à la vie qu'avec le secours d'une interprétation. Excellent à l'école, un catéchisme devient insuffisant dans la pratique des affaires. Ses maximes universelles, à coup sûr, ont leur emploi dans les cas particuliers ; mais il s'agit de les y retrouver, d'analyser les conditions actuelles et changeantes. La solution ne se présente pas d'emblée, et le conflit éclate partout, dans la pensée comme dans l'action.

III

Les parents, devant ce grave problème qui est l'éducation de leurs enfants, hésitent à se priver du secours de la religion pour fortifier leurs propres leçons et leur

(1) Ainsi j'ai cherché vainement, dans l'étude de M. L. Proal sur *le Crime et le Suicide passionnels*, des cas où l'idée religieuse serait intervenue.

exemple. Qu'une solide éducation morale puisse s'obtenir sans l'instrument religieux, on ne refusera pas de le reconnaître. Mais les conditions qu'il y faut ne se rencontrent pas dans toutes les familles, et l'exception ne peut point être généralisée. La mission du ministre, catholique ou protestant, n'est donc pas vaine : s'il n'apporte pas des arguments suffisants à la raison, il contribue du moins à bâtir les consciences, à former des habitudes qui échapperont au naufrage même des croyances.

L'adulte ne reste pourtant pas docile comme l'enfant. L'homme achève de se construire par la pratique et par la nécessité ; s'il garde de l'enseignement religieux quelques principes fermes, sa conduite bientôt n'en relève plus que pour une faible part. En même temps que le doute ébranle sa foi et risque aussi d'entamer son sentiment, l'interprétation que doivent subir les préceptes généraux de la morale pour s'appliquer aux situations diverses de la vie, laisse place à des erreurs dont ses intérêts sont les faciles complices ; des données étrangères entrent forcément dans ses résolutions, et sa religion, à la fin, devient impuissante à prendre le croyant lui-même tout entier.

Ainsi voyons-nous les membres de chaque profession se faire, en quelque sorte, leur morale spéciale, qui n'est parfois que le délit réglementé. Chacun de ces codes singuliers autorise des actes malhonnêtes et transforme de véritables vices en qualités professionnelles, sans que la conscience des individus, qui reste droite à d'autres égards, en soit offensée. Des catégories distinctes de citoyens se forment par là, ayant une improbité permise, qui sacrifieraient, au besoin, à des profits actuels jusqu'aux intérêts suprêmes de leur pays.

Je rappellerai, à ce propos, une curieuse affaire, où la pratique du journalisme apparaît dans tout son jour. C'était en 1889. M. Terrail-Mermeix avait publié dans *la Cocarde* des extraits, pris d'un volume dérobé chez l'imprimeur et offert à son journal, de la procédure de la Haute-Cour concernant le général Boulanger. Condamné par défaut à quatre mois de prison et à 500 francs d'amende, son affaire revenait, sur opposition, devant la dixième chambre correctionnelle. Les nombreux témoins cités à décharge, directeurs ou rédacteurs en chef des journaux de Paris, déclarèrent unanimement que le premier devoir d'un journaliste est de publier tous les documents possibles, pourvu qu'ils n'entachent pas l'honorabilité d'un tiers, qu'il n'a pas à s'inquiéter si le document est un document volé et comment il se trouve aux mains du personnage qui l'apporte, qu'aucun journaliste, enfin, n'aurait refusé d'acheter le document utilisé par *la Cocarde*.

Quant à l'avocat, il n'hésita point à rappeler, en faveur de son client, ces précédents fameux, — la publication du rapport de Panama, du plan de mobilisation, du rapport du colonel Borgnis-Desbordes, et conclut à l'acquittement pur et simple. Le tribunal ne l'entendit pas ainsi ; il rapporta un jugement de compétence confirmant purement et simplement le jugement par défaut.

La leçon d'un pareil débat est assez claire. Le directeur de journal, qu'il soit catholique, protestant, juif ou maçon, profite bonnement du vol et reste honorable aux yeux de ses confrères ; il n'a pas à s'inquiéter des conséquences de son acte, mais à satisfaire la curiosité de ses lecteurs ; il subordonne aux bénéfices de son entreprise toute considération vulgaire d'obéissance à la loi et d'intérêt général.

IV

Jusqu'ici, il ne s'agit que de pratiques mauvaises, visiblement contraires à la bonne foi. Les cas ne sont pas toujours aussi simples, et les moralistes qui se flattent de tirer de quelque maxime, telle que la justice ou l'amour du prochain, toutes les solutions, me semblent ignorer de parti pris la complexité des questions sociales. Est il si facile de décider, dans tous les cas, comment s'emploiera la charité et se distribuera la justice? Combien de situations, qui sont de véritables conflits moraux, dans lesquelles la certitude nous manque, l'équilibre ordinaire de nos sentiments étant perdu! Ces conflits sont les crises profondes de l'histoire. Nous en voyons l'aspect tragique dans les révolutions. L'honnête homme peut se trouver partagé alors entre des devoirs contradictoires, et, sans parler des problèmes si brutalement posés par les anarchistes de ce temps, à quelle conception différente des devoirs sociaux n'aboutissent pas ces doctrines sociologiques adverses, dont l'une se fonde sur le patriotisme, l'autre sur l'individualisme!

Je ne veux pas dire par là, on le pense bien, que les préceptes généraux de la morale — intuition directe de la conscience ou résultats de l'expérience humaine — pourront jamais être infirmés. Nos règles de conduite ne sauraient du moins être bornées à des cas élémentaires, et nous devons considérer la morale comme un des aspects de la vie sociale, sinon comme son fond même.

De toute façon, et quelle que soit la relation de

l'éthique à la sociologie, son établissement ne se comprend pas sans une philosophie qui la soutienne. Si la moralité consiste en un ensemble d'habitudes formées par l'éducation, l'éducation relève à son tour d'une certaine manière de penser. Quelle sera donc cette pensée ou cette philosophie? Ne faudra-t-il pas toujours qu'elle s'impose d'autorité à l'enfant, aussi bien qu'une philosophie révélée, et qu'elle revête enfin, dans tous les cœurs, le caractère d'une croyance? Mais l'acte de foi qui donne leur force aux religions a pris naissance en des circonstances historiques qu'il n'est pas possible de répéter artificiellement. De là, la difficulté d'une morale indépendante du dogme. N'ayant pas le moyen de créer la foi qui la ferait vivre, il nous faut recourir à la raison : trop fragile appui auprès de la majorité des hommes !

Ces réflexions, encore une fois, s'imposent aux éducateurs. Il reste vrai néanmoins que la moralité ne dépend tout à fait ni d'une école ni d'une église, quelque contradiction qu'il semble y avoir à l'affirmer. Les rapports de morale sont des faits, avant que d'être une doctrine. Nos erreurs de conduite trouvent leur correction naturelle dans les lois de notre sensibilité ou de notre logique, et c'est en ce sens que nous pouvons dire que le succès de la morale n'est lié absolument à celui d'aucune confession, philosophique ou religieuse : elle se crée et se conserve en vertu de l'organisation humaine et par la seule rigueur de l'expérience.

Faudra-t il, pour cela, laisser l'individu sans règle ni croyance? Voudrait-on, en tablant comme on le fait sur l' « immoralisme », recommencer l'expérience des siècles? Si l'on constate l'affaiblissement de la foi chrétienne, on a des raisons de n'en pas hâter la ruine. On hésite à compromettre les bénéfices si péniblement

acquis, à priver, sans autre assurance, la moralité de ses soutiens actuels. Il est trop aisé à un philosophe de cabinet de faire le héros en raillant les « vertus bourgeoises ». Quelle sorte de code voulez-vous donc que suive le commun du peuple ? Je ne rejette pas de parti pris la théorie ingénieuse, et fort à la mode, du « risque métaphysique » ; je ne me fie pourtant pas complètement à notre « instinct de joueur » pour produire des actions nobles et belles. Ce « plaisir du risque » pourrait s'employer au mal autant qu'au bien, cet « instinct » ne donner que des fruits amers.

CHAPITRE VI

LE BESOIN MÉTAPHYSIQUE

I

Il nous reste à relever un troisième ordre de causes : le besoin de croyance, le désir d'une philosophie qui paraisse assurée dans la dispute éternelle des systèmes.

Ce désir agit autrement dans le croyant et dans le non-croyant, et diversement dans celui-ci même, selon qu'il obéit à une tendance naturelle de son esprit ou qu'il se préoccupe plutôt des effets pratiques de sa philosophie. En ce dernier cas, le besoin de certitude métaphysique qui le ramène au christianisme se rapporte encore à l'utilité sociale. La religion, en effet, travaille de toute façon à construire l'individu moral, soit qu'elle propose aux hommes l'exemple d'un modèle supérieur à suivre, d'une existence parfaite à réaliser, soit qu'elle fasse naître en eux un sentiment de soumission et de respect à l'égard de l'ordre divin du monde, soit enfin qu'elle assure les commandements moraux par des vérités de foi.

Pour le croyant, au contraire, le motif intellectuel prend une marque particulière. On ne saurait assimiler d'emblée le besoin d'une croyance, dans l'homme religieux, un besoin d'une philosophie dans l'homme qui ne l'est pas. Un élément nouveau s'y introduit, qu'il est difficile de définir, mais dont il nous importe d'estimer la valeur.

Nous voici devant le véritable problème. Qu'est-ce au juste, en effet, que la *religion?* On ne se trouva pas d'accord au *Parlement des Religions* pour la définir, pas plus qu'on ne s'accorde dans les livres ; on marqua surtout ce qu'elle est en disant ce qu'elle n'est pas.

Aspiration qui dépasse la connaissance positive, sentiment du divin qui achève le monde moral, c'est à quoi elle paraît se réduire dans la pensée des savants et des docteurs eux-mêmes ; car elle n'est proprement ni la science ni la morale. Il resterait toutefois à rechercher si la science qu'elle n'est pas ne modifie point, à la longue, le pur sentiment qu'elle est, et si les besoins auxquels elle correspond ne tendent pas aussi à se satisfaire par d'autres moyens que la théologie et le culte.

II

On n'a voulu voir tour à tour dans la religion qu'un acte de l'intelligence ou un acte du sentiment. Chacun de ces points de vue est incomplet. Etat affectif, état intellectuel, la religion est à la fois l'un et l'autre.

M. Récéjac, par exemple, invoquait récemment (1)

(1) En ses articles, *la Philosophie de la grâce*, parus dans la *Revue Philosophique*, août et septembre 1901.

« la précession du désir sur toutes les déterminations du moi ». Il s'étonne qu'on n'ait pas rattaché « l'excédent qu'il y a dans la croyance sur la connaissance » à un « besoin » aussi primitif que le vouloir-vivre, quoique autrement orienté. « L'acte religieux, estime-t-il, ne doit être regardé qu'indirectement comme un effort contre la relativité de la connaissance ; il ne tend qu'à calmer la volonté qui souhaite plus qu'elle ne peut, et à lui faire oublier dans le repos de la foi sa disproportion d'avec la Raison. »

M. James H. Leuba attaque plus directement encore (1), en se plaçant sur le terrain ferme de la psychologie positive, le point de vue étroitement intellectualiste. Il aboutit d'ailleurs à des conclusions assez différentes de celles de l'écrivain français.

A l'encontre de toute définition unilatérale du fait religieux, ce pénétrant investigateur fait observer que ni la pensée ni le sentiment n'existent par eux-mêmes; ils ne sont qu'une partie d'un progrès interne tendant à l'action ou se terminant par l'action. La volonté n'est pas davantage un état indépendant; elle est le seul aboutissant naturel de la conscience, à peu près comme la contraction musculaire, c'est-à-dire le mouvement, est la terminaison naturelle et inévitable de l'excitation qui traverse l'arc réflexe. Chaque pulsation de la vie religieuse enferme donc, nécessairement, des idées et des sentiments, et trouve aussi dans l'action son expression objective ; la pensée même peut manquer, lorsque les pratiques de dévotion sont devenues un geste machinal.

Le philosophe intellectualiste, regardant les choses

(1) En ses articles, *Introduction to a psychological study of Religion* et *The Contents of religious consciousness*, parus dans le *Monist*, january et july 1901.

du dehors, ne voit plus, poursuit M. Leuba, que des sensations et des idées; il ne tient plus compte des activités inconscientes, des tendances héritées : la véritable raison d'être des pratiques et des cérémonies religieuses lui échappe ainsi presque toujours. Il en vient enfin à concentrer toute son attention sur le seul problème de l'existence de Dieu, qui n'est pourtant pas le principal. L'existence d'une Cause première ou d'un Ordre moral ne touche vraiment l'homme qu'autant que sa destinée en est affectée ; la grande affaire pour lui est de savoir si ses besoins de toute sorte peuvent être satisfaits par la réalité de cette puissance souveraine, par la croyance qu'il en a, ou autrement.

L'activité religieuse, en définitive, ne semble pas révéler des besoins spéciaux qui ne se trouveraient pas dans les autres activités. La seule conception des moyens, dans la religion, serait différente. Mais les *croyances* en sont les moyens, aussi bien que les *pratiques* : soit, toujours, une manière de philosophie, irraisonnée ou travaillée, inaperçue ou vécue (1).

Que signifie, d'autre part, cette « excessivité du désir » dont nous parle M. Récéjac, sinon l'excès du désir sur notre faculté de faire ou même de connaitre ? Les hommes demanderaient à la religion un moyen de dépasser leur pouvoir actuel ; l'âme religieuse aspirerait à se créer une puissance nouvelle, un état privilégié, par un effort d'intuition ou par une excitation singulière de la sensibilité, et ce privilège, cette sorte d'illumination intérieure éclairant par moments les voies obscures du

(1) M. Leuba expose, dans le second des articles précités, les résultats d'une enquête faite par voie de questionnaire ; j'y reviendrai dans la seconde partie de ce travail, où j'expose les résultats d'une enquête personnelle, conduite à peu près comme la sienne.

sentiment et de la pensée, c'est l'état « mystique », c'est le « règne de la grâce ».

III

La prière, l'adoration ou l'extase, tels sont les éléments de toute pratique religieuse. Ces actes mêmes enveloppent des sentiments de crainte, de pitié, d'amour, de désir, que nous ne pouvons pas dire appartenir en propre à la vie religieuse. Le sentiment religieux, j'en ai fait de mon côté et dès longtemps la remarque, n'est pas primitif et simple ; il n'existe point en dehors de certaines émotions souvent diffuses, correspondant à notre nature égoïste ou sympathique, esthétique ou intellectuelle, dont il représente, pour ainsi dire, un tour particulier, et qui l'imprègnent aussi de leurs diverses couleurs.

La pratique par excellence, la prière, implique par surcroît la croyance en un pouvoir quelconque, Providence, Fatum, ou Hasard. Il est des cas où l'homme se borne à conjurer la mauvaise chance par des rites ou des sacrifices, à la manière du joueur qui accomplit certains actes superstitieux. Mais la chance est encore la figure d'un pouvoir occulte, et nous sommes toujours ramenés à l'idée du divin comme essentielle à la religion. Il faut dire seulement que cette idée n'a pas pour le dévot le sens exact qu'elle a pour le philosophe : Dieu signifie pour lui un secours, un geste miraculeux ; il ne prend pas la valeur d'un principe d'explication du monde. L'office de la notion de Dieu est autre dans le croyant qui prie et dans le penseur qui s'interroge.

On ne peut nier, malgré tout, que le passage entre

ces états ne soit facile et inévitable. La prière même exprime, en la plus vague effusion de l'âme, un mode d'interprétation des choses, dont les croyants de haute qualité sentent le prix, si le dévot vulgaire n'en a pas claire conscience. Chacun de nous, enfin, pose ou interprète à sa façon le problème de l'univers, et bien des personnes ne reviennent à la foi, ou n'y retiennent leurs enfants, qu'afin de leur donner, ou d'y trouver elles-mêmes, une conception de la vie assurée et reposante.

La part de l'élément intellectuel étant ainsi définie et circonscrite, il nous sera plus facile d'estimer la portée de la réaction religieuse, en tant que l'homme « métaphysique » y est intéressé. Car jamais l'homme ne s'est passé vraiment de métaphysique ; il se fait une idée quelconque du monde qui l'entoure, et, savante ou grossière, sa conception enferme toujours des éléments invérifiables.

Les défenses du positivisme, sur ce point, ne pouvaient guère être respectées. Toutes dictées qu'elles sont par une sage prudence, elles ne sauraient prévaloir sur la tendance constante de l'esprit humain à continuer le savoir par la conjecture. Le danger n'est pas de construire des hypothèses, mais de se complaire en des hypothèses sans valeur et de prétendre à gouverner la réalité d'après ce qu'on imagine. L'analogie est le principal instrument de l'imagination, celle du savant aussi bien que celle du poète ; si elle nous porte rapidement d'un domaine dans un autre, il arrive parfois qu'elle brûle toutes les stations. L'abus qu'on en a fait n'est pourtant pas un motif suffisant de l'interdire, et souvent il est malaisé de décider si certaines inductions pourront ou non devenir plus tard de la science. Les méprises, en pareille affaire, sont assez communes.

Quoi qu'il en soit de ce différend, il n'est pas douteux que l'appétit métaphysique de beaucoup d'hommes cherche son aliment dans la parole sacrée. A peine est il besoin de le rappeler, et nous aurions vite fait de recueillir, ici et là, des témoignages d'une nouvelle poussée mystique. Si d'ailleurs l'action catholique, en France, trouve des raisons immédiates dans les besoins de l'intelligence, non moins que dans les passions du cœur, gardons-nous d'en inférer, sans plus ample examen, la nécessité ou la permanence d'une théologie traditionnelle. L'état religieux se constitue de lui-même, en dehors de toute théologie écrite, et nous verrons aussi qu'il correspond à une expérience intime, personnelle, qui ne dépend pas de la connaissance extérieure des choses.

Les doctrines, au contraire, demeurent soumises à la condition du changement. Une sorte d'évolution se révèle dans les systèmes transcendants successifs, ou plutôt dans l'esprit qui les édifie. Elle consiste en une réduction graduelle et continue de l'hypothèse arbitraire à l'hypothèse positive. La conjecture tend à s'appuyer plus solidement sur la science, en même temps qu'elle se débarrasse, autant qu'il se peut, des données incalculables et des imaginations vaines. Mais il ne s'agit alors que d'une construction de notre esprit, qui peut être favorable à la piété, ou bien lui rester indifférente. En tant qu'elle porte la marque religieuse, la métaphysique s'ente sur le sentiment religieux, elle ne l'engendre pas.

On peut donc se figurer un état futur, dans lequel ni les croyances de l'individu, ni ses pratiques, ne seraient ce que nous les voyons dans nos religions présentes. Cet état serait-il encore un état *religieux*, au vrai sens du mot? Pouvons-nous supposer surtout

qu'il conviendrait à la majorité des hommes, ou qu'il serait le même pour tous les hommes ? La diversité des natures est probablement ici la règle. Mais c'est une question autre, dont nous n'avons pas maintenant à décider.

DEUXIÈME PARTIE

LA SITUATION INDIVIDUELLE

CHAPITRE PREMIER

LES DEUX COURANTS

DE LA VIE RELIGIEUSE EN FRANCE

I

Quel est l'état du sentiment religieux dans les divers pays de France et dans les diverses classes de la nation ? Comment ce sentiment s'accorde-t-il avec les religions actuelles ? Telle est la question à laquelle répond la seconde partie de ce travail. Je n'ai pas l'ambition d'en décider avec une exactitude rigoureuse, et la courte enquête (1) dont je vais donner les résul-

(1) Elle ne vaut point par le nombre ; mais elle m'a donné quelques types et fourni des expressions justes.

tats n'ouvre peut-être qu'un jour assez étroit sur l'âme française. Aux réponses de cette enquête, il convient de joindre pourtant les mille petits faits d'une observation de tous les jours, et l'ensemble des documents dont nous disposons, interprétés avec soin, permettra d'arriver du moins à une vue suffisamment juste sur la situation.

Si d'abord l'on se demande comment une religion peut satisfaire au sentiment religieux, je veux dire à cet état de l'âme si particulier, où entrent la crainte, le goût du beau, la rêverie, le besoin de connaissance, et qui semble fait de toutes les formes du désir, on reconnaîtra aussitôt qu'il n'y suffit pas des dogmes, des croyances ; une religion agit encore, et très puissamment, par la qualité personnelle de ses ministres, par les pratiques de son culte, par l'architecture de ses temples et l'ordonnance de ses cérémonies.

Il serait vain d'insister sur l'importance des monuments et des cérémonies du culte catholique. Le même élan de foi qui enfanta les cathédrales en entretient le respect parmi nous et en fait durer l'impression, si affaiblie qu'elle semble. Ce ne fut pas une des moindres causes de défaveur pour la Réforme, en notre pays, que le zèle indiscret des calvinistes brisant les statues, mutilant les portails des édifices; le génie de la nation s'en sentit comme blessé dans ses œuvres vives. Ce fut aussi une cause d'éloignement, que l'absence de pompe dans le culte réformé, et la nudité des temples nouveaux : l'âme populaire n'y retrouvait pas le spectacle qui la charmait, la joie de ses fêtes, la richesse d'art devenue le bien commun des souffrants et des déshérités. Il existe un ensemble de sentiments si profondément enracinés dans l'homme latin, que le plus indifférent peut surprendre en lui, devant les

monuments magnifiques du passé, quelque trace des émotions anciennes ; ses yeux s'attachent encore aux solennités dont le sens religieux ne le touche plus.

On est donc, je crois, fondé à dire que les mêmes dispositions qui ont fait notre peuple rebelle à la réforme de Calvin continuent, même affaiblies, à l'en éloigner encore. Il faut reconnaître aussi que le protestantisme, quoique faisant un appel plus discret à la créance et favorisant davantage l'énergie individuelle, demeurait pourtant, à d'autres égards, inférieur au catholicisme. Son infécondité artistique suffirait à le démontrer (1). Il n'eût pas été capable de renouveler en France les miracles des siècles précédents. Dans les pays même où il triompha, il ne put que donner aux édifices dont il s'emparait cet aspect d'« église dévastée (2) » qui a frappé tant de voyageurs français, italiens ou espagnols, et réveillé en eux, pour une heure, le sentiment catholique, en présence de cette « religion sombre et nue, qui attriste les yeux et le cœur » (3). Il ne pouvait enfin, venant si tard, guère mieux prétendre à satisfaire longtemps l'intelligence des classes cultivées. La raison humaine, déjà exigeante, réclamait davantage, et les têtes fortes ne trouvaient pas dans la nouvelle confession le complet affranchissement qu'elles eussent souhaité en délaissant l'autre.

La religion réformée, en effet, ne se présentait point comme un allégement. Si elle ne visait pas tant à la direction incessante et à l'étroite surveillance des âmes,

(1) Sauf en musique pourtant, et surtout chez les luthériens. Luther avait une chaleur et un sens de l'art que n'eut pas Calvin.

(2) Le mot est de Châteaubriand.

(3) Le mot est d'Emilio Castelar.

son *credo* ne les retenait pas moins dans une prison sévère. Elle réclamait de ses croyants un plus grand effort intellectuel ; mais elle bornait cet effort en son emploi. Elle retirait à la rêverie plus qu'elle n'octroyait au raisonnement ; elle semblait enfin sacrifier l'Evangile à la Bible, l'inspiration grecque et romaine à la juive. Et, par là encore, elle convenait moins que le catholicisme aux races latines, ou de culture latine, demeurées à demi-païennes, peu portées aux discussions théologiques, plus vives et plus raffinées, fanatiques par passion plutôt que par foi, au fond plus indifférentes.

Depuis longtemps, il est vrai, semble épuisée la force de création qui marqua le moyen âge. Avec la renaissance des lettres antiques commença le déclin de l'art chrétien, et ce déclin atteignit son point extrême à cet âge par excellence du rationalisme que fut le dix-huitième siècle. La faveur qui s'attacha plus tard à l'architecture ogivale, décriée pour un temps, et aux arts qu'elle abritait, ne signifiait pas à un égal degré le retour à la croyance. La même faveur allait à tout le travail de reconstitution du passé, qui fut la passion historique du siècle dernier : œuvre d'érudition, et non de foi.

Aujourd'hui encore, l'avilissement de l'art chrétien est trop visible. L'imagerie religieuse est misérable, le vêtement sacerdotal parfois ridicule, la liturgie déshonorée par des chants profanes. J'ai vu des ecclésiastiques préférer de médiocres constructions modernes aux vénérables édifices du douzième et du treizième siècles, l'église de la Trinité à Notre-Dame. Le génie du catholicisme n'enfante plus, et ne se soutient qu'à peine dans le cadre magnifique d'autrefois.

Voici pourtant que des signes de réparation se ma-

nifestent. On proteste, ici et là, contre le faux goût et les fétiches coloriés; on tente de restaurer le plain-chant et la musique palestrinienne. Une sorte de renouveau se montre dans l'art religieux, coïncidant avec le retour de ferveur dont nous parlions tout à l'heure. Ce mouvement, si peu décidé qu'il soit, ne saurait échapper à l'attention du philosophe. La bataille étant à peu près perdue par eux sur d'autres points, et sans que, d'ailleurs, ils les abandonnent, les catholiques semblent sentir d'instinct, à l'exemple d'un écrivain illustre d'il y a cent ans, que leur suprême force réside dans le réveil de l'inspiration morale qui, par tant de voies, avait pénétré l'art et la vie.

II

Je n'entreprendrai pas de rechercher si la qualité du clergé français — autre facteur qui importe au succès d'une religion — est meilleure ou moins bonne qu'elle n'a été aux siècles précédents. J'entends la messe du clergé séculier, car il est trop clair qu'on n'y compte plus aujourd'hui de Bossuet ni de Fénelon; mais nous n'avons pas davantage un Colbert ou un Turenne. Le seul fait qu'il se recrute plutôt dans les classes inférieures suffirait du reste à expliquer pourquoi les talents, je ne dis pas les vertus, y sont devenus plus rares.

A cette même cause revient sans doute l'accès de fétichisme et de basse dévotion dont on a vu tant d'exemples en ces cinquante dernières années. Aux humiliantes pratiques dont je parlerai plus loin, il faut bien que le dévot trouve des complaisances, et,

à moins d'accuser toujours la cupidité du prêtre, de ne voir partout que des dupes et des dupeurs, force nous est de conclure qu'un pareil et pauvre état d'esprit se rencontre assez souvent dans la brebis et dans le pasteur.

Les croyants ne sont pas du même degré, les desservants du culte non plus. L'éducation commune que reçoivent les jeunes abbés au séminaire ne saurait changer leurs aptitudes natives, ni faire de celui qui entre dans les ordres par contrainte ou paresse l'égal de celui qui se voue au sacerdoce par vertu.

Il se peut que le clergé protestant, choisi dans une minorité, compte moins d'hommes médiocres que le clergé catholique. On a pourtant des raisons de juger qu'il ne lui est pas supérieur en l'ensemble, et je ne découvre point, dans les thèses présentées aux Facultés de théologie protestante, les preuves certaines d'une plus grande ouverture d'esprit. Mais souvent le pasteur prend l'avantage, grâce au champ laissé libre devant lui par la critique, et parce qu'il écarte de son prêche les discussions mortes, les banalités oratoires, pour ne donner que son juste sens ou ajouter un vivant commentaire au texte qu'il interprète.

Un trait curieux, et particulier à la discipline romaine, est le partage de la direction des consciences entre les prêtres séculiers et les réguliers. Beaucoup d'hommes d'un caractère élevé, ou à tendance mystique, vont de préférence au cloître. On entre dans un monastère, à peu près toujours, par vocation ; il arrive qu'on cherche simplement, dans le service séculier, une profession. Les chapelles ouvertes par les couvents trouvent aussi une clientèle de choix parmi les fidèles. Bien des femmes, des femmes du monde ou des créatures souffrantes, préfèrent l'intimité de la cha-

pelle à la promiscuité de l'église, l'oratoire discret à l'édifice trop vaste : il semble que la piété y ait plus de recueillement, qu'elle y soit un acte plus personnel ; on se sépare du troupeau, on se sent mieux être soi-même, comme rapproché du divin médiateur.

A ce même besoin d'individualisme religieux répondent les chapelles latérales, si fréquentées, des grands vaisseaux. Dans cet ordre d'idées encore, la femme catholique me paraît exiger que le prêtre, en qui elle veut voir un intermédiaire possible entre la terre et le ciel, se dépersonnalise en quelque sorte, qu'il ne soit pas l'homme de tous les jours, mais l'homme détaché du monde, comme le moine est surtout, singulier de mœurs aussi bien que de costume.

Bref, l'âme catholique, telle que des habitudes séculaires l'ont formée, se distingue par bien des caractères, non encore effacés, de l'âme protestante. On serait peut-être fondé à dire que le protestantisme favorise plutôt l'individualisme dans la foi, le catholicisme dans la prière. Mais l'individualisme dans la foi réclame la discussion théologique, dont nous n'avons pas le goût ; il comporte aussi une incertitude, où certaines femmes ne sauraient pas se tenir. Telles protestantes sincères sentent le besoin d'une direction plus étroite ; tout en détestant la confession, elles voudraient être plus *conduites*. C'est dans l'effusion du cœur que les femmes trouvent leur liberté ; c'est dans la méditation que l'homme pieux place la sienne.

Quant à l'incroyant, il demeure aussi éloigné d'une Église que de l'autre. Parfois même, il les ignore complètement l'une et l'autre, et nous avons aujourd'hui une catégorie nombreuse de jeunes gens comme on n'en a point connu jadis. Elevés dans des familles

qui ne pratiquent pas, et scustraits dès leur enfance à toute action prosélytique, ils n'ont ni habitudes ni pensées religieuses ; à peine si les contacts de la vie leur ont fait deviner quelque chose de l'état d'esprit du chrétien, qu'ils ne comprennent plus. Ils ne sont pas violemment irréligieux ; ils n'ont plus de religion, et n'ont pas encore de philosophie. Cette génération nouvelle se distingue ainsi, par un caractère très profond, de celle qui la précéda. Elle est une quantité croissante, qui affecterait déjà sensiblement les résultats d'une statistique sérieuse.

Vérifions maintenant et complétons ces indications sommaires.

CHAPITRE II

LES FORMES ET LA DISSOLUTION DE LA CROYANCE

I

Les chrétiens de France, en particulier les catholiques, peuvent être répartis en quatre catégories assez distinctes.

La première est celle des suivants par routine, sans valeur propre, dont la religion confine souvent à l'idolâtrie ou au fétichisme. La deuxième comprend encore des fidèles, des pratiquants d'habitude, mais d'un ordre plus relevé, qui entendent leur religion avec simplicité et droiture, et chez lesquels le sentiment religieux porte la marque des instincts supérieurs. A la troisième appartiennent les croyants de haute qualité, qui raisonnent leur foi ou la reçoivent par la vue intérieure, combattants ou méditatifs, que leur nature d'esprit porte vers la théologie ou vers la mystique. Dans la quatrième se rangent ceux qui doutent, usent de compromis avec eux-mêmes, et sont près de se détacher : avec ceux-ci commence et se poursuit, de

degré en degré, la décomposition de la foi, jusqu'à son dernier terme qui est la substitution d'une doctrine nouvelle à la croyance ancienne.

La première de ces catégories compte la grande masse des catholiques. Elle ne vaut guère que par le nombre, et nous verrons qu'elle ne change pas sensiblement de qualité, quand elle tourne à l'incroyance. Il arrive aussi que des fidèles d'un ordre plus élevé touchent par un côté à cette masse inférieure, et gardent quelque chose de son état d'esprit. Le vieux fond ethnique où elle s'alimente est le même dont César dénonçait déjà les pratiques superstitieuses. Il apparaît, ici et là, dans toutes les classes de la société française.

Voyez ces foules qui courent aux lieux de miracles : elles se composent de toute sorte de gens. Cette fois, du moins, la crédulité trouve son excuse dans la misère du corps ou la détresse de l'âme. La vie est si pleine d'infortunes, l'homme souffre si cruellement en lui et en ceux qu'il aime, qu'il ne convient pas de railler trop haut ses lâchetés de cœur ou ses vains espoirs. Mais que dire des pauvretés où tombe le culte d'un saint Antoine de Padoue! On a vu le curé d'une grande paroisse de Paris refuser, en son indignation, d'accueillir l'image du saint dans ses chapelles.

On me cite, parmi beaucoup d'autres, le cas d'un homme instruit et bien né, — un fils de voltairien, — qui ne tire pas un lièvre sans faire promesse d'un écu au même saint Antoine ; il tient compte ouvert avec la caisse du Bienheureux, et lui paye sa dette en espèces chaque mois.

Que de dévotions encore, dont la poésie ou le caractère tragique masque seul la petitesse ! Ainsi les

vœux formés dans le péril, la consécration des enfants à la Vierge sous ses deux couleurs, sorte de primes ou d'épices que l'on offre au ciel. L'origine païenne de ces pratiques est trop connue pour que je la rappelle. Peut-être sont-elles plus nombreuses dans le midi de la France, resté plus latin; et, par les Latins; elles nous ramènent jusqu'aux peuplades sauvages.

Henri Barth parle d'une bourgade africaine où les femmes, croyant voir dans les chameaux de son escorte des êtres sacrés, passaient sous leur ventre pour en obtenir les bonnes grâces. Tels à la Saint-Pancrace, qui était la fête d'un village de Provence, on faisait passer les petits enfants sous le brancard qui portait l'image du saint promené en procession.

Je ne m'attarderai pas à rapporter ces coutumes. Le catholicisme les a reçues et conservées, ne les pouvant abolir sitôt au cœur du peuple, où elles demeurent, après tant de siècles, si profondément écrites. Le peuple, d'ailleurs, en goûte le charme, sans que sa foi, d'ordinaire, y soit proprement intéressée. Sa religion, réduite à de pareilles pratiques, n'est plus qu'un ensemble de gestes appris, de formules machinalement répétées.

II

Notre deuxième groupe se place bien au-dessus de cette masse quasi idolâtre. Certains traits, néanmoins, l'y peuvent rattacher, puisque tous, en définitive, croyants ou non croyants, nous portons en nous-mêmes les milliers d'empreintes d'un long passé. Nous avons affaire ici à des catholiques vrais, dont le té-

moignage direct me semble des plus instructifs (1).

Un gentilhomme angevin, qui est un homme de valeur, se borne à noter, — et c'est, remarque-t-il, l'état d'âme de bien d'autres, — la joie qu'il a toujours ressentie, et ressent plus vive encore avec les années, de se « sentir porté sur cette barque de Pierre,assaillie souvent par de furieuses tempêtes, mais qui le conduira au port, guidée par son infaillible nautonnier ». « Le doute, dit-il, est si triste, si déprimant, que je plains de tout cœur ceux dont il endeuille l'existence, et je remercie Dieu de me l'avoir épargné, et aux miens aussi. »

Un autre Angevin, qui a toujours été croyant et l'est « de plus en plus en avançant en âge », distingue les sentiments religieux des sentiments humains en ce que « les premiers donnent une paix réelle, profonde et suave » ; les autres, au contraire, « sont toujours mêlés d'inquiétudes et d'impressions vagues, car nous comprenons que le bonheur naturel est passager et ne peut remplir complètement un cœur insatiable ». Afin de conserver la foi, il use fréquemment des sacrements, et garde l'habitude d'une prière « humble et fervente ». Son objet est la possession de la vie éternelle. Il éprouve le besoin d'agir et de se dépenser avec zèle pour la plus grande gloire de Dieu, « que nous voulons, dit-il, faire connaître et aimer autour de nous ». L'enseignement de la religion le porte « à pratiquer la charité dans toute la sublimité du mot ». Il trouve dans cette existence, « dépourvue de satis-

(1) Les personnes qui ont bien voulu répondre aux questions qui leur étaient adressées s'expriment mieux que je n'aurais pu les faire parler en interprétant leur pensée dans mon propre langage. On trouvera reproduites en entier dans l'Appendice les communications les plus intéressantes.

factions et de jouissances aux yeux du monde », un bonheur réel en cette vie, comme il en attend le bonheur en l'autre.

Une femme d'un caractère élevé, qui appartient à la noblesse angevine, et qui a souffert, estime également la religion catholique « très nécessaire » à son âme. « Les pensées et les émotions, écrit-elle, ayant pour objet la vertu, le devoir, la mort, élèvent l'âme et ses aspirations dans un monde surnaturel, laissant bien au-dessous d'elles les pensées non seulement viles et basses, mais encore celles d'un ordre purement humain et matériel. » Elle n'a jamais varié dans sa foi religieuse : si elle ne croyait fermement que sa religion est la seule vraie, elle en changerait. Elle prie, et pratique, régulièrement. « Toutes les actions, déclare-t-elle, toutes les pensées d'une âme profondément imprégnée des grandes vérités de la religion doivent avoir pour but la récompense éternelle. »

Une dame qui habite Paris, mère de famille, femme de magistrat, et riche, montre une humeur plus combative; elle paraît avoir beaucoup de lecture, cite des passages de Buisson et de Jaurès, les *Annales de philosophie chrétienne*, une communication du chanoine Pastoret au Congrès de Bourges. Trop sobre de confidences, elle affirme, d'ailleurs, et ne s'analyse pas. Elle se sent religieuse « dans le recueillement, le silence, la méditation, ou lorsqu'une émotion profonde, joie, douleur, affection, admiration, vient frapper » son « âme ». « Le doute, pense-t-elle, ne produit rien. Je cherche la vérité, j'ai foi en elle, j'en fais la base de ma vie. Le catholicisme est la religion qui vient le plus directement du Christ et celle qui offre l'idéal de perfection le plus élevé. » Elle dit de l'Évangile : « Plus je le médite, et plus il m'offre de clartés

auxquelles l'âme humaine seule ne saurait atteindre.» Ceci encore : « Dieu a placé l'homme en ce monde pour l'*éprouver* (dans le sens de *donner ses preuves*). Soyons forts et résignés, rendons notre vie utile, aidons nos frères. Peu importent les difficultés du chemin, quand Dieu nous attend ! »

Une autre femme, instruite par la peine, et très tolérante, a vécu en Algérie ; elle y a coudoyé toutes les religions, elle a admiré la sincère piété des musulmans, et senti « combien une religion est nécessaire à l'homme pour l'aider à supporter l'exil ». C'est aux heures de souffrance qu'elle se jette dans les bras du Dieu qui protège et qui console. Elle se plaît aux grandes pompes du culte catholique, et recherche le silence et l'ombre des chapelles pour y prier. Sa dévotion n'est pas inquiète ni minutieuse. C'est une grande douceur pour elle d'avoir l'assurance qu'elle reverra ceux qu'elle a perdus et de pouvoir encore, en priant, faire quelque chose pour eux (1).

Une communication plus ample, qui nous vient encore d'une Angevine, une demoiselle sur l'âge, nous donne les mêmes notes, avec des accents plus délicats. Il s'y affirme le besoin d'un être supérieur, le besoin d'une justice, le besoin de croire que les êtres que nous avons tant aimés ne nous sont pas arrachés brutalement pour toujours. La personne distinguée qui parle ici se sent plus près de Dieu et de la religion dans la douleur que dans la joie ; les épreuves, si elle n'avait la foi, ne trouveraient en elle que « révoltes ». Croyante depuis l'enfance, elle a eu quelques doutes de vingt à vingt-cinq ans sur l'Église et ses commandements ; elle se repose aujourd'hui dans « la foi du

(1) Appendice, A.

charbonnier », qui lui semble « délicieuse dans son abandon, sa simplicité ». La pratique qui lui est la plus nécessaire, c'est la lecture et l'élévation de l'âme, le don de soi-même à Dieu, « par la pensée plutôt que par les paroles ». Elle aime les belles cérémonies, les beaux sermons; elle a horreur des petites « bigoteries », qui diminuent la religion. A sa religion envers Dieu se mêle « la religion de la beauté » ; elle cherche le beau, à la façon de Ruskin, passionnément, dans les sentiments, dans la nature, dans l'art. Sans ces grandes pensées religieuses, dit-elle avec force, une femme ne peut rester « maîtresse d'elle-même » après la perte inévitable de ses illusions, « qu'elle aime ». C'est la religion qui porte la femme à faire son devoir comme mère, éducatrice de ses enfants. Et pour elle, comme « il reste désormais une place » dans sa vie, elle la donne aux pauvres, aux déshérités, « autant par pitié naturelle, ajoute-t-elle, que par religion (1) ».

Voici maintenant deux jeunes filles, deux natures d'élite, m'assure-t-on, qui achèveront de nous peindre cet état. Elles ne se connaissent point l'une l'autre, et rencontrent deux fois les mêmes expressions pour rendre leur pensée.

L'une d'elles se reconnaît religieuse à ce signe, qu'elle a une confiance absolue en une « puissance surnaturelle », vers laquelle elle se tourne, dans la prière, « aussi naturellement que l'enfant se tourne vers sa mère ». Elle discerne en son cœur des sentiments religieux « tout le long du jour », chaque fois qu'elle a besoin d'aide, de réconfort, aux heures de joie ou de peine, quand elle rencontre la beauté dans l'ordre moral, dans la nature, dans l'art, et fait appel

(1) Appendice, B.

à ce qu'on a de meilleur en soi. Ses pensées religieuses se caractérisent par ceci, qu'elles tendent toutes à un désir d'amélioration. Dans la religion catholique elle trouve exactement l'aide et la force qu'il lui faut, les leçons qui lui semblent les plus hautes, la promesse enfin d'une vie éternelle, toute de paix et de lumière. Sur les notions de Dieu, de l'âme, d'un monde futur, elle fonde sa foi et construit sa vie. Sa foi est aussi source d'action, et l'incline à remplir ses devoirs de fille, de sœur aînée, d'amie ; elle la porte même à réveiller la pensée consolatrice de Dieu au cœur de ceux qui l'ont oubliée, de l'éveiller en ceux « qui ne savent pas et vivent à terre sans lumière (1) ».

L'autre de ces jeunes filles déclare également croire au surnaturel et reconnaître en elle des sentiments religieux « tout le long du jour », quand elle éprouve de la lassitude,quand elle regarde « vers autre chose », vers ce qui est en elle de « meilleur », ou qu'elle rencontre « la beauté », celle de l'âme ou celle des choses, car elle rapporte tout à Dieu, « qui a tout créé et sans cesse renouvelle tout ». Elle distingue ses pensées religieuses à ce signe, que ces pensées la portent vers le bien, et, jusqu'ici, nos deux jeunes filles tiennent le même langage, laissant voir ainsi la forte empreinte d'une même éducation morale Plus raisonneuse pourtant, si je ne me trompe, cette dernière dit ne pas concevoir la morale sans la religion, avoir besoin « d'un ensemble, d'un système qui s'impose ». Et tel est le système catholique. Sa croyance lui est tellement nécessaire, que, si elle ne la jugeait pas valable absolument, elle en ferait « bon marché » et

(1) Appendice, C.

l'écarterait comme un obstacle, quand le devoir qu'elle lui présente déplairait à ses « tendances naturelles ». Elle s'estime, il est vrai, poussée par sa nature même à aider son prochain ; mais elle reconnaît dans ses dispositions bonnes un don de Dieu, et les veut faire servir à l'idéal plus élevé qu'elle trouve dans l'Évangile. Elle souhaiterait d'avoir plus de fortune pour faire plus de bien aux malheureux, non pas seulement par l'aumône, mais par une action personnelle, directe. Il lui paraît déjà que là est l'intérêt véritable de la vie (1).

Une dernière communication appuie davantage sur un trait caractéristique. La personne, qui appartient à une famille de hauts fonctionnaires, se reconnaît catholique à ce signe, — qu'elle est portée par sa nature à admettre sans examen et incline à croire sans discussion ce qu'on lui enseigne d'autorité reconnue. Un grand besoin de paix et d'unité la retient dans une foi absolue, qui ne laisse point de marge à son esprit trop fouilleur et scrupuleux. Elle tient de son père, qui, lui, n'était pas croyant, l'habitude de l'observation intérieure ; cette disposition naturelle fait aussi que la confession est la pratique pour elle la plus nécessaire. Jadis, avant d'être mariée, elle s'y montrait formaliste au point d'inquiéter son confesseur. Sa vie religieuse est la plus riche quand elle se sent heureuse, délivrée de tout grave souci. Les pensées religieuses la « calment », la fortifient, l'éclairent. Elle se dit « essentiellement portée à l'action de grâce ».

Résumons en quelques lignes la physionomie de ce groupe intéressant.

A la question qui tendait à pénétrer la nature du

(1) Appendice, D.

sentiment religieux, tel que nos correspondants pouvaient le définir en s'interrogeant eux-mêmes, je n'ai point de réponse, jusqu'ici, où se découvre autre chose que l'indication d'un trait assez général, paix intérieure, assurance contre le doute, aspiration vers un monde supérieur, piété filiale, émotion du beau. Il se manifeste plutôt dans le bonheur ou dans la peine, selon les tempéraments, les uns criant leurs tristesses au divin maître, les autres leurs joies, afin qu'elles soient diminuées ou accrues de ce partage. Car l'idée de Dieu est toujours présente dans le sentiment religieux ainsi compris, qu'il ait pour objet la volonté divine ou sa création. Il apparaît comme un état composé, lié à l'état même de la sensibilité en chaque sujet, où s'accusent davantage, suivant la personne et l'occasion, les marques de crainte, d'amour, de pitié, la recherche esthétique ou l'inquiétude morale. Le surnaturel attire l'âme, sans qu'elle s'y perde cependant : l'aspiration vers le divin n'arrive pas à cette immersion en Dieu qui est le terme de l'extase mystique, elle ne dépasse pas le degré d'une orientation des désirs et d'un apaisement attendu.

Quant à la croyance, elle reste traditionnelle ; elle se soutient par l'habitude, et représente une sorte d'harmonie des forces intérieures, établie par l'éducation et l'hérédité. Si le doute fait assaut, il ne mord pas sur le fond ; il se dissipe avec les fougues de la jeunesse. L'esprit n'a pas assez d'originalité ou de vigueur, et la vie ne lui offre pas assez d'imprévu, pour qu'il marchande ses certitudes. Le besoin d'un équilibre moral retient de courir les risques du raisonnement ; la douceur de croire l'emporte sur les velléités de critiquer. La raison n'intervient que pour s'affermir dans son premier état, non pour disputer et tout

reprendre en sous-œuvre. L'état de croyance ne se sépare pas de l'état sentimental.

Les notions particulières de Dieu, de l'âme, d'un monde futur, sont dites constamment présentes, directrices de la vie. La doctrine de la survivance reste la plus chère au cœur de la femme qui a souffert et pleuré ; il semble qu'elle n'en puisse arracher l'espoir de retrouver un jour les morts aimés, fût-il illusoire. Il paraît enfin, et d'abord à nos croyantes, que leurs pensées religieuses les poussent à faire le bien, à se dévouer. Et elles l'affirment avec tant de conviction, qu'il convient de voir là autre chose qu'une leçon apprise, alors surtout que la leçon a germé dans le bon terrain d'une « disposition naturelle ». Quelques-unes même ne conçoivent pas la vertu morale hors de la religion ; elles se sentent ou s'imaginent être si fragiles, que leurs passions les gouverneraient, sans cette bride.

Je n'ai pas posé d'interrogation précise sur le culte de la Vierge et des Saints. Il est remarquable que nulle allusion n'y soit faite en ces réponses, que je voulais libres et me gardais de conduire. Il n'est pas douteux que dans ce groupe bien des dévotions étroites se rencontrent, dont une enquête plus minutieuse relèverait les témoignages. La piété y apparaît, dans l'ensemble, modérée pourtant ; elle peut s'y montrer parfois intolérante, elle n'y est pas outrée, et sait composer avec le monde. C'est la moyenne des catholiques simples et vrais. Ces fidèles, ces femmes surtout, ne courent pas l'aventure d'une plus haute instruction théologique ou d'un examen approfondi de leurs croyances ; elles ne scrutent pas les secrets de leur propre nature, elles sont brebis dociles sous la main du pasteur et ne dépensent point en effusions sen-

suelles ou en rêveries inquiétantes pour leur foi les forces que les devoirs de la vie réclament d'elles.

III

Notre troisième classe est peut-être moins mêlée et difficile pourtant à définir, les sujets qui la forment s'offrant à nous avec un dogmatisme où semblent tour à tour prévaloir, s'opposer ou se confondre, un sens de la raison et un sens du cœur. Il y faut ranger le plus grand nombre des prêtres, séculiers et réguliers.

C'est ici surtout que des réserves s'imposent sur la valeur d'une enquête comme la nôtre. Il entre toujours, je le sais, quelque mensonge dans les confidences les plus sincères ; chacun de nous pose, sans le savoir, plus ou moins devant soi-même. Mais on prend la pose qui semble favorable, et le mensonge auquel on se laisse aller dénonce la qualité qu'on n'a point ou l'idéal qu'on préfère. Le personnage qu'on veut paraître achève ainsi, ou bien il décèle le personnage qu'on est.

Ce n'est pas douteux, quand il s'agit d'une attitude morale. En matière de foi, c'est autre chose : toute personne interrogée ne se juge pas libre de répondre, et le déguisement, chez ceux qui se risquent à répondre, ne se trahit guère. L'abstention, du moins, est instructive, par la façon dont on la justifie, et le tour même que la pensée affecterait en se déguisant constitue une donnée précieuse.

Telle aimable jeune fille n'a pas osé regarder en elle-même et décrire son état : elle eût craint de voir sa foi déformée dans son miroir.

Un jeune homme qui fait son noviciat chez les Jésuites s'excuse en ces termes auprès d'une parente, qui a bien voulu lui passer le questionnaire. Il pense que « la plupart des catholiques s'abstiendront » d'y répondre. « Dans l'ensemble, ajoute-t-il, il me paraît que les demandes ne posent pas tout à fait le problème religieux dans ses véritables termes ; elles supposent presque que notre état d'âme ne comporte qu'un *sentiment*, alors qu'il est d'abord une conviction de l'esprit, une foi établie sur des raisons scientifiques et philosophiques, une doctrine raisonnable avant d'être un principe d'action. Considérée du reste à ce dernier point de vue, notre religion devrait être, non pas l'unique, ni la plus immédiate de nos raisons d'agir, mais entrer dans toutes. En fait, dans la vie d'un religieux, elle est le plus souvent dominante, sans exclure les autres, ainsi vous aimé-je tous les trois, etc. »

Voilà un trait distinctif de ce nouveau groupe. On veut une religion qui soit une *connaissance* ; on se défend d'être religieux par sentiment, ou par une inclination non raisonnée de l'esprit. Un prêtre catholique, dont j'ai la trop brève réponse, se « méfie », et je souligne le mot, — des actes religieux de son âme « qui ne se traduisent que par des sentiments, et surtout par des émotions ». Il se reconnaît religieux à ce qu'il « cherche à pratiquer le sacrifice », et quand « un mouvement de la grâce » tourne son intelligence ou sa volonté vers Dieu.

Ce mot de *grâce* peut sembler ici contradictoire aux motifs rationnels de la critique. Il implique un mode d'action singulier, dont la valeur est plus profondément comprise des hommes à qui nous avons affaire maintenant.

Les deux témoignages qui suivent me viennent

d'étudiants en médecine, qui sont des jeunes gens distingués et capables de se connaître. L'un de ces jeunes gens estime que « dans sa forme la plus vague, le sentiment religieux est un besoin d'idéal, de croyance en l'au-delà, un sentiment d'impuissance et un désir de force ». Ce qui le caractérise, ajoute-t-il, et cette note se retrouve ici la même, « c'est qu'il nous rapproche de Dieu ». Il ne conçoit pas des pensées, des émotions religieuses d'où l'idée de Dieu serait absente. Émotions artistiques, sublimes pensées philosophiques, toutes les choses belles et grandes enveloppent le sentiment religieux ou en prennent le signe, « dès qu'elles sont pour nous le point de départ d'une aspiration vers Dieu, dès qu'elles sont la suggestion qui fait sortir l'âme d'elle-même, etc. ».

Ces états d'âme religieux peuvent exister, selon lui, sans croyance particulière, à condition toutefois de croire en Dieu, en l'existence et en l'immortalité de l'âme. La religion, d'ailleurs, ne lui semble pas être « une simple affaire de sentiment », mais une « nécessité » sans laquelle la vie serait impossible. « Tant que la raison, déclare-t-il en marquant ainsi l'insuffisance d'une religiosité vague, n'aura pas une base où appuyer sa foi, tant que la conscience n'aura pas une règle intangible où viendront se briser ses défaillances, l'âme flottera dans le demi-jour angoissant de l'incertitude et du doute. » Et encore : « Quelle transformation, lorsque la foi vient affermir et préciser le sentiment religieux ! L'âme découvre le but, principe de toute chose. Sa prière et son amour ont trouvé leur objet. »

Aux hommes seuls il impute les défaillances du catholicisme : il y trouve « la précision de dogmes simples, raisonnables et immuables ». Sa croyance lui

est aussi motif d'agir. La prière lui semblerait stérile si elle n'était le principe d'un « renouveau » d'activité. « Sacrifier tout au profit de ceux qui souffrent, approcher toutes les misères, soigner toutes les plaies physiques et morales, surtout les plus repoussantes, ne vivre que pour les malheureux et afin de leur apporter le soulagement auquel ils aspirent et auquel ils ont droit, répandre autour de moi la vérité de consolation et d'amour, voilà, conclut-il, ce que la voix de ma conscience religieuse me commande (1). »

Le second de ces jeunes gens (2) nous apporte une note plus riche, plus significative. Il semble que, chez celui-ci, le sentiment religieux se confonde avec la disposition même qui fait qu'il croit spontanément. Je découvre en lui une passion de l'imagination, une aspiration invincible vers un absolu où il puisse trouver le repos de l'esprit et la raison de vivre. Un fond sentimental particulier soutient tout son édifice intellectuel. Telle qu'il la comprend, une religion « imprègne la vie plutôt qu'elle ne l'inspire, l'oriente plutôt qu'elle ne la constelle ». Il se sent religieux par la subordination de sa pensée, « même future », et de sa vie, « même virtuelle », à la foi catholique, c'est-à-dire par un acte conscient, bien que la présence de cette « énergie », qui est la foi, lui apparaisse tout « impersonnelle ». Il admet la vérité ; plus encore, il en vit. « Les promesses du Christ, dit-il, se réalisent en ceux qui croient en lui ; ils vivent de la vie de la grâce, c'est-à-dire que le Saint-Esprit habite en eux. »

Ce tour d'esprit se décèle encore par la distinction qu'il fait de deux méthodes de connaissance, dont l'une

(1) Appendice, E.
(2) Celui-ci est né Français, mais de famille flamande.

conviendrait à l'homme positif, l'autre à l'homme religieux. Tandis que l'on conquiert une à une la possession des vérités rationnelles, le « processus » au moyen duquel il s'est assimilé le catholicisme est directement opposé à cette méthode ; la « cohésion des certitudes » qu'il appelle religieuses lui est un sûr garant du caractère spécial de ces certitudes. Quand l'être absolu vient à nous, si nous le reconnaissons, les vérités qu'il nous révèle doivent être admises d'un seul bloc. Il ne reconnaît d'*humain*, dans sa religion, que son « acte d'adhésion et d'amour ».

Ainsi sa croyance offre ce trait bien marqué, qui est d'être entière ou de n'être pas. La religion ne saurait résulter d'une œuvre humaine. Des vérités révélées entrent même, nécessairement, dans une religion que l'on se composerait avec les éléments de plusieurs autres. Une telle situation lui paraît d'ailleurs inacceptable : il ne conçoit pas que l'on conserve le nom de religion à un « choix partiel de vérités révélées ». Les certitudes religieuses, comme il les comprend, forment un faisceau dont aucune partie ne peut être détachée. Ces certitudes, ces vérités « supra-sensibles », il lui a suffi, pour les admettre, de « consentir à croire que l'Absolu en sait plus long que nous ». L'Absolu est venu vers lui, et il l'a reçu.

Quant à reconnaître l'Absolu dans la personne du Christ, notre correspondant convient que cela est plus difficile. Une fois pourtant, dit-il, que nous l'avons reçu pour tel, il nous faut prendre ou rejeter sa révélation : c'est tout ou rien.

Il écarte donc de la foi toute critique, et se flatte en même temps d'avoir « discuté les titres de cette autorité », qu'il estime absolue, avec toutes les facultés de son être et dans le libre examen de sa conscience.

N'ayant rien trouvé qui la contredise, ni dans la science ni dans sa propre conscience morale, il se garde d'en rien rejeter. L'ensemble des actes qui composent sa vie, et qui devraient tous s'inspirer de sa croyance, sont parfois, il l'avoue, en conflit avec elle ; mais ils ne l'infirment pas. Une seule chose troublerait sa foi, c'est que des opinions ou des actes qui la contrarieraient « ne fussent point suivis de remords ».

Tout état d'âme religieux, lui semble-t-il, peut s'accorder avec une religion, la *Réforme* n'ayant point de limites. Tout homme qui veut mettre d'accord sa religion et son état religieux trouve dans le protestantisme le libre choix entre les vérités chrétiennes. C'est là, vraiment, une réponse bien intéressante à la question posée, — si la religion que l'on pratique correspond exactement à votre état d'âme religieux, et nous verrons plus loin que la solution indiquée par ce catholique fervent est suivie en effet par quelques autres. Il n'est pour lui, toutefois, d'autre religion possible que la sienne : l'Absolu n'a pu se révéler de deux façons.

La différence qu'il fait, nous le savons, d'un système philosophique à un *Credo*, c'est que celui-là n'est jamais admis par nous spontanément. C'est aussi, ajoute-t-il, c'est surtout que notre adhésion à un système de philosophie « n'entraîne pas une métamorphose du cœur ». Pensées, émotions, sentiments, tout est religieux en lui, car toutes les forces de son être sont soumises au contrôle de la foi et ne tendent qu'à « répandre au dehors la vie de la grâce ». Et c'est quand il croit, veut ou se sent faire « acte d'apôtre », que la vie religieuse lui paraît se manifester en son cœur le plus fortement. L'apostolat prouve la foi, comme la génération prouve la vie.

Il parle de « défaillances vécues ». Il regrette que les notions de Dieu, de l'âme, du monde futur, lui soient moins souvent présentes qu'il ne le voudrait : l'habitude d'y méditer donne cependant à sa pensée une allure quelquefois inusitée. Il redoute l'enfer comme étant « la haine volontaire et le refus de l'amour de Dieu ». Il souhaite le Paradis « comme le prodige suprême de l'enchantement des âmes relatives par l'absolue beauté ». Mettre un peu de sacrifice dans sa vie, tel est le terme, affirme-t-il enfin, auquel doit aboutir la religion vraie. Le dévouement est un achèvement (1).

Le sentiment religieux, en somme, tel que nous le surprenons en cet exemple remarquable, ne paraît s'alimenter plus particulièrement ni dans la crainte ni dans l'amour ni dans l'art. Il répond d'abord à une disposition de l'intelligence, dont il serait difficile de découvrir les relations précises avec le ton physiologique du sujet. Sa vie religieuse se concentre en une sorte de vision intellectuelle, qui aboutirait à l'action prosélytique plutôt qu'à l'extase. Elle donne sa teinte à son a priorisme philosophique, à ce ravissement de l'esprit par l'Absolu qui vient à lui, qu'il reconnaît, auquel il se donne.

Il pourrait sembler que sa foi — si entièrement acceptée que le simple refus d'un des articles qui la composent l'anéantirait — demeure par là sujette à l'accident et en danger de se perdre. Mais elle est soutenue aussi par la même disposition de l'intelligence, et de l'âme entière, qui le fait ce qu'il est. Sa raison incline d'elle-même à recevoir le secours miraculeux de la grâce. Le remords, où il cherche une manière de

(1) Appendice, F.

critérium, n'est chez lui que la réaction spontanée d'une nature morale déjà construite. Doué comme il est, il ne passerait pas à l'abstention calme des sceptiques. Aventureux métaphysicien il fût devenu, si le catholicisme ne l'eût soumis à sa règle et n'eût discipliné d'un coup toutes ses énergies.

Beaucoup de catholiques sont voisins de celui-ci. Un certain nombre de femmes se rangeraient également dans ce groupe, à titre de raisonneuses ou de mystiques. Chez quelques prêtres — je n'oserais dire chez beaucoup — une plus grande liberté de critique, une tournure plus originale de l'esprit, peut produire une situation morale indépendante, où la foi dispute avec elle-même et se clarifie par une sorte de décantation. La réponse que voici en offre un exemple significatif.

L'ecclésiastique à qui je la dois est né et demeure catholique. Le catholicisme, tel qu'il le comprend, contient tout le legs du passé le plus lointain et le germe vital de toute la civilisation à venir. Jésus en a été le « restaurateur et sauveur ». L'Église romaine, à ses yeux, n'est pas le catholicisme : judéo-alexandrine pour ce qui est du dogme et du culte, césarienne pour ce qui est du gouvernement, elle n'en est que le vêtement, la forme extérieure et passagère.

Ce prêtre se reconnaît religieux, et par l'esprit et par l'âme : par l'esprit, attendu que sa raison dépasse le fini et le sensible ; par l'âme, à cause que son cœur, insatisfait de tout ce qui passe, a faim de l'absolu et soif de l'éternel. Religieuse est aussi pour lui toute pensée, toute émotion, toute manifestation, toute œuvre qui nous relie à l'infini, qui excite et satisfait en nous ce besoin du divin ; religieux, « tout homme, à quelque culte et à quelque dogmatisme soit-il soumis », qui porte et développe en soi cette aspiration, « et, sûr de

son immortalité, réalise sa croyance par l'amour de tout ce qui vit et souffre autour de lui ». Il voit très bien que le catholicisme « décline et semble périr », en tant qu'il est une œuvre humaine; mais il garde la conviction qu'il reprendra une vie nouvelle, scientifique, esthétique et sociale, et que l'Évangile de l'esprit s'affranchira enfin de la tyrannie humiliante de la lettre. La prière, la charité, la pensée de l'au-delà, la communion eucharistique bien comprise, tels sont les quatre angles inébranlables sur lesquels reposera la future Église; ils sont défigurés, mais non détruits (1).

De pareilles natures, en leurs exemplaires supérieurs, sont la gloire et la lumière d'une Église. Mais il advient assez fréquemment qu'elles se dérobent, passent au camp des révoltés. Et leur fuite dépend de causes bien diverses, plus ou moins actives selon les temps et le tempérament de chaque individu, — la désaffection de l'âme, le refus de l'esprit, l'idéal déçu, la source particulière de l'obéissance, qui vient plutôt du cœur ou de la raison.

Ici s'ouvre un chapitre nouveau, la décomposition de la croyance.

IV

Nous venons de voir la foi à son moment héroïque. Elle ne s'y maintient pas sans peine, et déjà, chez beaucoup d'hommes ou de femmes qui se déclarent sincèrement catholiques, s'accuse un travail de disso-

(1) Appendice, G.

lution dont je voudrais indiquer les étapes principales.

Une première situation est celle des catholiques avoués qui font un choix dans les croyances ou dans les pratiques ; nous ne retrouvons plus en eux cette fermeté, cette unité de l'être que nous avons décrite. On ne pourrait plus dire de ceux-ci qu'ils sont — j'emprunte le mot à l'une des communications précédentes — des « exemplaires de leur foi » ; ils sont des « réformés » sans le vouloir ou sans le savoir, et ils ne le veulent pas, parce qu'ils gardent l'âme catholique en dépit des licences qu'ils se donnent.

Tel un de nos correspondants, un homme de vieille noblesse et d'un haut mérite, qui sait beaucoup et qui a vécu. De dix-huit ans à cinquante ans, il a été dans le doute. Quelques doutes même, il en fait l'aveu, subsistent encore en son esprit. Mais toutes ses aspirations « vont vers une foi absolue ». Il ne pratique pas étroitement ; sa ferme croyance en Dieu l'amène néanmoins à donner créance à une doctrine particulière, qui sera celle à laquelle le rattachent ses souvenirs de famille. Il se reconnaît religieux en présence de toutes les manifestations du culte, et surtout, bien qu'il ne soit pas un triste, « aux cérémonies mortuaires ». Son adhésion à la foi catholique me paraît décidée, en outre, par un sentiment profond des nécessités sociales, c'est-à-dire par des motifs extra-religieux. Les notions de Dieu, de l'âme, d'une vie future, occupent, dit-il, une place considérable dans ses réflexions, dans ses travaux intellectuels. Il poursuit sans relâche le transformisme, qui lui paraît les entamer. Nature de combat, il se sent parfois poussé à l'apostolat, devant les attaques de la franc-maçonnerie contre le catholicisme ; il prend en haine « les hommes qui, ayant en mains l'instruction du peuple, visent à le soustraire à toute

croyance, lui enlevant ainsi la force la plus efficace dans la lutte pour une vie honnête, profitable à la patrie et à l'humanité. »

Voici maintenant les curieuses confidences de deux femmes, dont l'une, qui est protestante, ne l'est qu'à moitié, et l'autre, qui est catholique, incline au protestantisme.

La première estime que la foi religieuse joue un rôle considérable dans la vie intérieure de la femme. « Si elle perd, dit-elle, la foi naïve et sûre d'elle-même, si le dogme fond à la réflexion comme du sucre dans l'eau, il n'en reste pas moins un instinct religieux, un besoin d'idéal, une sorte de certitude instinctive d'une vie morale supérieure, d'un monde intellectuel ou immortel qui existe aussi certainement que le monde physique. » C'est chose trop aisée que de nier l'immortalité et l'âme! En chacun de nous, pense-t-elle, réside un principe qui le rattache au dieu inconnu, un principe éternel et immortel. Elle n'est pas protestante « à la lettre ». Mais elle se réclame franchement du Christ : sa « belle morale » l'a conquise pour toujours; une des grandes désillusions de sa vie est de ne pouvoir la pratiquer « en esprit et en vérité », mais elle reste sa lumière et sa foi (1).

La seconde de ces dames, qui a bien voulu répondre plus explicitement que la première, « appartient en fait » à la religion catholique. Ses tendances et ses goûts personnels la porteraient pourtant vers le protestantisme. Mais il faut, dit-elle, être très religieuse pour changer de religion, et ce n'est pas mon cas. Elle ne se croit pas l'esprit religieux ; elle juge que les heureux de ce monde n'ont pas besoin de la foi, cette der-

(1) Apprendice, H.

nière ressource et cette seule consolation des déshérités ; si elle la cherche et la désire, sans la trouver, c'est uniquement « faute de mieux ». Elle n'a discerné en elle-même des sentiments religieux qu' « aux heures de grande souffrance ». Quand la douleur et la mort ont passé dans sa vie, elle a « senti » la nécessité de croire à une « revanche » dans l'autre monde, à l'accomplissement, dans le futur, de la destinée que nous avons rêvée et manquée sur la terre. Son plus haut désir serait d' « éterniser l'amour humain ».

Croyante jusqu'à l'âge de 15 ans, elle a cessé de l'être en lisant Taine, Renan et quelques autres. Elle a 25 ans aujourd'hui, et revient plutôt vers la foi, « mais par volonté, par sentiment, non par raisonnement ».

A la religion catholique elle reproche son étroitesse, son insuffisance ; elle en accepte seulement le peu qui lui paraît y rester du christianisme, c'est-à-dire la foi en Jésus-Christ. Et pourtant elle ne voit dans Jésus, comme dans Çakia-Mouni et Mahomet, que des manifestations de la pensée divine à des degrés plus ou moins inférieurs. C'est à Dieu qu'il faut tout reporter, à Dieu, seule explication rationnelle du monde, de la souffrance et de la vie, « sous peine de mourir de douleur et de découragement ».

Dieu et l'éternité de l'âme, tels sont donc les deux termes de sa foi : « instinct d'éternité prisonnier dans un corps mortel ». Car, au fond, elle n'a que des demi-croyances, des hypothèses dont elle vit, « faute d'une réalité meilleure ». Il lui semble impossible de croire « sans douter de ce qu'on croit ». Insuffisantes sont les réponses de la raison aux exigences de l'âme. Ces hypothèses qu'elle a choisies, elle ne cherche pas à les imposer à d'autres personnes. « La religion, écrit-elle, la foi, comme l'amour, sont choses individuelles, et

n'appartiennent qu'à l'ordre du sentiment, pas à celui de l'intelligence. »

Il s'en faut néanmoins que sa religion reste inactive. Tandis que sa croyance habite en elle, la force d'action qu'elle y puise se répand au dehors. La pratique religieuse, à ses yeux, c'est l'acte : faire du bien, souffrir et se résigner. La prière n'est qu' « une aide pour l'action, une détente de l'âme ». Sa vie religieuse se résume en un seul mot : l'amour des autres. Tout ce qui est contemplation, mysticisme, lui paraît être, non seulement une erreur, mais une faute : elle ne voit au monde que la nécessité d'agir, et de bien agir, suivant sa conscience et sa pensée.

Dans cette dernière, qui nous apparaît comme une belle âme souffrante, la vie religieuse, on a pu le constater, se manifeste surtout comme une expression de la faiblesse humaine, de l'amour brisé ou déçu, ou d'un beau rêve manqué. La croyance en l'immortalité de l'âme et en une vie supérieure, si solidement enracinée, correspond à un besoin logique d'équilibre moral et de revanche, autant qu'elle est le désir d'une affection qui veut durer par delà la tombe. Tout ce qui serait mysticisme, au sens rigoureux d'une immersion de l'âme en Dieu ou d'une adhésion aveugle au dogme, se trouve écarté, mais non pas au sens de libre songerie ou de vague aspiration. Si les pensées les plus nécessaires sont reçues à titre de conjectures, le doute qui les entame pour la raison les laisse subsister, toujours vivaces, en ces retraites profondes de la conscience sur lesquelles le raisonnement n'a point de prise (1).

Avec celle-ci encore, malgré la sincérité de son désir,

(1) Appendice, I.

nous faisons certainement un pas plus avant dans la dissolution de la foi. Nous passons à une deuxième étape, à laquelle nombre de protestants et de catholiques me semblent arrivés, — étape marquée par une religiosité vague, qui se présentera plutôt, selon les tempéraments, dans la forme idéaliste ou dans la forme mystique. Cette religiosité retient cependant encore une part des vérités chrétiennes, et s'appuie sur la discipline d'une Eglise ; elle reste adhérente par plus d'un point au christianisme. Mais nous allons voir, avec d'autres, ces points d'adhérence s'user et s'amoindrir jusqu'à disparaître.

V

Voici une femme appartenant à un milieu composé de légistes, de médecins, d'universitaires, dont l'éducation « a été empreinte de l'esprit d'examen et de raisonnement ». A l'âge adulte, elle s'est séparée « volontairement » du catholicisme, et a fait élever ses enfants dans le « protestantisme libéral ». Une sorte de religiosité, qu'elle attribue à son obéissance consciencieuse aux prescriptions de l'Église, s'est manifestée en elle au temps de sa première communion. L'émancipation graduelle l'a fait évanouir. Elle ne croit pas avoir actuellement ce qu'on appelle l'esprit religieux, « à moins, dit-elle, que l'esprit religieux ne soit simplement une sorte d'élévation vers un idéal, produite par les émotions artistiques, les grands spectacles de la nature, les méditations de haute morale ». Une croyance particulière ne lui est pas nécessaire. Elle suit les instructions d'un libre protestantisme,

qui correspondent « à peu près » à son état religieux. Elle laisse « le côté étroit du culte et le peu de dogmes qu'elles contiennent », se rattachant seulement à l'enseignement moral, qu'elle trouve fort élevé.

Sur les notions de Dieu, de l'âme, d'un monde futur, elle s'abstient de nier ou d'affirmer ; ces notions passent la puissance de compréhension de l'esprit humain. Elle ne les juge pas, d'ailleurs, indispensables à l'action. Elle estime enfin, d'après de nombreux exemples puisés dans son entourage, qu'un enseignement purement moral peut suffire à former des êtres honnêtes, droits et d'esprit élevé, « tandis que l'éducation confessionnelle *seule* y est impuissante ». Le catholicisme lui semble même avoir plutôt, en éducation, « une influence démoralisante » ; elle accuse « l'esprit politique du parti clérical », qui a si bien embrouillé les choses, dogmes et pratiques, qu'il ne reste trop souvent, « chez les désabusés du catholicisme », ni croyance, ni esprit religieux, ni moralité (1).

Un magistrat — le mari de cette dame — s'est, lui aussi, détaché brusquement, dès l'adolescence, des pratiques de l'Église romaine. Plus tard, ses réflexions, « éclairées par l'observation des procédés sociaux des catholiques », l'ont conduit « à répudier absolument la religion traditionnelle et à considérer même l'esprit catholique comme nuisible à l'édification et à la pratique d'une règle morale satisfaisante ». Il ne peut aujourd'hui se dire que libre-penseur ; il « ose affirmer » qu'il l'est sans intolérance. Il ne se croit pas religieux, ne voit pas du tout la nécessité d'une croyance particulière ayant un caractère dogmatique, et s'en tient à la conception d'un ensemble de devoirs moraux, « ou, si l'expression paraît plus juste, d'obligations de cons-

(1) Appendice, J.

cience envers soi et envers les autres ». Ce n'est pas qu'il rejette comme dépourvus d'intérêt « les problèmes relatifs à l'existence d'un Dieu personnel, d'un principe individuel, immatériel et survivant au corps de chacun de nous, qui serait l'âme »; mais il se déclare impuissant à en trouver la solution, et ne pense pas que la règle sociale réclame une doctrine arrêtée sur ces mystérieuses questions. Il inclinerait plutôt « vers une sorte de panthéisme (1) ».

A la même catégorie d'esprits appartient une Parisienne riche, très bonne, infirme et frappée dans la plus chère affection qui lui reste. Elle s'est complètement séparée de la religion catholique, — dont les cérémonies même la touchent à peine, tant elle est « gênée par les dessous », — ne suit aucun culte, n'accepte ni révélation ni surnaturel, se dit réfractaire à la métaphysique, et très idéaliste malgré cela. « Devant une nuit étoilée, m'écrit-elle, devant un grand spectacle de la nature, je suis troublée profondément, et j'avoue que je comprends difficilement que des êtres intelligents puissent se contenter d'une admiration artistique. Devant les infiniment petits, même extase... Ce sont les seuls moments où je puisse discerner en moi un sentiment religieux, si toutefois je puis qualifier ainsi cette émotion. » Le bon sens voudrait, pense-t-elle, que, faute d'une croyance religieuse, elle s'abstînt de toute curiosité; mais, ignorante en science, elle a l'esprit « spéculatif », et les grandes questions « l'attirent quand même ».

Elle se passe d'une croyance particulière, bien qu'elle préférât « ne pas vivre à la belle étoile »; du moins, elle est sûre de ne pas se tromper en suivant le bien.

(1) Appendice, K.

Elle sent en elle un idéal de beauté morale, de bonté, avec lequel elle aime à vivre, mais qu'elle s'afflige de voir contredit par les lois brutales de la nature. Sa quiétude intellectuelle en est troublée, si sa conscience est en repos.

Jamais, aux heures les plus douloureuses de sa vie, elle n'a éprouvé le besoin de se tourner vers un Dieu, dont elle ne suppose pas, s'il existait, qu'il s'intéresserait à notre individu. Le secours lui est venu du sentiment de ses devoirs, de la comparaison avec de plus infortunés qu'elle, et de sa résignation aux lois de l'Univers : car elle croit « qu'il y a des lois dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique ». Le mot *Dieu* correspond pour elle à un point d'interrogation si gigantesque, qu'elle a horreur des esprits cyniques et blasphémateurs dans la négation. Elle ne sait s'il existe, ni si l'âme existe ; elle a l'impression que notre moi s'éteint avec la mort. Ces idées sur la destinée humaine suffisent à la conduite de sa vie ; elle se garderait toutefois de les propager, les jugeant insuffisantes au point de vue social (1).

Une autre femme, peu favorisée du sort, refuse de s'expliquer longuement. « On peut se dire, écrit-elle, beaucoup de choses entre ses deux yeux, qu'on n'aimerait pas livrer à autrui. » Puis, ce serait un peu faire le procès à ceux qui l'ont élevée, à son entourage même, et, « comme tout se tient (j'appelle l'attention sur ce passage), et que la dose de sentiment dont chacun est affligé ne reste jamais inactive, il faudrait dire aussi ce qu'on fait de la sienne, et pourquoi elle va d'un côté plutôt que d'un autre ». Elle affirme néanmoins qu'elle manque absolument de religiosité. « Loin de

(1) Appendice, L.

m'être une privation, déclare-t-elle avec quelque outrance, j'estime que ce qu'il y a de plus consolant est de se convaincre qu'il n'y a rien après la mort, qu'on en a bien fini avec toute souffrance. Chacun place son espérance où il peut ; la mienne ne demande rien que l'oubli, — dans l'autre monde, car j'ai d'autres prétentions dans celui-ci (1). »

Une jeune fille de 26 ans, une Angevine riche et bien née, très intelligente, nous donne en revanche une communication assez étendue et de tous points intéressante. Elle a été croyante et catholique jusque vers l'âge de 14 ans. A partir du jour de la première communion, elle a cessé de l'être. « J'avais frôlé, écrit-elle, les mensonges, les agissements sournois, la politique intéressée, j'avais pénétré l'intransigeance, le despotisme et partant l'esclavage des catholiques fervents, etc. » Par égard pour les siens, par une sorte de paresse d'esprit et un lâche respect de l'opinion publique, elle suit pourtant les pratiques de sa religion. Mais elle se le reproche. Et elle reproche surtout au catholicisme de contredire l'Évangile dont il se réclame, de n'admettre point le libre-arbitre ni le contrôle de chaque conscience personnelle. Pour ces dernières raisons, la religion protestante lui plairait davantage : celle-ci, du moins, n'oblige pas à des pratiques si puériles, ne contrarie pas à ce point les instincts naturels, ne met pas l'amour sous la tutelle du confesseur et « la Beauté en exil ».

C'est ici la note de cette nature, qui me paraît être avant tout une nature d'artiste, élevée et personnelle, ayant des passions d'imagination jusqu'à l'outrance.

Les pensées et les émotions qu'elle pourrait quali-

(1) Appendice, M.

fier de religieuses, « ou plutôt de sacrées », naissent en elle en face d'un beau spectacle de la nature, à la vue ou à l'audition d'une belle œuvre humaine. « Parfois, dit-elle, au sommet d'une montagne, au sein du soir, dans le voisinage des glaciers, j'ai eu, pendant une minute, la conviction qu'une puissance, qu'une raison, qu'une bonté supérieure, surhumaine, présidait à tant d'harmonie et d'ordre ; mais jamais je n'ai assimilé l'être puissant, intelligent, bon, *divin*, si vaguement et fugitivement conçu, au Dieu que nous présente l'Église catholique moderne. » Quand elle voit la tristesse propagée autour d'elle par le prêtre, elle regrette avec ferveur « la morale esthétique des Athéniens, la douceur joyeuse, l'humanité des cultes grecs au quatrième siècle avant Jésus-Christ ».

Le devoir dominant, à ses yeux, c'est le respect de soi-même et de son idéal, c'est l'emploi de ses facultés « dans la vie, pour la vie ». Elle reste, en somme, « dans le doute le plus absolu pour tout ce qui concerne les questions graves et fondamentales qui touchent à l'au-delà, à l'éternité, à notre fin, à ce que l'on convient d'appeler notre *âme* ». Aucune des solutions proposées ne satisfait sa raison. Elle estime « qu'on ne sait rien, que l'on n'est sûr de rien, qu'il faut une immense dose de vanité, de crédulité, de bêtise, de superficialité ou de folie, pour affirmer que Dieu existe ou n'existe pas, et en tirer des conclusions (1) ».

Une dernière communication, très significative, me vient d'une jeune fille encore, Parisienne et compositeur de mérite, distinguée à tous égards. Elevée par des parents non pratiquants, elle n'appartient à aucune religion. Elle déclare hardiment ne pas recon-

(1) Appendice, N.

naître le principe même de Dieu, c'est-à-dire « l'existence d'une force supérieure agissant consciemment sur ce que nous apercevons de l'univers ». Elle ne voit même pas qu'aucun argument tiré de la beauté, de la durée ou de la régularité de notre monde affirme ce principe. Elle n'admire pas le monde, « faute de pouvoir le comparer à autre chose qu'à lui-même ». Elle ne saurait donc suivre aucune des religions actuelles : n'étant que des tentatives d'explication de l'inconnu, il lui paraît naturel qu'elles changent, puisqu'elles dépendent alors, comme toute hypothèse, du nombre et de l'état des choses connues au moment de leur formation.

Si pourtant elle se croit hors d'état de juger le monde, rien en revanche, dit-elle, ne lui défend de l'aimer. Elle l'aime donc, « comme le poisson aime l'eau, parce qu'il ne peut vivre que là ». Elle ne sait pas voir que cette heureuse harmonie de nous aux choses est un élément même de l'admiration, qui est une émotion autant qu'un jugement. Elle prétendait ramener tout au point de vue intellectualiste, principe divin, religion, morale. Mais voici que le sentiment reprend ses droits, et elle décrit à merveille son état d'âme, qui est des plus symptomatiques.

Incroyante comme elle paraissait d'abord, et si froidement rationaliste, elle découvre cependant que le sentiment religieux est très développé en elle. Sa sympathie va à ceux qui croient ; elle les comprend, ils la comprennent. Il n'y a rien dans leur vie intérieure dont elle ne saisisse d'instinct la nuance la plus délicate. « Oui, déclare-t-elle, tous ceux qui ont cru, dans tous les temps, sont mes pareils, mes frères, tandis que rien n'est plus loin de moi que le bon sens incrédule qui ne rêve pas. Les accents, les expressions

de leur foi me pénètrent d'une émotion si intense et si vraie qu'il m'a fallu plus d'une fois le dire en musique. » Et un artiste, « dans sa langue, ne ment pas ».

« Il est assez curieux, poursuit-elle avec sa vive franchise, que mon cœur puisse être ému de ce qui n'a jamais troublé ma raison, mais pourtant cela est, et voici très longtemps que j'assiste sans comprendre à cette contradiction qui est en moi. »

Cette contradiction, elle l'explique à demi, sans s'en rendre compte, quand elle suppose que c'est peut-être que « les religions sont les plus belles, les plus émouvantes créations humaines », ou encore, que le sentiment religieux réside « en tout être qui sent que les idées sont de la vie », et que « les religions doivent être l'expression imparfaite et variable d'un sentiment qui existe avant toute croyance définie, et crée lui-même son objet ».

Sa nature créatrice proteste à la fois contre une irréligion apprise et un dogmatisme imposé, contre la sécheresse de cœur inhérente à la négation et la limitation du rêve par la lettre. Elle a besoin de foi et de liberté. Le même coup d'aile qui élève les grands mystiques religieux au-dessus des pauvretés de la dévotion vulgaire, la porte au delà du dogme défini et des pratiques étroites, pour ne plus accepter de la religion que l'aspiration vers la Beauté, qui est le divin, et la sincérité de l'effort qui y veut atteindre. Aux défaut d'un raisonnement inhabile supplée son génie spontané d'artiste, et nous avons ici un exemple frappant de la résurrection du sentiment religieux par l'art, une preuve de cette vérité conciliante, que toutes les créatures nobles sont voisines en leur fond, par le désir, par la croyance vivante.

VI

Jusqu'ici, dans ce groupe des dissidents à divers degrés, nous n'avons que le refus partiel ou la négation du catholicisme, sans que nulle doctrine clairement comprise le vienne remplacer. La dernière étape est marquée par la substitution voulue d'une croyance à l'autre, je veux dire d'un ensemble cohérent d'idées et de sentiments aux idées et aux sentiments qui s'usent ou se modifient. Cette substitution s'accomplit chez plusieurs, soit par l'adoption d'une doctrine toute faite, comme le positivisme, soit par l'emploi constant de leurs forces à la recherche d'une autre vérité, d'un autre idéal. Les exemples n'en manquent point autour de nous. Mais on s'abuserait à penser que c'est là un fait commun, et que la dissolution de la foi chrétienne — car c'est à peu près tout le christianisme qui est en jeu — comporte nécessairement et dans tous les cas un sérieux avantage. La ruine des idées traditionnelles ne décide trop souvent que le retour à un état inférieur, non pas seulement dans les classes ignorantes, mais dans celles encore qui ont le vernis d'une plus haute culture.

Je dénonçais tout à l'heure les grossières dévotions toujours en vigueur dans la religion catholique : l'emploi de l'amulette s'y est conservé ; la croyance en des interventions miraculeuses et en la puissance du diable y conduit aux pratiques les plus puériles. Mais ici la religion, il convient de le redire, n'est pas seule en cause ; le vieux fond humain apparaît dans ces misères. Une pareille infirmité se révèle chez bien des hommes qui ne croient plus, et il nous advient de

retrouver, au terme de la dissolution de la foi, la même situation morale qui en marquait les degrés inférieurs. Nous avons vu, récemment encore, toute espèce de gens se presser à la porte d'une médiocre visionnaire, et la clientèle ne manque jamais aux piperies les moins déguisées de l' « occultisme ».

Les âmes simples et droites en qui la foi s'éteint, reviennent plutôt à une sorte de religion naturelle. Telle une honnête femme de journée, des environs de Paris. A la question si elle croit en Dieu, elle répond : « Dieu ! il ne s'est jamais occupé de moi, en mes jours de malheur. Pourquoi m'occuperais-je de lui ? » Quant à savoir si Dieu existe, elle ajoute qu'elle n'en sait rien, et qu'elle pense avec tous les gens d'ici, que le véritable Dieu, c'est le soleil qui fait tout pousser. A cette autre question, si elle n'attend rien après la mort, si tout est fini : « Nous sommes, dit-elle, comme les plantes ; elles poussent, puis elles meurent, et il en vient de nouvelles. » Le temps lui manque pour aller à l'église. Il ne lui déplairait pourtant pas d'y passer une heure le dimanche, car c'est « un endroit propre », où elle se reposerait, entendrait des chants et de la musique.

A cet état de paganisme enfantin retournent plus de gens qu'on ne croit, en nos campagnes de France. Cette situation est relativement favorable, puisqu'il s'y décèle du moins un besoin de poésie et le désir de quelque chose de plus haut. Mais combien d'hommes descendent au-dessous encore, à la pire grossièreté de l'animal ! Ils ont perdu jusqu'à cette décence que la religion, malgré tout, met dans la vie à certaines heures ; ils ne poursuivent plus autre chose au monde que la jouissance et la curée.

CHAPITRE III

TRANSFORMATIONS ET RETOURS

I

La masse idolâtre dont nous avons formé notre premier groupe reste en dehors du protestantisme français, qui est sorti d'une sélection. La Réforme ne pouvait entamer bien à fond ce résidu de populations croupissantes, cette sorte de crasse ethnique amassée en certains coins de nos provinces, dont le prêtre catholique a purifié ou parfois utilisé les superstitions, plutôt qu'il ne les a combattues. Déjà, le simple refus d'une intervention divine constante et miraculeuse dans les minimes affaires de ce monde entraîne, chez le protestant, des conséquences importantes dans la croyance et dans les pratiques. Peut-être même faudrait-il voir là une différence vraiment fondamentale, et l'acceptation du miracle, si réduite soit-elle, impose cependant un trait particulier aux catholiques d'ordre supérieur, tout voisins qu'ils sont par ailleurs des chrétiens protestants de la même classe.

Nous aurions, sans nul doute, surpris quelques signes de décomposition, ou plutôt de transformation de la croyance chez bien des prêtres catholiques, qui n'en restent pas moins bons catholiques, si nous avions leurs confidences. De tels signes apparaissent avec évidence dans beaucoup de protestants. M. W. Monod (1) nous a fait connaître récemment les doutes qu'inspirait à Vinet la théologie orthodoxe du calvinisme : non seulement Vinet n'admettait pas l'inspiration plénière de l'Écriture et tenait la Bible pour un recueil d'écrits humains, mais il fut troublé toute sa vie par les difficultés que présentait à son esprit le dogme de la Rédemption ; il ne pouvait concevoir l'idée de substitution qui sert de base à ce dogme, et qui lui semblait contredite par nos notions morales.

M. Auguste Sabatier (2) était pris des mêmes doutes. Il écartait, et la primitive notion « théologique » d'une rançon payée par Dieu à Satan, et la conception « juridique », postérieure à celle-là, d'une satisfaction objective donnée à Dieu sous forme de dette payée à un créancier ou de peine substitutive agréée par le juge ; il ne voulait voir dans le drame du Calvaire que l'exemple le plus sublime, parmi beaucoup d'autres, du dévouement de l'amour, condition de salut et de relèvement dans le monde moral.

Nos correspondants, comme on l'a vu, n'entrent point dans ces débats ; la dissolution de la croyance s'effectue chez le plus grand nombre par la voie de raisonnements imprécis. Pareille à une lampe dont l'huile s'épuise jour à jour, sa flamme s'éteint sans qu'on ait soufflé dessus.

(1) *Vinet douteur* (Paris, Fischbacher).

(2) *Études de théologie et d'histoire* (Paris, Fischbacher).

Quant aux israélites, mes observations personnelles sur leur mentalité religieuse se trouvent confirmées de diverses façons. Une dame, qui a bien voulu s'entremettre pour obtenir des réponses à mon questionnaire, écrit par exemple : « Je n'ai pas réussi près d'israélites très intelligentes, qui m'ont avoué ne plus croire à leur religion, mais n'en vouloir pas dire de mal. C'est un sentiment général en Israël. »

Ces réserves faites, essayons de tirer quelques conclusions de ces données psychologiques, en portant de préférence notre attention sur ces trois points : le sentiment religieux, la foi ou la conviction religieuse, les notions de Dieu et de l'âme.

II

Il serait trop hasardeux d'affirmer que le sentiment religieux s'affaiblit, ou bien qu'il garde sa force, dans notre société. L'observation extérieure du culte n'implique pas nécessairement une piété vigoureuse, et la piété peut aussi se rencontrer en dehors de toute pratique définie. J'incline du moins à penser que cette forme maladive du sentiment religieux, qui est l'ascétisme avec ses extrêmes conséquences, apparaît moins fréquemment. Ainsi se poursuivrait, au sein même du catholicisme, la transformation déjà commencée dans le protestantisme.

On fait honneur à Luther d'avoir dissipé la chimère d'une vie angélique supérieure à la vie ordinaire des hommes, et d'avoir montré que la piété réside dans l'accomplissement des plus humbles devoirs, la vie sociale valant mieux que la solitude, le mariage

mieux que le célibat, l'expansion de nos facultés mieux que le repli sur nous-mêmes. Et ce serait « la contradiction la plus absolue à tout ce que l'Église avait cru, pratiqué, vécu jusqu'alors » (1).

Le protestantisme bénéficiait ainsi du progrès naturel qui permettait aux sociétés nouvelles une existence moins troublée et plus assise. Mais l'influence s'en faisait sentir aussi dans la vie morale du catholicisme; l'opposition s'y accusait davantage entre les deux courants qui l'ont toujours traversée, et la querelle célèbre où Bossuet s'éleva contre Fénelon servit au succès de la piété qui s'assure en la raison et l'action.

A chaque effort vers une religion qui se fonderait sur le seul raisonnement, correspond, il est vrai, une réaction : nous lui voyons aujourd'hui prendre la figure d'une religiosité vague, d'un mysticisme délicat, aboutissant à une sorte de néo-christianisme, qui s'entretient par une sensibilité maladive et passionnée. Cette sensibilité, du reste, ne se traduit pas seulement dans la forme du mysticisme religieux; elle s'étend à la vie entière, et nous avons là une disposition inhérente à la nature humaine, qui produit certaines manifestations de la sainteté, comme elle en produit d'autres dans la politique, l'art et la philosophie.

Il nous faut donc distinguer ce qui est sain et durable de ce qui est caduc et maladif. Et c'est, je pense, la forme saine du sentiment religieux qui tend à prédominer, sans que nous puissions dire maintenant jusqu'où mènera la crise actuelle de la croyance, et ce que pourrait avoir de force ou de réalité l'état religieux en l'absence d'une foi positive et de toute

(1) Félix Kuhn, *Le Christianisme de Luther* (Paris, Fischbacher).

fabulation poétique, privé surtout de cette communication de l'âme avec son Dieu, qui en a paru être, jusqu'ici, la source et l'aliment nécessaire.

Les grands artistes en religion, en effet, et souvent aussi les grands ouvriers de la vie religieuse, ne sont-ce pas les mystiques ? Ils vont à la vérité par l'amour, sans recourir aux sens ni à la raison. Ils emploient à dompter leurs penchants naturels, pour s'abandonner à la volonté divine et unir leur âme avec Dieu, les forces que les autres hommes dépensent aux œuvres ou aux jouissances ordinaires de la vie. Tout ce que la créature humaine a de passion, ils le dévouent à l'accomplissement de leur idéal moral, au prix de quelles luttes intérieures et de quels troubles physiques !

N'est-il pas vrai encore que la religion se décolore et se refroidit, aussitôt qu'elle passe du sentiment à l'intelligence, du cœur au cerveau ? L'histoire et l'observation le montrent. Ce n'est donc pas un fait indifférent à la destinée des religions actuelles, que cet affaiblissement de la disposition mystique, ou plutôt le détournement, au profit de l'art en particulier, de cette énergie étrange, venue des sources de l'être, qu'un but de sainteté ou de prosélytisme réclamait jadis tout entière.

La dernière note, on a pu le remarquer, qui sonne toujours comme un appel à la religion dans nos *détachées*, c'est l'émotion devant les œuvres du génie humain, et surtout devant les spectacles de la nature. Mais cette émotion verse aussitôt à la poésie, à la musique ; elle se dissout dans la sensibilité générale, ou bien elle trouve quelque application particulière ; elle n'aboutit plus à une croyance ferme, à des pratiques de foi. Il semblerait même que la définition de la croyance, si elle consolide chez la plupart des hommes

le sentiment religieux, apparaît au contraire aux âmes trop pleines de désir comme une limitation, une incommode barrière, qu'elles franchissent d'un élan vigoureux du rêve ou de l'action.

III

Ainsi les dogmatismes semblent atteints, plutôt que le sentiment auquel ils satisfont. A mesure que se propage la discipline scientifique, exigée par les conditions du travail dans les sociétés modernes, on conçoit moins aisément la possibilité d'une double voie du savoir, on n'imagine pas sans peine que l'intuition et la pure logique donnent des résultats acceptables en dehors de l'expérience positive, ou objective ; et cette question même poussée à fond, c'est pour quelques-uns le procès fait à toute métaphysique. Mais cette distinction n'implique pas le dédain irréfléchi de l'état religieux : il signifie une expérience intérieure si constante, si générale, que nous la pouvons tenir pour légitime et réelle en soi. L'erreur serait de l'invoquer en faveur d'une théologie particulière. Elle ne saurait prouver autre chose que la communication de l'homme avec une pensée qui pénétrerait la sienne, et nous n'avons rien à opposer aux hauts esprits qui attestent la valeur de cette épreuve, sans prétendre définir la réalité extérieure à laquelle correspond leur sentiment.

Les croyants ordinaires, il est vrai, ne se chargent point de si graves soucis. Leur conviction, faite d'habitude et de tranquille apathie, ne me semble avoir rien gagné ni perdu en force ; leur croyance reste ce qu'elle

a toujours été, un ensemble d'idées assez confuses, où les seules notions de Dieu et de l'âme prennent quelque relief, bien qu'elles n'interviennent pas souvent et avec efficacité dans la conduite.

La plus chère entre toutes au cœur des femmes est la croyance en l'âme immortelle. Et c'est la même espérance de survie qui garde au spiritisme tant d'adeptes. Parmi les philosophes eux-mêmes, on n'ignore pas que plusieurs en sont venus à retenir la doctrine de la durée personnelle, tandis qu'ils abandonnent l'idée de Dieu, ou la jugent moins nécessaire.

A l'égard de cette dernière, je suis frappé de la situation très différente où se placent le catholique français et le protestant américain, tel que M. Leuba nous dépeint celui-ci en son enquête. Il y signale un changement notable dans les relations affectives de l'homme avec la divinité. La liberté et l'égalité, dit-il, paraissent devenir la note dominante des relations de l'individu avec Dieu, comme elles sont aujourd'hui le trait principal des relations individuelles. Un sentiment de liberté y remplace le motif du devoir que le catéchisme continue à inculquer dans les esprits. Il est passé de mode d'accomplir une action en vue d'obéir aux commandements divins ; le seul fait que l'action est juste ou meilleure décide plutôt de la conduite. Un certain sentiment d'égalité, tout monstrueux qu'il peut sembler ici, se laisse même voir dans l'attitude prise envers Dieu; crainte, respect, vénération, n'apparaissent que vaguement, et moins souvent qu'on ne le suppose, dans la conscience religieuse de l'Anglo-Saxon.

Autre est certes le catholique français : il n'espère rien de Dieu que par sa soumission, et ne prétend forcer le secours divin que par la prière. Un « sentiment d'impuissance », qui a bien aussi sa dignité, lui

fait ployer le genou et le retient sous la main du maître qui est appui et miséricorde.

IV

Chez maints individus demeurés croyants, nous avons constaté l'abandon de toute pratique. Je pourrais citer à ce propos le cas singulier d'un ancien élève de l'École de Grignon, aujourd'hui directeur d'une École pratique (dont je regrette de n'avoir pas obtenu une réponse) : il a été ramené à la foi par une prédication, mais ne fréquente point l'église. Cette désaffection a pour cause ordinaire la faible qualité des desservants du culte. Je sais bien des personnes pieuses, des prêtres même, qui sont les premiers à condamner les dévotions puériles, l'avidité, parfois l'inconduite, trop souvent reprochées aux gens d'église, et nous avons là une des raisons majeures de l'hostilité qui atteint à la fin la religion, après avoir frappé ses indignes ou inintelligents serviteurs. La sévérité des jugements publics se mesure à l'importance du rôle, la gravité du mensonge à l'objet de la mission.

Quant aux effets moraux de l'enseignement religieux, le lecteur aura sans doute fait la réflexion, en lisant tant de pages pleines de bonne volonté, que la vie devrait être incomparablement meilleure, et la morale plus élevée dans la société pratiquante, si les actes demeuraient à peu près conformes à ces déclarations. Il n'en est pas ainsi, et beaucoup de nos croyants se font illusion à cet égard. L'idée qu'ils ont de la bonne conduite, alors même qu'ils ne la réalisent pas pleinement, les peut retenir toutefois de tomber à un

niveau inférieur. Plusieurs, nous l'avons vu, ont le sentiment que leurs passions les déborderaient, si elles ne rencontraient le frein de la croyance. Ils se calomnient sans doute et cherchent d'abord un argument en faveur de la morale qui se fonde sur la foi ; mais leur aveu est sincère en bien des cas, et les moralistes qui dénient à l'enseignement religieux une si puissante efficacité pour le bien doivent lui laisser au moins le mérite du mal qu'il empêche.

V

En résumé, ce que nous trouvons à l'ordinaire, c'est la constance de la foi reçue dès l'enfance, et c'est aussi le retour à cette foi, ébranlée quelque temps ou négligée au cours de la vie.

Entre tant d'exemples qui s'offrent à nous; on me permettra de citer celui d'un maître de la chronique, mort récemment (1). Sa fin a paru étrangement contraster avec son esprit de journaliste parisien, sceptique et railleur. Quand il a senti sa fin venir, il s'est repris aux pratiques de ses premières années ; chaque soir, il répétait ses prières auprès du curé de sa paroisse, qu'il avait fait demander. Un de ses anciens confrères l'étant venu visiter : « Mon vieux X..., lui a-t-il dit, je vous remercie d'être venu, je vous serre la main pour la dernière fois. » Et, comme celui-ci s'efforçait de le réconforter : « Ne cherchez pas, a-t-il poursuivi, à me donner des illusions. *Mon sacrifice est fait...* » — Parole profondément chrétienne et catholique, me

(1) Aurélien Scholl.

faisait remarquer le visiteur lui-même (1), que j'ai entendu prononcer, sur leur lit de mort, à mon père et à ma mère. Combien elle m'a frappé dans cette bouche, moi qui l'ai connu il y a trente ans !

Nous avons, ici, un homme élevé dans la religion. Cet homme quitte sa province, entre dans le journalisme, devient un héros du boulevard. Il parle de tout, mais ne creuse aucune question. Toute affaire religieuse lui reste indifférente, aussi longtemps qu'il jouit de la jeunesse et de la santé et se peut permettre un long espoir. L'heure fatale sonne ensuite. Alors renaissent les souvenirs d'enfance, les sentiments oubliés. En lui se réveille l'animal métaphysique toujours caché au plus profond de nous-mêmes ; le songe de sa vie artificielle se dissipe ; les deux bouts de son existence se rejoignent par-dessus la vaine agitation qui l'avait remplie.

Les choses iront différemment avec l'homme qui a vécu en des pensées sérieuses et pris parti mûrement, avec celui encore qui n'a point reçu d'éducation religieuse en son enfance. Tel — un Littré, par exemple — pourrait faire à sa dernière heure une concession à sa famille, et ne se point *convertir*, au sens véritable de ce mot. C'est pourquoi ce que nous ne trouvons pas, ou trouvons bien rarement, c'est la rentrée au catholicisme d'un esprit dès longtemps émancipé, ou même la conversion d'un non-croyant.

La même remarque s'applique au protestantisme, et l'on pourra voir dans ces faits une indication pour le futur. La statistique ne nous instruit pas sur le travail de dissolution de la croyance, dont nous avons

(1) M. le marquis de Charnacé, qui m'a raconté cette dernière visite et veut bien m'autoriser à laisser ici son nom.

relevé de si frappants témoignages. Gardons-nous cependant de supposer que ce travail n'a point de limite ou de contre-partie, et d'accepter, sans plus y réfléchir, que les effets en sont toujours bienfaisants.

Nous avons reconnu qu'il existe, chez nous et partout, une masse d'hommes et de femmes de qualité médiocre, ayant des superstitions sans la foi vraie ou des pratiques sans la participation du cœur, une masse docile à toutes les influences, et prête à tomber au plus bas niveau, dès qu'elle n'est plus soutenue par des habitudes et des commandements qui lui imposent. Il serait aussi dangereux de lui en retirer l'appui, qu'il est outrecuidant d'affecter le mépris de croyances anciennes dont se satisfont tant d'esprits élevés et de nobles âmes.

Ce qui doit périr périra. Le temps suffit à faire les ruines où notre main a si grande hâte de s'employer. La violence, au reste, n'avance guère le succès dans la bataille des idées religieuses. La liberté des consciences assure la paix mieux que la force ne le peut faire, et les individus savent trouver des compromis ingénieux, quand une loi partiale brouillerait tout.

Je sais une pauvre mère de famille catholique, dont les enfants suivent la religion protestante, qui est celle du père, né Anglais. Cette femme conduit ses enfants au temple ; elle y prie Dieu, qui est « le même pour tous », au chant des psaumes, et prend les bons conseils du vieux pasteur, témoin de toute sa vie.

Une même église, en maints villages d'Alsace, servait aux deux cultes, catholique et réformé. Dans un hameau du Poitou, trop distant de sa paroisse, un ministre protestant vient quelquefois le dimanche, me dit-on, faire son prêche dans la salle de bal, décemment aménagée ; la population catholique s'y presse

pour l'entendre, comme elle irait entendre son curé ; il réussit à l'intéresser et à l'instruire.

On me cite, parmi bien d'autres, une commune du Lot, où ruraux et artisans fréquentent l'église selon le renom de leur curé. On va à la messe, en nos campagnes, sans être dévot. Mais on ne consent pas si vite à rayer Dieu de sa croyance, et l'on souffre impatiemment d'être molesté. Quelles misérables instructions obligent donc nos inspecteurs d'écoles primaires à fouiller dans les cartons des élèves, garçons ou filles, fréquentant l'école congréganiste, pour s'assurer qu'il ne s'y cache ni livres ni papiers ayant un caractère religieux ! De tels procédés accusent l'esprit le plus étroit et blessent les populations les moins suspectes de tendresse envers le clergé (1).

Dans la plupart de nos villages de France, les institutrices conduisent elles-mêmes leurs fillettes aux offices ; sinon l'école laïque perdrait sa clientèle. On feint, en haut lieu, d'ignorer ces faits, ou bien l'on affecte de s'en indigner, en des articles de journaux et des rapports de service ; il serait plus sage d'en retirer la leçon très claire qu'ils enferment.

VI

Ce n'est pas sans trouble que j'entends des philosophes dénoncer le « triple despotisme » de la morale, de la famille, de la patrie, et proclamer la ruine des idées où tant d'hommes se reposent ; des littérateurs,

(1) Jean Macé, le fondateur de la *Ligue de l'enseignement*, me disait jadis que ses livres étaient bannis des écoles de la Ville de Paris, parce que le mot *Dieu* se rencontre quelquefois dans ses histoires. Belle logique des sectaires qui se qualifient de libres-penseurs !

des dramaturges présenter à leur public des personnages dépourvus de toute notion du devoir, de tout caractère sérieux dans la vie. Loin que cet état d'esprit représente l'expansion et la libération de l'individu, je crains qu'il n'en marque l'appauvrissement et la servitude. Je vois bien tout ce que l'on vise à retrancher de l'âme moderne, je ne vois pas ce qu'on y ajoute en la croyant enrichir. Tout ce qui faisait jusqu'ici la grandeur de l'homme, le sacrifice, le dévouement, l'héroïsme, est supposé devoir être sans emploi; les sentiments que nous prisions si haut, piété filiale, respect, vertu, patriotisme, sont déclarés illusoires et caducs. On suppose abrogés d'un coup, par un miracle de l'évolution, les enseignements de l'expérience; on se transporte d'emblée dans un temps à venir où les choses d'aujourd'hui ne seraient plus ce qu'elles sont, ni les institutions, ni les personnes elles-mêmes, en qui tout se trouverait changé, les pensées et les habitudes, les passions et la volonté. On se laisse séduire au mirage d'un prochain âge d'or, non moins imprudents et inavisés que le furent certains idéologues et poètes verbeux des derniers siècles. On reconstruit, une fois encore, le monde et la vie sur le papier, sans regarder à l'humanité présente.

Je ne veux pas dire qu'il n'est rien de fondé dans les critiques et les ambitions des philosophes. Le monde est en un changement continuel. Encore faut-il saisir le juste sens des modifications qui s'accomplissent, afin d'y aider sans les troubler. C'est une parole ancienne, qu'on ne détruit que ce qu'on remplace. Il ne saurait plus appartenir à personne de gouverner par sa seule action le mouvement des idées et des faits. La tâche est assez difficile de les comprendre, et chacun de nous peut trouver là sujet à d'amples réflexions.

CONCLUSION

I

Un orateur connu de tous, dont la sortie de l'Église fit jadis un grand éclat, me disait un jour, dans une causerie familière, sa ferme croyance en l'immortalité de l'âme. A ce propos, il me rappelait la réponse à lui faite par un pasteur protestant, un soir qu'ils se promenaient ensemble aux bords du lac de Zurich. « Si je ne croyais, déclarait-il avec chaleur, à l'âme immortelle, je serais pris de désespoir et me jetterais dans le lac qui est à nos pieds. — Et pourtant, lui répliqua le pasteur, *Dieu ne vous doit pas cela.* »

Il y a quelques années, tandis que je dépouillais les discours prononcés au *Parlement des Religions*, j'y relevai avec surprise cette autre déclaration dans la bouche d'un pasteur anglican. Celui-ci affirmait hautement qu'une explicite reconnaissance de Dieu n'est pas essentielle à la religion, et que l'athée même, s'il pratique l'amour de ses semblables, est plus vraiment religieux que certains ministres du Christ, formalistes mais non charitables.

Voilà, certes, deux situations curieuses et dignes d'être notées. Dans l'une, l'immortalité de l'âme n'est pas jugée nécessaire ; dans l'autre, la croyance en Dieu passe au second plan.

Cette manière de choix est plus ordinaire qu'on ne penserait d'abord. Le doute inhérent à ces croyances fondamentales ne peut céder qu'à l'aveu gratuit du cœur ou de la raison. L'argument qui les soutient prend toujours la forme d'une induction ou d'un acte de foi ; l'acceptation en dépend d'une complexion sentimentale ou d'un tour personnel de la pensée.

Il n'entre pas dans le plan de ce travail de soumettre à une nouvelle discussion ces notions premières. Une question autre, si je ne me trompe, s'y trouve d'ailleurs sous-entendue : celle d'un ordre dans la nature, d'un dessein dans l'univers. Elle exigerait un examen approfondi, que je tenterai plus tard peut-être ; mais je me vois obligé de l'écarter, malgré l'intérêt qui s'y attache, et j'en viens aux conclusions pratiques de notre enquête, sans approfondir les sujets spéciaux qu'elle soulève.

II

L'homme a un si grand besoin d'unité, qu'il s'attache de toutes ses forces à la notion d'un ordre dans les choses, qui comprendrait ensemble le monde physique et le monde moral. A défaut d'un ordre réel, il y suppose des dépendances logiques ; à défaut d'une finalité *ante rem* invérifiable, il y en introduit la fiction, qui est son ouvrage, par une analogie spontanée avec ses propres actes volontaires. A peine a-t-il cessé de croire

en Dieu, qu'il le réinvente par un facile syllogisme, et, au besoin, se divinise soi-même, ce qui n'est pas une moindre affirmation. A peine a-t-il nié la justice, qu'il s'en institue le sévère promoteur. A peine n'espère-t-il plus en l'au delà, qu'il recommence autrement le songe d'un progrès indéfini.

Pourquoi opposerions-nous des arguments inutiles et boiteux à ces ambitions, si même nous les jugions chimériques ? Lorsque, ayant fait effort pour entrevoir les vastes problèmes devant lesquels hésitent les penseurs même à qui la nature a départi le plus haut génie, on s'éveille en quelque sorte du rêve profond de la réflexion, une pitié vous prend pour les raisonneurs qui tranchent tout d'un seul mot et nient ou affirment selon leur caprice et le vent qui passe dans les barbes de leur plume. On se dit qu'un pareil travail demeure interdit à la plupart de nos semblables, qu'une analyse des idées traditionnelles dont les sociétés ont vécu ne leur est pas possible, et que mieux vaut alors laisser ces idées intactes dans les cervelles, qu'il est imprudent de perdre, en rayant des noms consacrés, les leçons pratiques qu'ils résument et les vérités qu'ils symbolisent, et que la pire attitude en philosophie, ce n'est pas l'ignorance ou l'abstention, mais la science imparfaite qui ne connaît pas sa faiblesse, la négation qui se dissimule sa vanité, l'indifférence qui ferme les voies aux pensées supérieures.

Si opposées donc que puissent être nos propres doctrines à celles des religions existantes, j'estime que nous n'avons pas le droit d'imposer à l'enfant un formulaire d'athéisme. Pauvre est la situation morale de bien des croyants, mais plus désavantageuse encore celle des simples négateurs. Il n'est pas en notre pouvoir de faire qu'il existe ou n'existe pas une Conscience première,

une Intelligence de l'univers. Ce qui nous incombe est de chercher des solutions non données encore à des questions toujours vivantes, dont l'intérêt s'accroît sans cesse, à proportion de notre savoir.

La notion d'une Intelligence souveraine n'est pas limitative en soi. Seule la figure qu'on lui donne, ou l'usage qu'on en fait, risque d'imposer une borne à la connaissance. Si nous partons d'une définition quelconque pour déclarer inaccessibles à la recherche des faits qui ne le sont point, ou pour refuser les résultats importants d'une hypothèse, nous manquons vraiment à notre devoir scientifique. Une attitude réservée sied mieux au savant et au philosophe. Ils peuvent prétendre sans erreur qu'ils avancent dans l'inconnu et pénètrent le divin à mesure de la connaissance plus exacte qu'ils ont du monde ; ils mettent le cap sur le grand x mystérieux, et ne s'inquiètent pas si la pointe de terre à demi-cachée dans le nuage semble fuir devant le navire ou laisse apparaître quelque nouveau promontoire. Ils marchent à l'assaut du « fait » avec toutes les ressources de l'expérimentation et du raisonnement. Et c'est là une forme de religion active, c'est là l'équivalent d'un acte religieux, dès qu'une émotion s'y associe, qu'il s'accompagne de rêve, de désir, de volonté.

III

On est porté, selon moi, à exagérer beaucoup les différences qui séparent les hommes, qu'ils se disent chrétiens ou non chrétiens, à l'égard du contenu précis de leurs croyances. Nous n'avons pas à notre disposition un si grand nombre de solutions métaphysiques, de sentiments primitifs et de règles de vie, que les

groupes humains les plus tranchés ne se rencontrent souvent dans la même attitude morale.

Quelles situations paraissent d'abord plus contraires que l'affirmation et la négation de Dieu ! Prenons pourtant l'homme le plus délibérément athée. Cet homme se voit jeté dans un monde que gouverne la nécessité ; il se sait dans la dépendance de puissances plus fortes que la sienne ; il s'efforce d'en surprendre l'action, de faire tourner la fatalité à son profit ; conduit par cet optimisme naturel à tout être, et sans lequel la vie serait impossible, il espère, il lutte, il se propose des biens à atteindre jusque par delà la mort, durée d'une œuvre personnelle, intérêts de race, de famille, de parti ; confiant il a vécu, confiant il meurt, à raison de l'énergie qu'il a dépensée, du but qu'il a donné à son activité, de la conscience qu'il a su se faire de sa propre destinée. Au fond, il reconnaît les mêmes puissances supérieures que le croyant, il se dépense dans les mêmes actes ; il est homme de foi sans s'en douter. Ce que le croyant appelle Dieu, il le nomme nécessité ; l'ordre divin, à ses yeux, c'est la mécanique de l'univers, la loi des êtres, le but de la vie. Il n'est que les mots de changés. Et combien de gradations qui laissent le fossé moins large, si nous plaçons, entre le chrétien et l'athée, le musulman, le bouddhiste, le simple déiste !

Les différences s'accusent davantage lorsque nous passons de la région des idées à celle des sentiments : ils varient d'une manière appréciable avec la figure que nous prêtons au monde, et peuvent donner aussi à notre vie morale une autre couleur, sans la modifier en ses traits principaux.

Un écrivain catholique des plus distingués (1) fait

(1) M. G. Fonsegrive.

porter toute la valeur de la morale religieuse sur ce point, qu'elle assure le commandement moral, qu'elle justifie le devoir par l'autorité d'une révélation divine. Il est clair pourtant que si je n'accepte pas la révélation, je me trouve dans la situation même de celui qui n'accepte pas la démonstration expérimentale du devoir par la voie des sanctions naturelles ; mais, dès que j'accepte celle-ci, je n'ai pas moins de solidité morale que le croyant le plus ferme.

Remarquons d'ailleurs, — et l'analogie des positions théoriques apparaît ici encore, — que la croyance au déterminisme universel est l'équivalent de la croyance en une révélation : le déiste lui-même pourrait considérer les lois de ce déterminisme, tel qu'il se reflète en notre conscience, comme l'expression d'une souveraine volonté, comme la forme à la fois concrète et saisissable, vivante et sentie, qui nous la révèle. Ce n'est donc pas sur le terrain doctrinal que j'établirais les avantages de la morale religieuse, mais bien plutôt sur l'état sentimental. Je les placerais dans ce sentiment d'affection envers un maître suprême ou un divin médiateur, qui peut transformer l'accomplissement de la vertu en un véritable acte d'amour filial et de soumission heureuse. Je les chercherais dans cette conviction, où le croyant puise à certaines heures un si grand secours, que toutes ses actions ont un témoin, que son Dieu le voit, alors que nul œil humain ne le peut voir.

Des qualités d'imagination, d'enthousiasme, de pitié, pourront faire qu'un homme qui ne croit pas se représente avec force la patrie, l'humanité, qu'il incarne le devoir en une figure, ou divinise en quelque sorte sa propre conscience, et qu'il ait aussi la passion de la vertu, la chaleur du sacrifice. Ainsi encore des qualités

personnelles pourront faire que la même discipline religieuse ne produise pas en tous temps et en tous lieux les mêmes caractères. Catholique ou puritain, si sa règle soumet l'individu plutôt qu'elle ne le redresse, c'est affaire de tempérament, de race, de milieu, non moins que de croyances ; le croyant donne le tour à sa foi, à ses pratiques, autant que sa foi et ses pratiques le forment lui-même. Tel s'abat passivement aux pieds de son Dieu, dans la prière, et en attend un geste secourable ; tel autre ne prie que pour exalter sa confiance en soi-même, s'exciter à l'action.

Il importe de se défier ici des jugements généraux portés en faveur ou en défaveur d'une confession, d'une doctrine. Une distinction seulement s'impose et persiste : il est des natures qui sont religieuses, et d'autres qui ne le sont pas. Toujours et partout se retrouvent ces deux types, plus ou moins purs ou mélangés. Chacun d'eux se comporte selon ses tendances, prenant dans tout système philosophique ou religieux l'aliment qui lui convient, et rejetant l'autre. Ce sont, oserais-je dire, comme des appareils digestifs qui ont leurs modes d'assimilation particuliers. Aux siècles de grande ferveur chrétienne, il a existé nombre d'individus naturellement « irréligieux », aux yeux desquels une humble piété eût paru une faiblesse ; ils avaient peut-être la croyance, — à peu près toujours des superstitions, — mais sans que leur caractère en fût touché profondément. De même, parmi les incroyants de nos jours, on n'aurait pas de peine à découvrir des hommes qui sont des « dévots » par tempérament : à défaut du dogme religieux, ils acceptent sur parole le dogme démocratique ; ils ont besoin de croire, de se donner ; il leur faut une autorité extérieure pour conduire leur vie, et ils la placent dans les idoles humaines les moins

recommandables, alors qu'ils affectent de ne la point mettre dans l'idéal d'une foi supérieure.

Il n'est pas trop hasardeux de prédire que ces deux classes d'hommes continueront d'avoir de nombreux représentants. Et les religions existantes trouvent là une cause majeure de durée ; elles satisfont à des besoins profonds, plus particuliers à certaines natures, mieux que ne le pourrait faire de longtemps une invention philosophique sans chaleur ni prestige. Ces besoins cherchent leur voie où ils peuvent, suivent leur pente, et ne cesseraient pas d'enfanter de nouvelles formes de la vie religieuse sous la couverture du plus froid rationalisme.

IV

Vivre et laisser vivre, telle doit être la règle des sociétés bien faites, aussi longtemps que les individus ou les corps ne commettent point des attentats avérés. Religions, philosophies, sont des forces dont le conflit nécessaire assure la vigueur morale et intellectuelle des nations. Elles résistent quand on les attaque, et, si proches qu'elles semblent être de leur fin, la violence prolonge leur durée, en les obligeant à tenter un effort suprême. Elles ne s'épuisent que d'elles-mêmes, par leur inaptitude à satisfaire aux besoins des temps, ou par leur infériorité à l'égard d'une action directrice plus puissante ; car alors les esprits se détournent d'elles, et leur niveau commence à s'abaisser. On ne peut les dire vraiment mortes qu'après qu'elles ont été remplacées par une foi et par un savoir nouveaux.

Il ne manque pas de gens en France qui appellent

avec une ardeur fiévreuse la ruine du catholicisme ; tout au plus acceptent-ils que le peuple fasse une halte dans le protestantisme libéral, avant la ruine définitive de la religion chrétienne. La question à laquelle il conviendrait d'abord de répondre est celle-ci, à savoir si les hommes se passeront jamais d'une religion, ou plutôt, si l'avènement d'une société sans religion est prochain ou bien, au contraire, extrêmement éloigné.

Toujours et partout il a existé des croyances communes et un culte. Ce fait considérable n'est pas dû seulement à un besoin de l'esprit et aux misères de la vie humaine ; une croyance individuelle, en ce cas, y eût pu suffire. Il est dû encore à ce que l'individu puise une force plus grande dans l'assentiment de ses semblables; à ceci enfin, que l'union des âmes dans la même foi et les mêmes espérances a constitué un lien social supérieur, créé une vie morale qui ne dépendait pas des révolutions politiques et permettait à un peuple de se transformer assez profondément sans perdre toute cohésion et toute discipline.

Ces diverses causes ne cessent point d'agir dans les sociétés modernes. Ce qu'une religion a pu faire ou fait encore, il faudra, avant qu'elle cesse d'être, qu'une doctrine quelconque le puisse faire. Et c'est une question de chances à peser entre les disciplines, religieuses ou autres, qui prétendent à gouverner la pensée et le sentiment des hommes.

Elle est résolue d'avance, en ce qui regarde les peuples de l'Islam. Bien loin qu'ils inclinent à abandonner la foi qui est leur unique lien, ils la défendent avec opiniâtreté et la propagent. On ne saurait non plus assigner l'heure où les deux grandes nations anglo-saxonnes, et l'Allemagne elle-même, se déta-

cheraient de leurs Églises : la variété même de ces Églises,aux Etats-Unis par exemple,est le signe d'une vitalité religieuse assez énergique pour transformer de nouveau le christianisme d'une manière originale.

Les destinées du catholicisme, en revanche, sont liées à celles des nations de l'Occident dont le déclin a commencé, ou dont la puissance d'expansion a rencontré ses limites. Son aire d'influence, il est vrai, est plus étendue, et l'ardeur prosélytique de ses missionnaires toujours vivace. Mais il apparaît le plus menacé dans les pays qui furent son foyer principal durant tant de siècles.

Il n'est pas douteux que la France, en particulier, a cessé d'être passionnément catholique. Bien des personnes,nous en avons pu juger,sont demeurées fidèles à l'antique croyance, et les pratiques brutales de nos gouvernants lui ont ramené beaucoup de tièdes et d'indécis. Une grande partie de notre jeunesse n'en reste pas moins détachée d'elle ; nous comptons une classe assez nombreuse de jeunes gens, et même de jeunes filles, élevés en dehors de toute confession.

Ce que nous ne voyons pas, ou voyons très rarement, c'est le passage effectif au protestantisme. Le Français quitte la religion de ses pères pour aller au scepticisme, parfois à une philosophie.Il n'en sort pas pour s'emmurer dans le calvinisme ; il le franchit du même saut, et ne trouve pas davantage en soi la force ou le goût de tenter une révolution nouvelle.

Le calvinisme, rappelons-le pourtant, n'est pas la dernière figure de la Réforme. C'est à un « protestantisme libéral » que nous avons vu incliner plusieurs de nos correspondantes, et que va aussi l'indulgence des libres-penseurs non absolument irréligieux. On

s'abuserait d'ailleurs, ce changement de front pût-il s'accomplir, à en espérer des résultats bien considérables. La masse suivrait par indifférence, non par conviction. La foi véritable manquerait, en haut comme en bas.

Le protestantisme n'a pris sa valeur que de l'âme protestante, je veux dire du caractère des peuples qui cherchaient dans une réforme religieuse la condition de leur affranchissement politique et une refonte de l'individu moral. Le bois dont la houlette est faite ne décide pas de la valeur du berger. La qualité du chef ne crée pas toujours celle du soldat.

Wesley renouvelait en Angleterre les sources vives de la piété et portait sa parole aux jeunes Etats d'Amérique, dans le temps même où Voltaire brillait en France du plus vif éclat. Déjà, un Wesley n'aurait plus alors trouvé chez nous, même dans la classe des artisans, la matière première de cette race d'hommes que créa son apostolat. Et c'est pourquoi dans notre pays, il y aura cent ans bientôt, un Saint-Simon, un Auguste Comte, rêvèrent d'une reconstitution morale, non par le christianisme, mais par la philosophie, quand l'essai d'une religion positiviste, outre-Manche, n'eût point eu de sens.

Dans l'habitat latin, le positivisme est encore la seule philosophie qui aspire à remplir ce grand office. Il n'a pourtant pas pénétré jusqu'au peuple, et rien ne promet qu'il se répande jamais autant parmi les classes cultivées du monde nouveau (j'entends à titre de religion organisée) que le fit le stoïcisme dans le monde ancien.

En dehors du positivisme, la seule école ayant des visées religieuses est celle des néocriticistes, pour laquelle je professe également la plus haute estime.

Mais elle compte peu d'adhérents, elle décline peut-être vers une manière de calvinisme réformé, et la France reste partagée, en somme, presque tout entière, entre les deux courants inégaux de la vie chrétienne.

L'examen des doctrines religieuses n'entrait pas dans le dessein de cet ouvrage. Un des aspects en intéresse pourtant notre conclusion. La théologie chrétienne, envisagée comme une œuvre de la raison humaine, reste un grandiose monument. Nous voyons des philosophes y revenir par le chemin d'une métaphysique indépendante. Mais le chrétien, le catholique surtout, ne saurait se placer au point de vue du rationalisme. La vérité du dogme, à ses yeux, est absolue : elle procède de la révélation.

C'est là le point difficile. Il n'est guère douteux, en effet, que l'esprit moderne répugne à admettre des vérités révélées. La théologie chrétienne risque donc d'être replacée au rang des systèmes historiques, et l'alternative serait alors, pour l'homme religieux de demain, de laisser tomber sa foi ou d'accepter un mélange de tradition sacrée et de philosophie humaine, c'est-à-dire une sorte de protestantisme. Mais il est évident que ce protestantisme, en s'engageant plus avant dans la voie de l'examen, aurait bientôt cessé d'être, sinon par sa morale, un christianisme. Dès que la source du dogme serait discutée, il ne resterait plus à l'antique religion d'autre garantie de durée qu'une habitude de la raison et du sentiment, un ensemble de forces inconscientes et héréditaires.

Le véritable danger pour une Église, répétons-le, ne vient pas des assauts qu'elle subit, mais de ses propres erreurs, du tour nouveau des intelligences, de l'usure séculaire qui attaque, transforme ou détruit toutes les institutions humaines.

V

Le désir de l'unité de foi est la seule et insuffisante excuse qu'on puisse apporter à la révocation de l'édit de Nantes. La dispersion des religieux et des religieuses de Port-Royal était moins justifiable encore. Elle a été l'acte le plus grave peut-être de notre histoire religieuse : dès qu'il retranchait de son sein une pareille élite, pour une légère divergence de doctrine, le catholicisme apparaissait désormais impuissant à se restaurer lui-même ; il semblait condamné à s'user, sans nulle espérance de se rajeunir.

Quelle sorte de réformation pourrait-il tenter aujourd'hui, sans s'altérer trop profondément? Ne devrait-il pas, tout d'abord, faire un appel plus modéré aux motifs de croire, et s'alléger du poids mort des superstitions ? Il ne m'appartient pas d'en juger. Il ne s'agissait, en cette étude, que d'apprécier une situation, d'esquisser une psychologie, de marquer enfin les pas de la route où nous sommes engagés. Une enquête plus étendue montrerait avec clarté le triage qui se fait spontanément entre les croyances dans l'esprit de beaucoup de fidèles, d'ecclésiastiques même, et par lequel se poursuit une transformation inévitable. Il ne convient à personne de porter une main grossière et malhabile sur ce travail délicat des consciences. De la bataille secrète des idées sort la vie morale qui circule par toute l'histoire et imprime son sceau sur l'œuvre des hommes. Plus haut est le peuple qui la favorise ; plus haut l'individu qu'elle intéresse, anime et réchauffe.

Nous n'avons pas à prédire ce qui adviendra dans le

futur. Le long avenir comptera plus d'ères que nous ne comptons de siècles. Il suffit que nous réclamions dans le présent, et pour les croyants de toute dénomination, protestants ou catholiques, les libertés nécessaires, comme il les faudrait réclamer aussi pour tout mouvement qui viserait à fonder une communion humaine sous des formes et sur des principes différents. Ce n'est pas la peine que les siècles passent, emportant les générations qui luttent et qui souffrent, s'ils ramènent parmi nous les pires erreurs et la pire intolérance.

APPENDICE

J'ai choisi, parmi les communications que j'ai reçues, les quinze suivantes, que je donne en leur entier. Elles méritent d'être lues; elles forment, à mon avis, la meilleure partie de ce volume. Je les ai étudiées et interprétées aussi bien qu'il m'a été possible. D'autres y sauront peut-être voir mieux ou davantage.

A

(UNE DAME)

J'appartiens à la religion catholique, qui est celle de toute ma famille, et professe le plus grand respect pour toutes les vérités qui s'y rattachent et constituent le dogme chrétien.

Je dois avouer, cependant, qu'en raison même de mes croyances et d'un des plus beaux préceptes divins, j'ai la plus grande tolérance pour mes frères, à quelque famille religieuse qu'ils appartiennent, pourvu que leur culte ne soit pas un masque et que leur bonne foi soit entière.

Ayant habité l'Algérie, où se coudoient toutes les reli-

gions, je n'ai pu m'empêcher d'admirer parfois chez les mahométans, par exemple, l'absence totale du respect humain, qui perd tant de chrétiens, l'absolue observation de règles parfois très sévères et le recueillement immense qui préside à leurs prières publiques ou privées. C'est dans ces moments que j'ai senti combien une religion est nécessaire à l'homme pour l'aider à supporter l'exil et à ne pas succomber sous le fardeau des croix humaines !

C'est, en effet, lorsqu'un danger vous menace, une souffrance vous étreint, un espoir s'écroule, que vous vous jetez avec ferveur dans les bras du Dieu qui protège, qui guérit, qui console !

J'aime les grandes pompes du culte catholique autant que je recherche le silence et l'ombre des chapelles pour y demander, dans des prières, toujours les mêmes, les grâces dont j'ai besoin. Je n'ai pas la dévotion inquiète, ni la recherche des petites pratiques : cela diminue à mes yeux la majesté de Dieu, que je vois si grand et si au-dessus de nos misères ! J'élève souvent ma pensée vers lui, au milieu des occupations nombreuses qui constituent ma vie, lui demandant le courage et la santé nécessaires à une femme dont la tâche est parfois lourde à remplir. Je ne parle pas de la douceur que fait pénétrer en vous la religion, quand elle vous assure que vous reverrez ceux que vous avez perdus, que vous pouvez encore travailler pour eux, prier pour eux, payer pour eux! Cela seul ne vaudrait-il pas la peine de lutter avec le doute, s'il se présente, et de le terrasser pour notre plus grande et entière consolation !

B

(UNE DEMOISELLE AGÉE)

La religion est assurément un besoin de l'âme, de même qu'aimer est un besoin du cœur. Il me semblerait affreux de vivre sans la pensée de l'au-delà. L'éternité est une récom-

pense qui nous sera donnée proportionnellement à ce que nous aurons acquis de mérites ; c'est une grande force pour supporter la vie, souvent si douloureuse, presque toujours grise.

J'ai besoin d'un être supérieur, besoin d'une justice, besoin de croire que les êtres que nous avons tant aimés ne nous sont pas arrachés brutalement pour toujours. Sans religion, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue : elle est notre seule raison d'être. Non seulement aussi elle nous aide puissamment à supporter la vie, mais c'est le seul obstacle au mal.

Une vieille femme charmante, libre-penseuse, me disait dernièrement : « La vie !... un bien vilain cadeau que nous ont fait nos parents ! »

On se sent plus près de Dieu et de la religion dans la douleur que dans la joie : on s'agenouille malgré soi devant la volonté divine qui frappe. Sans foi, la souffrance, les épreuves, la mort ne trouvent en nous que révoltes, et c'est logique : tout être a une horreur très naturelle de la souffrance. Une vie de bonheur peut bien faire oublier ou du moins négliger l'éternité, mais quel est celui qui peut dire avoir toujours été heureux...

En matière religieuse il faut monter sous peine de descendre ; pour cela, la prière ne suffit pas, il faut lire et chaque jour.

J'ai toujours été croyante. Quelques doutes, de 20 à 25 ans, sur l'Église, ses commandements ; recours à la foi du charbonnier : elle est délicieuse dans son abandon, sa simplicité.

Comme pratique, ce qui m'est le plus nécessaire, c'est la lecture et l'élévation de l'âme ; penser, plutôt que dire : « Mon Dieu, me voici, je vous adore, donnez-moi toujours votre grâce ; bénissez-nous. »

Dans les belles cérémonies, pendant un beau sermon aux grandes pensées, l'âme monte, monte : elle a des ailes !

La religion catholique correspond très exactement à mon état d'âme : elle est la seule vraie, la seule juste, la plus

belle ! Ne la comprendre qu'interprétée par une véritable intelligence aux idées larges, alors, elle est sublime ! J'ai horreur des petites « bigoteries » chères aux esprits étroits : elles diminuent la religion.

Dieu, l'âme, le monde futur, mettent dans la vie douceur, résignation, force, joie. La pensée de Dieu est, pour le chrétien, le « nord » qu'il ne doit jamais perdre de vue. Comment voulez-vous qu'une femme jetée dans la vie à 20 ans, avec toutes ses illusions, puisse rester maîtresse d'elle-même sans ces grandes pensées, sans la foi, alors qu'une à une, un peu plus tôt ou un peu plus tard, ses illusions (qu'elle aime) lui sont arrachées fatalement, avec plus ou moins de brutalité !...

La religion doit être source d'action, c'est un devoir imposé par Dieu : moralement, nous *devons* développer *de pair* toutes nos facultés ; elles nous sont données pour cela. Donc il faut penser, il faut lire et aussi il faut agir. La plus grande activité d'une femme doit être dépensée pour ses devoirs d'état : envers son mari et ses enfants. Et c'est, certes, une tâche lourde et qui demande le concours de toutes les facultés de la femme que de former des âmes, des intelligences d'enfants, leur donner le jugement sain, juste.

Quand il reste une place dans la vie, comme c'est mon cas depuis peu, je crois devoir la consacrer aux pauvres, aux déshérités, autant, je l'avoue, par pitié naturelle que par religion. Leurs misères physiques effrayantes ne sont rien auprès de leurs misères morales. Et si je peux faire du bien à celles-ci en soulageant les premières, je sens bien agir.

Il s'enchevêtre à ma religion envers Dieu la religion de la beauté. Comme Ruskin, j'aime le beau passionnément. Il n'atteint son maximum qu'en Dieu, mais toute beauté m'attire, depuis la beauté de l'âme, des sentiments, de l'intelligence, jusqu'aux beautés de la nature, de l'art, de la littérature. Tout ce qui est beau me séduit.

Voici, le plus brièvement possible, ce que je pense.

C

(UNE JEUNE FILLE)

J'appartiens à la religion catholique, et je me reconnais fermement religieuse, parce que j'ai une confiance absolue dans une puissance surnaturelle vers laquelle je me tourne, dans la prière, aussi naturellement que l'enfant se tourne vers sa mère.

« Quand je discerne en moi le plus clairement des sentiments religieux ? » — Tout le long du jour, chaque fois que j'éprouve un besoin de réconfort contre une souffrance, d'aide dans une lutte intérieure, un besoin d'exhaler une joie, et que je me tourne vers ce qui est en moi le meilleur. Toutes les fois aussi que je rencontre la beauté dans l'ordre moral, artistique ou naturel et que l'admiration vient aviver ma foi et l'augmenter de reconnaissance pour celui qui a tout créé et chaque jour renouvelle son œuvre.

« En quoi je puis distinguer ces pensées religieuses de celles qui ne le sont pas ? » En ce qu'elles tendent toutes à développer en moi un désir d'amélioration, de progrès moral, parce qu'elles me portent à vivre selon une règle inéluctable qui me conserve, si je l'observe, toute ma dignité personnelle, et me laisse, si je la néglige, en butte à mes tendances naturelles.

Une croyance particulière m'est absolument nécessaire, parce que sur elle j'échafaude ma vie et mon espérance future.

La religion catholique correspond exactement à mon état d'âme religieux, parce qu'elle contient la satisfaction du besoin de connaître, du besoin d'aimer, du besoin d'idéal que Dieu a mis en toute âme ; je trouve, dans cette religion la consolation dans mes peines, le réconfort dans mes défaillances, la force pour la lutte de la vie, une nécessité de travail moral dans un but de perfectionnement, une géné-

rosité dans les conceptions du pardon et de la fraternité, une justice qui établira les responsabilités en dehors de toute passion, une infinité de miséricorde qui permet au repentir toutes les espérances, et enfin une promesse de vie éternelle. toute de paix et de lumière, qui donnent à mon âme la plénitude des satisfactions.

Sur « les notions de Dieu, de l'âme, du monde futur », je base ma foi et je construis ma vie, m'efforçant de conformer mes actes à mes principes.

« Mes pensées religieuses » sont une source d'action, en ce qu'elles me poussent à agir sans cesse dans une pensée de bien, dans un désir de vérité, dans une volonté de dévouement.

Comme impulsions actives, ma vie religieuse me conduit à seconder mes parents en toutes choses, à élever mes jeunes sœurs, à aider mes amis, à me rendre utile le plus possible ; elle me conduit à l'amour du prochain dans toutes ses formes, et à soulager ceux qui souffrent dans leur corps et ceux qui souffrent dans leur âme, ceux qui ont faim et ceux qui pleurent, et à tenter d'allumer en eux l'étincelle que Dieu a mise en toute âme. Elle me porte à remettre au cœur de ceux qui ont oublié la pensée consolatrice de Dieu, et à la donner pour la première fois à ceux qui ne savent pas et vivent à terre, sans lumière et sans espérance.

D

(UNE JEUNE FILLE)

Je suis catholique. Donc je crois au surnaturel, et il me semble que cela seul suffirait pour que je me reconnaisse religieuse. S'il faut un autre signe, je dirai que je prie ; mais ce ne sera encore que la conséquence logique de ma foi.

« Quand je discerne en moi le plus clairement des senti-

ments religieux ? » — Mais tout le long du jour, chaque fois que je me reprends moi-même, chaque fois que, l'esprit ou le cœur las des contacts humains, je regarde vers autre chose, vers ce qui est en moi le meilleur, ou aussi lorsque, dans ce contact humain de ce qui m'entoure, je rencontre le beau, soit dans l'ordre moral, soit dans la nature, soit dans l'art. Alors ma foi reçoit un aliment nouveau, parce que je comprends, une fois de plus, et que je vois mieux, que toute beauté ou bonté humaine et naturelle n'est que rayon émané du soleil qui est Dieu, ruisseau de la source divine, quelque chose de Celui qui a tout créé et qui sans cesse renouvelle tout.

« En quoi je puis distinguer ces pensées religieuses de celles qui ne le sont pas ? » — En ce qu'elles tendent toujours à développer en moi l'impulsion vers le bien, vers le mieux, vers ce qui est le plus haut dans l'ordre moral. Aussi bien, je n'ai jamais su baser la morale sur autre chose que sur la religion. Reconnaître l'un sans l'autre, la morale sans la religion, me paraît équivalent à supprimer les fondations d'un édifice. Et voilà justement pourquoi « une croyance particulière m'est nécessaire ». J'ai besoin d'un ensemble, d'un système qui s'impose. Et je reconnais que le système catholique s'impose. Je n'entends pas grand'chose à la philosophie, mais rien de ce que j'en connais n'est incompatible avec le catholicisme. Et, historiquement, le système catholique s'impose, au-dessus et en dehors de tout autre, si l'on veut bien l'étudier dans sa source et dans son développement.

Ma croyance m'est nécessaire, parce que si je ne croyais pas que ma conscience est une chose de Dieu, si je pensais simplement que c'est une impression n'ayant pas plus de valeur que d'autres, j'en ferais bon marché et je ne suivrais pas ses impulsions ni n'écouterais ses reproches, quand le devoir qu'elle me présente déplaît à mes tendances naturelles.

Et encore, oui, ma religion correspond à mon état d'âme religieux, parce que, toujours, elle fait appel à ce que je sens en moi de meilleur, parce qu'elle me permet, me demande

d'aimer, parce que l'Évangile, qui en est le code, est le code vrai de l'amour, parce que je ne sais pas de meilleure école de dévouement et, par là, je veux répondre aux autres questions. Une foi qui n'agirait pas est chose morte. Pour moi, je me reprocherais de ne pas employer tout ce que j'ai et tout ce que je suis à une action utile, à aider le prochain. Il est vrai qu'agir utilement répond également à un besoin de ma nature. Mais cette nature étant créée par Dieu, je dois la satisfaire en ce que ses tendances ont de bon. Ce ne sera pas là mon but, ce sera seulement un facteur puissant. Je profite de ces dispositions, purememt naturelles, en ce qu'elles ont de conciliable avec l'idéal plus haut qui est vraiment mon but et la cause, en dernière analyse, de mes actes. Je ne prendrai aucune décision sans relation étroite avec « les notions de Dieu, de l'âme, du monde futur », qui font ma foi. Je leur subordonne mes actes en rapport avec ce que je crois vrai et juste. Et ma croyance, dès lors qu'elle est celle de l'Évangile, doit me pousser et me pousse, en effet, au dévouement, à la charité, au contraire de l'égoïsme. Je ferai ma vie en conséquence. Je l'ai faite en conséquence. Si j'ai de la fortune, je restreindrai mes besoins personnels pour donner plus largement aux pauvres. Et je tâcherai d'en user au mieux, j'irai aux plus malheureux, et je ne me contenterai pas de l'aumône, je ne ferai l'aumône pure et simple que lorsqu'elle sera inévitable, en cas de maladie, par exemple. Dans d'autres cas, je tâcherai de prendre contact, de connaître les besoins des gens, je chercherai avec eux les moyens de les relever, de leur redonner cette part de dignité personnelle, d'existence par eux-mêmes, à laquelle ils ont droit. Les malades, je les soignerai, avec l'aide de savants, je ferai des œuvres spéciales pour eux et, pas plus pour les maladies physiques que pour les maladies morales, je n'abandonnerai la lutte, tant qu'il y aura espoir. J'en viendrai — et j'y suis venue — à ne plus trouver dans la vie de véritable intérêt en dehors de cette action pour les autres. Et je suis logique en y donnant ma vie.

E

(UN ÉTUDIANT EN MÉDECINE)

J'appartiens à la religion catholique.

J'ai l'absolue certitude d'être religieux. La religion, pour moi, est non une simple affaire de sentiment, mais une nécessité sans laquelle la vie serait impossible.

Lorsque je m'interroge, je constate que j'ai toujours été et que je suis actuellement religieux. Dans sa forme la plus vague, le sentiment religieux est un besoin d'idéal, de croyance en l'au-delà, un sentiment d'impuissance et un désir de force. Ce qui le caractérise, c'est qu'il nous rapproche de Dieu. De là vient la différence entre les pensées, les émotions, les sentiments religieux et ceux qui ne le sont pas.

D'un côté, nous sommes emportés par delà le monde sensible vers l'Être infini ; de l'autre, nous baissons les yeux vers cette terre sans penser à l'au-delà. Quelle que soit la source de notre pensée et de nos émotions, s'il ne vient s'y mêler l'idée de Dieu, elles sont loin d'être religieuses.

L'émotion qui nous poigne au lit d'un mourant, l'immense pitié devant la jeunesse et la beauté périssantes, sont purement humaines. Mais, si nous y joignons l'espoir et la consolation de l'âme immortelle, si nous communions avec cette âme par la prière à la toute-puissante Providence, alors nous avons la conscience certaine d'éprouver un sentiment religieux.

Et il en est ainsi pour les émotions artistiques, les sublimes pensées philosophiques, toutes les grandes et belles choses qui émeuvent et réjouissent l'âme. Tant qu'on les considère en elles-mêmes, il n'est pas possible de dire qu'elles provoquent une émotion, une pensée, un sentiment religieux. Mais, dès qu'elles sont pour nous le point de départ d'une aspiration vers Dieu ; dès qu'elles sont la suggestion qui fait sortir l'âme d'elle-même pour se rapprocher de

l'éternel Vrai, de l'éternel Beau, de l'éternel Bien ; dès qu'elles fortifient la conscience et la rendent plus sévère et plus vigilante ; dès enfin qu'elles élargissent le cœur et l'ouvrent à un amour plus ardent, plus désintéressé, plus prêt au sacrifice, elles peuvent et doivent être qualifiées de religieuses.

Nous savons maintenant à quel signe on se reconnaît religieux et comment on distingue les états d'âme religieux de ceux qui ne le sont pas. Ces états d'âme peuvent-ils exister sans croyance particulière ? A mon avis, ils le peuvent, à condition toutefois de croire en Dieu, en l'existence et en l'immortalité de l'âme. Mais, tant que la raison n'aura pas une base où appuyer sa foi, tant que la conscience n'aura pas une règle intangible où viendront se briser ses défaillances, l'âme flottera dans le demi-jour angoissant de l'incertitude et du doute. Ne rapportant nulle part son activité religieuse, elle ne pourra puiser nulle part la force et l'amour, nourriture de cette activité. Elle demeurera stérile et malgré elle vouée à l'égoïsme. Quelle transformation, lorsque la foi vient affermir et préciser le sentiment religieux ! L'âme découvre le but, principe de toutes choses. Sa prière et son amour ont trouvé leur objet. Plus d'incertitude, mais la vérité lumineuse et sereine.

Lorsqu'on possède la croyance vraie, on ne saurait, même en pensée, consentir à s'en passer : elle fait partie de l'être, elle est le fondement sur lequel s'appuie tout le religieux de l'âme.

La religion chrétienne, fondée sur l'amour et le sacrifice, correspond exactement à mon état d'âme. Sa morale, celle de l'Évangile, est tellement au-dessus des autres qu'il me semble presque sacrilège de les comparer ; c'est la morale de Dieu, la morale du Bien idéal et parfait.

La religion qui prend le livre divin et l'ouvre devant moi en me disant : « Lisez et suivez le Christ », est la vraie religion.

Parmi les religions qui se réclament de l'Évangile, celle qui se conforme le plus à mon état d'âme, c'est, sans contredit, la catholique. Le catholicisme, fondé par le Christ, a l'histoire la plus sublime qui existe. Il a marché et marche encore les yeux fixés sur la Croix, ne travaillant qu'au per-

fectionnement de l'homme, à son rapprochement de la divinité. Les défaillances qu'on y trouve parfois sont imputables aux hommes et proviennent de l'oubli du code divin par la présomption et l'orgueil humain. Le catholicisme, en outre, m'offre la précision de dogmes simples, raisonnables et immuables. Tels ils ont été donnés par Jésus, tels ils ont été pratiqués dans les catacombes de Rome, tels nous les suivons encore. Ils ont pour but l'abaissement de cet orgueil malsain que d'autres, à leur insu peut-être, cherchent à développer ; et surtout, ils avivent nos sentiments de désintéressement, de dévouement, de charité.

Voilà la source d'action qu'alimentent mes pensées, mes émotions, mes sentiments religieux.

L'oubli de soi et le don de sa vie aux autres, telle me paraît être la fin de toute activité religieuse. — Certes, la prière dans la solitude et le recueillement est utile et réconfortante. Mais combien elle serait stérile, si elle n'était le principe d'un renouveau d'activité !

« Aimez Dieu par-dessus toutes choses, et aimez votre prochain comme vous-même », a dit Jésus.

Telle est la loi divine dans laquelle se résume toute morale ; telle est la règle qui dirige ma vie. Sacrifier tout au profit de ceux qui souffrent, approcher toutes les misères, soigner toutes les plaies physiques ou morales, surtout les plus repoussantes ; ne vivre que pour les malheureux et afin de leur apporter le soulagement auquel ils aspirent et auquel ils ont droit ; répandre autour de moi la vérité de consolation et d'amour, voilà ce que la voix de ma conscience religieuse me commande.

F

(UN LICENCIÉ ÈS LETTRES ET ÉTUDIANT EN MÉDECINE)

I. — Je déclare adhérer intégralement au catholicisme.

Première conséquence. — Rien de ce qui est catholique ne

me semble donc incompatible avec l'idée que je me fais d'une religion; ceci est évident, moyennant la loyauté de ma conscience.

Deuxième conséquence. — Rien ne me semble religion en dehors du catholicisme. Ceci est moins évident, mais quel homme peut être éclectique en religion? Nul ne me paraît capable de construire une religion avec les éléments de plusieurs. En effet, raisonnons par l'absurde. Si un homme pouvait se construire une religion avec les éléments de plusieurs, ce qu'il appellerait sa religion serait le résultat non douteux (par définition) d'une œuvre humaine.

II. — Le fonds de sa religion, comme de la mienne, serait encore un fonds de vérités révélées (condition au moins nécessaire : autrement on n'aurait affaire qu'à une théosophie); mais l'élaboration de son *credo* serait philosophique, parce que humaine. Il n'y a d'humain dans ma religion que l'acte d'adhésion et d'amour; il me faudrait une autre conscience, comme cela se trouve réalisé chez d'autres, pour conserver le nom de religion à un choix partiel de vérités révélées. — Je me crois donc religieux par la cohésion des certitudes que j'appelle religieuses. — Ce faisceau de certitudes est tel, en effet, que chacune d'elles, à l'examen, m'apparaît inaliénable; et je sens bien que la méthode qui m'autoriserait à en rejeter une seule entraînerait la transformation de toutes les autres : en effet, celles-ci même, si j'en conservais quelques-unes, cesseraient de m'apparaître infaillibles: découronnées par une expérience hypothétiquement précellente, elles revêtiraient logiquement le caractère des propositions philosophiques.

La cohésion des certitudes que j'appelle religieuses m'est un sûr garant, ai-je dit, du caractère spécial de ces certitudes. Ce n'est pas seulement parce qu'elles se confirment toutes les unes par les autres, à la façon des parties diverses de notre corps qui se prouvent l'une à l'autre (pour ainsi parler), par leur mutuel contact, qu'elles entrent dans un même organisme. C'est aussi parce que le processus au moyen duquel je me suis assimilé le catholicisme est direc-

tement opposé à la méthode ordinaire par laquelle on conquiert, une à une, la possession des vérités rationnelles : quand l'être relatif que je suis va vers l'absolu, d'un mouvement essentiellement indéfini, les vérités qu'il rencontre s'additionnent peu à peu l'une à l'autre, et je les admets ou les rejette en nombre variable. Au contraire, si l'être absolu vient au-devant de moi, et si je consens à le reconnaître, les vérités qu'il me révèle doivent être, sur sa foi, admises d'un seul bloc, — comme aussi je les rejetterais en masse si je ne croyais pas reconnaître une autorité absolue dans les révélations qui me sont faites. Il ne s'agit pas, en effet, d'admettre des absurdités ou des contradictions, mais seulement des vérités supra-sensibles : il suffit pour cela de consentir à croire que l'Absolu « en sait plus long » que nous, ce qui va de soi, — s'il existe, — et qu'il nous révèle en partie ce qu'il sait. Le reconnaître dans la personne du Christ est un acte plus difficile, qui ne s'impose pas (l'expérience le démontre); mais toujours est-il que l'on ne saurait admettre sur la foi du Christ que l'*ensemble* intégral des vérités qu'il a révélées, ou rien : du moins l'adhésion à sa morale ou à une partie de sa morale ne serait pas un acte essentiellement religieux. Je me reconnais religieux à ce que j'admets, dans leur plénitude, les révélations faites au monde par le Christ.

On m'objectera que l'on peut admettre aussi dans son ensemble un système philosophique. Mais, outre que ce système n'a pas été admis, *a priori*, sur la foi spontanée qu'en inspire l'auteur, l'adhésion à cet ensemble de doctrines n'entraîne pas une métamorphose du cœur. Ici, quelle différence ! — La cohésion des certitudes que j'appelle religieuses contrôle à la façon d'un jury toutes les certitudes, toutes les pensées, tous les actes de ma vie. Toute certitude d'un autre ordre ne m'apparaît plausible que si elle ne contrarie pas l'édifice, le système de vérités que j'admets sur la foi du Christ. Par exemple, en philosophie, l'examen d'une proposition n'aboutit jamais, par les seules données de la raison pure, à une certitude positive; cependant une croyance hypothétique sera volontiers accordée par moi à tout ce qui

ne contrarie pas mes dogmes; de même, la contradiction d'une thèse avec le catholicisme sera pour moi un sûr brevet d'erreur au préjudice de cette thèse. Non pas, encore une fois, que j'accepte aveuglément les dogmes, c'est avec toutes les facultés de mon être et dans le libre examen de ma conscience que j'ai discuté les titres de cette autorité que j'appelle absolue; mais l'ayant une fois cru reconnaître telle, je me garde d'en rien rejeter : bien entendu, c'est qu'aussi je n'ai pas découvert dans les sciences un seul fait qui infirme la vérité des dogmes; c'est que l'histoire ne m'a jamais montré l'Église se contredisant; c'est qu'enfin ma conscience ne m'a jamais suggéré de doute formel et durable sur la valeur de la loi morale que le Christ m'a proposée.

III. — Tous ces motifs d'adhérer à l'Église catholique sont insuffisants, je l'avoue, pour posséder ma foi. Ils ne provoqueront pas la croyance chez celui qui n'y consent pas. Mais, une fois qu'il y consent, le voici tel que moi. Le lien qui m'unit à Dieu nous unit l'un et l'autre en Dieu. Ici intervient un terme nouveau, signe caractéristique de la religion que j'admets, complément nécessaire de ma déclaration.

La cohésion des certitudes que j'appelle religieuses m'apparaît comme un sûr garant de mon état religieux : j'ai dit que c'était grâce à leur origine, absolue à mon sens, qui ne me permet pas de les désagréger. Mais ce qu'elles opèrent en moi m'est une preuve, *a posteriori*, plus sensible de leur solidarité. Non seulement je les admets, mais j'en vis. Les disciples du Christ n'ont pas seulement reçu de lui un ensemble de doctrines, mais une existence, une transfiguration durable et complète. Ses promesses [Je suis venu vous apporter la vie; — Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi *en lui;* — Je vous enverrai mon Paraclet (1), etc.] se réalisent en chacun de ceux qui croient

(1) *Évangile*, Passion. — Ces paroles sont si claires que l'incroyance a dû, pour les infirmer, nier l'authenticité de l'Évangile de saint Jean. — Ce n'est pas ici le lieu de traiter la question johannine, puisqu'on nous demande seulement ce que nous croyons réalisé en nous. Nous déclarons donc que nous

en lui. Ils vivent d'une autre vie, dite vie de la grâce : et cette vie de la grâce n'est autre (1) que la présence, — la visite et le séjour, — du Saint-Esprit en nous. — Dès lors, les révélations que l'Absolu nous a faites ne sauraient se désagréger en nous ; ce qui réside en nous, c'est leur simple harmonie, dans sa force divine et dans sa vitalité.

De ce point de vue, la question s'élargit, mais elle se précise. Nous pouvons enfin faire connaître sous quel jour nous croyons entrevoir ce que saint Clément d'Alexandrie nomme « l'indivisible lumière du Verbe divin ».

Pour ma part, c'est par la subordination de ma pensée, — même future, — et de ma vie, — même virtuelle, — à cette foi que je me sens religieux. La présence en moi de cette énergie m'apparaît d'ailleurs tout impersonnelle. L'ensemble des opinions qui frayent en moi avec la croyance catholique sont au contraire personnelles, caduques d'ailleurs ; l'ensemble des actes qui composent ma vie et qui, tous, devraient s'inspirer de cette croyance, sont parfois en conflit avec elle, mais ils n'en infirment pas l'essence : une seule chose troublerait ma foi, c'est qu'en ce cas ils ne fussent point suivis de remords, car le remords n'est autre qu'un démenti, que la désapprobation des actes renégats par la foi latente.

IV. — Dès lors, s'il faut dire à quels moments, dans quelle

croyons sentir l'accomplissement de ces promesses, quelle qu'en soit l'authenticité. — Inutile d'ajouter qu'au point de vue philosophique, la question johannine n'a point bouleversé nos opinions sur l'Évangile.

(1) *Évangile saint Jean*, XVII. Cf. saint Ambroise, *De spiritu sancto ;* — saint Thomas, *Contra gentiles.* — Nous sortons ici du cadre même du questionnaire croyant avoir senti la nécessité d'éclaircir ce qui rend ce questionnaire embarrassant pour les catholiques, par suite du divorce entre leur pensée et celle que ce questionnaire paraît trahir chez son auteur. Pour rendre compte de ce qu'on entend par une religion qui se flatte d'être une vie, on est bien forcé d'échapper aux limites de la religiosité.

situation, je discerne le plus clairement en moi des pensées, des émotions, des sentiments que je puisse dire religieux, j'en serai fort embarrassé. Il est clair en effet qu'une religion ainsi comprise (qu'on me pardonne ces métaphores ! la pensée n'est pas douce à rendre) imprègne la vie plutôt qu'elle ne l'inspire, l'oriente plutôt qu'elle ne la constelle. Loin d'être un formulaire, elle est un fonds ; loin d'être une tournure d'esprit, elle est une substance, quelque chose comme l'âme d'une âme. Je ne crois pas qu'un seul catholique puisse ramener la définition de sa foi à la conception d'un point de vue ; c'est elle qui le domine et le possède. A peine est-elle une manifestation de lui ; il est presque un exemplaire d'elle. Si je suis catholique, toutes mes pensées, toutes mes émotions, tous mes sentiments doivent être religieux, car tous doivent tendre à répandre au dehors la vie de la grâce, — dont je suis dépositaire, — par la charité, c'est-à-dire par l'émanation généreuse de la foi. Dire qu'en moi, je sens ces actes fréquemment et puissamment intenses, ce serait donner sans autorité une mesure de ma personne, inexacte à coup sûr, et je ne vous en dois que l'examen. — Peut-être seulement pourrais-je dire que la vie religieuse se manifeste en moi plus fortement quand je crois, quand je veux, ou quand je me sens faire acte d'apôtre, comme il est clair (même pour les vierges) que l'acte le plus intense et le plus probant de la vie selon la nature, c'est celui qui tend à la transmettre.

V. — Les précédentes déclarations rendent évidente ma réponse à la question qu'on me pose ensuite. Veut-on donc prévoir qu'il y ait religion sans croyance particulière ? Je ne puis pas le concevoir, au sens où j'entends la religion. — L'aspiration vague à un *credo* virtuel (j'allais dire : embryonnaire) me semble incompatible avec la possession de vérités toutes faites, réalisées par la démarche de l'Absolu vers nous et par le consentement de notre amour à son autorité.

Une grave antinomie résulte aussi pour moi des deux termes que la question suivante semble supposer compa-

tibles (1). On conçoit que pour moi il n'y ait pas de religion possible autre que celle qui constitue précisément l'état de mon âme ; et, d'ailleurs, la possibilité de deux religions me paraît inadmissible. D'une part, en effet, l'Absolu n'a pu se révéler de deux façons. D'autre part, s'il s'est révélé, cette révélation n'admet pas deux critiques, pour cette raison qu'elle n'en admet aucune.

VI. — Toute une autre partie de ce questionnaire s'adresse au misérable échantillon de l'humanité que je suis. J'ai beau sentir la valeur d'un document de ce genre très indépendante de ma valeur propre, il me semble plus intéressant de signaler ce que je voudrais être que ce que je suis, car c'est assez que la faiblesse de mes jugements, sans faire appel à mes défaillances vécues, rende mes conclusions moins parfaites. Je ne puis donc m'empêcher de dire que les notions de Dieu, de l'âme et du monde futur sont moins souvent présentes à ma pensée que je ne le voudrais, mais que l'habitude d'y méditer donne cependant à ma vie une allure quelquefois inusitée. Elles ont été, au moins pour le choix de ma carrière et pour le sens de ma vocation, cette source d'action pour laquelle on me questionne. Je dois dire que le monde futur n'agit pas sur moi à la manière d'un épouvantail. Je crains l'enfer, parce que je crains de haïr Dieu, l'enfer étant par définition la haine volontaire et le refus de l'amour de Dieu. Je souhaite le paradis, pour moi comme pour les autres, non comme le raffinement de toutes les sensualités, mais comme le prodige suprême de l'enchantement des âmes

(1) « La religion que vous suivez correspond-elle exactement à votre état d'âme religieux ? « Comment supposer compatibles une religion et un état d'âme qui ne leur correspondrait pas ? Du reste, tout homme est facile à satisfaire s'il veut mettre d'accord sa religion et son état d'âme religieux. Le protestantisme n'est-il pas justement le libre choix d'une part quelconque des vérités chrétiennes ? J'ai montré plus haut pourquoi ce choix ne me semblerait plus une religion ; mais, au sens où d'autres l'entendent, tout état d'âme religieux peut s'accorder avec une religion, *la Réforme* n'ayant point de limites.

relatives par l'absolue beauté. Ce vœu contribuera, je l'espère à mettre un peu de sacrifice dans ma vie ; je crois que c'est là le terme auquel doit aboutir la religion vraie, la religion pure, la religion vivante. — Si la vie se prouve bien par la génération, le dévouement s'impose d'avance à la paternité, comme un critérium, car c'est un achèvement. De même, Celui qui est la vérité et la vie me paraît s'être désigné par la puissance de son apostolat ; et nous ne pouvons aspirer à l'apostolat que par son exemple, ne forger un peu de son triomphe qu'en participant à l'ensanglantement de sa croix.

G

(UN PRÊTRE)

J'appartiens à la religion catholique, c'est-à-dire universelle et universaliste : universelle, parce que, dans ses mystères, elle contient, non seulement tout le legs du passé le plus lointain, mais le germe vital de toute la science, de toute l'esthétique, de toute la civilisation à venir ; — universaliste, parce qu'elle s'adresse, selon la parole de son restaurateur et sauveur Jésus, non seulement à tels privilégiés, non seulement à tous les hommes, mais « à toute créature » (Marc, XVI, 15).

Ma naissance m'a adjoint à cette forme extérieure du catholicisme qui s'intitule Église Romaine, et qui s'est organisée, dès le deuxième siècle, selon les traditions judéo-alexandrines pour ce qui est du dogme et du culte, selon le moule de l'impérialisme césarien, pour ce qui est du gouvernement.

Mais le vêtement ne suffit pas à caractériser l'homme.

Je crois être un homme réellement religieux, par mon esprit et par mon âme, non pas seulement par mon culte.

Pourquoi ?

1° Par mon esprit : parce que mes pensées, non plus que

mon cœur, ne s'arrêtent point au terrestre, au fini, au sensible ; mais que ma raison voit nettement la nécessité logique du *plus* pour produire le *moins*, l'incapacité du *moins* à produire le *plus* : donc, la préexistence éternelle du Parfait, du Tout-Acte, du Tout-Puissant, de l'Absolu, de Dieu.

2° Par mon âme : parce que le cœur, en moi, absolument insatisfait de tout ce qui passe, casse, lasse, a faim de l'absolu et soif de l'éternel.

Parallèlement, j'estime religieuse toute pensée, toute émotion, toute manifestation, toute œuvre qui nous relie à cet Infini, qui excite et satisfait en nous le besoin du divin, soit par le vrai, soit par le bon, soit par le beau. J'estime religieux tout homme, à quelque culte et à quelque dogmatisme soit-il soumis, qui porte et développe en lui cette aspiration, cultive cette vision, fortifie cette préoccupation, et, sûr de son immortalité, réalise sa croyance par l'amour de tout ce qui vit et souffre autour de lui.

Toute organisation, toute traduction humaine des choses les plus divines, que ce soit de la science, de l'art ou de la religion, participe fatalement de l'imperfection humaine, et traverse les phases évolutives de formation, de progrès, de décadence, pour renaître ensuite et évoluer à nouveau. Le catholicisme, tel qu'il végète à l'heure actuelle dans sa serre intempestive de l'hiver appelé moyen âge, souffre visiblement, décline et semble périr. Je ne doute pas que le divin Jardinier bientôt ne le transplante en plein air, et ne lui infuse, aux rayons du soleil nouveau, une vie nouvelle, scientifique, esthétique et sociale. qui réalise enfin l'Évangile par le règne glorieux de l'esprit après la tyrannie humiliante de la lettre.

La prière, qui est le souffle de la religion, ou, pour emprunter une métaphore plus moderne, qui est l'électricité sympathique de l'homme à Dieu avec réflexe de Dieu à l'homme ; la charité universelle, qui est le code morale par excellence ; la pensée de l'au-delà, qui est l'unique énergie vitale invincible aux déceptions de la vie terrestre ; la communion eucharistique, qui, bien comprise, est le lien de

fraternité par excellence : tels sont les quatre angles inébranlables de l'Église à venir, défigurés, hélas ! mais non encore détruits, sur lesquels je base ma foi et qui me gardent invaincue mon espérance.

H

(UNE DAME)

Chère Madame, il est bien intéressant le questionnaire que vous m'avez envoyé il y a déjà deux mois, et ce n'est certes pas par indifférence que je n'y ai pas encore répondu et que je n'y répondrai pas.... Dans la vie intérieure de la femme, la foi religieuse joue un rôle considérable (sauf exception, bien entendu !). Si elle perd la foi naïve et sûre d'elle-même, si le dogme fond à la réflexion comme le sucre dans l'eau, il n'en reste pas moins un instinct religieux, un besoin d'idéal, une sorte de certitude instinctive d'une vie morale supérieure, d'un monde intellectuel ou immortel qui existe aussi certainement que le monde physique que nous connaissons à peu près.

L'immortalité de l'âme, l'immortalité de l'esprit, a ses lois comme la matière, mais nous ne les connaissons pas, alors, nous les nions, voilà qui simplifie tout ! Oui, je le crois, chacun a en soi l'étincelle divine (terme bien impropre !) qui le rattache au divin, au dieu inconnu, appelez-le principe spirituel, si vous voulez, j'entends seulement dire principe éternel, immortel, dont la seule étincelle dite plus haut suffit à ennoblir et à perpétuer l'animal humain. Mais... si je me laissais aller encore un peu, je *répondrais* au questionnaire ! J'aimerais bien mieux le tenir sous mes yeux en votre présence ; j'aimerais voir comment vous y répondez, vous qui êtes une idéaliste et qui croyez que vous n'êtes pas religieuse du tout ! Voir votre esprit m'intéresserait autrement que de tâcher de vous expliquer le mien. Si vous

n'êtes pas catholique, je ne puis pas dire que je sois, à la lettre, protestante, mais je me réclame franchement du Christ, en ce sens que sa belle morale m'a conquise pour toujours, qu'une des plus grandes désillusions de ma vie est de ne pouvoir la pratiquer « en esprit et en vérité » ; c'est malheureusement impossible, mais elle reste notre lumière et... notre foi...

I

(UNE JEUNE FEMME)

I. — J'appartiens en fait à la religion catholique dans laquelle je fus élevée ; mes tendances et mes goûts personnels me porteraient plutôt vers le protestantisme, mais « il faut être très religieuse pour changer de religion », et ce n'est pas mon cas.

II. — Je ne me crois pas l'esprit religieux. Le désir de croire ne prouve pas un attrait vers la religion. Les heureux de ce monde n'ont pas besoin de la foi. Elle est la dernière ressource, la seule consolation des déshérités. Je la cherche et la désire sans la trouver, mais uniquement *faute de mieux*. Il faut un sentiment, une croyance, un espoir au cœur des femmes ; quand elles ont de l'amour ou beaucoup d'ambition, cela leur suffit ; quand la vie les a déçues, il ne leur reste que Dieu. Je n'ai discerné en moi-même des sentiments religieux qu'aux heures de grande souffrance. Quand la douleur et la mort ont passé dans ma vie, j'ai *senti* la nécessité de croire à une revanche dans un autre monde. Le désir d'éterniser l'amour humain est mon sentiment religieux le plus caractérisé. Il demeure permanent chez moi. Naguère, avant de souffrir, je ne l'éprouvais jamais. Mon indifférence était absolue au point de vue religieux ; je n'y voyais qu'une des innombrables formes de la pensée, un très vif intérêt intellectuel, une étude historique, et voilà tout. Pour mon

compte personnel, il n'existe donc guère d'émotions religieuses. Si je les éprouve actuellement, c'est dans un élan passionné vers un Dieu problématique qui peut me dédommager *ailleurs* de ma vie présente.

III. — J'ai été croyante jusqu'à quinze ans, faute de réflexion, par habitude d'éducation. J'ai cessé de l'être avec Taine, Renan et quelques autres, dont j'ai commencé la lecture à seize ans. J'en ai vingt-cinq maintenant et reviens plutôt vers la foi, mais par volonté, par sentiment, non par raisonnement.

IV. — La seule manière de pratiquer une religion est l'acte Faire du bien, souffrir et se résigner me semble meilleur encore que la prière, celle-ci n'étant qu'une aide pour l'action, une détente de l'âme. La religion catholique, que je continue à suivre, me paraît insuffisante, étroite, entachée de cléricalisme, elle ne laisse rien au libre arbitre, ce n'est plus le Christ mais les hommes qui l'ont faite. Il faut en accepter seulement le peu qu'elle a gardé du christianisme, c'est-à-dire la foi en Jésus-Christ ; le reste, messe, carême, infaillibilité du pape, etc., n'a pas de valeur à mes yeux, sinon comme symboles.

V. — Dieu est pour moi l'incompréhensible créateur du monde ; le Christ comme Cakya-Mouni et Mahomet sont des manifestations de la pensée divine à des degrés plus ou moins inférieurs ; il me semble évident que l'Evangile répond davantage aux instincts supérieurs de l'âme que le bouddhisme ou le Coran, mais cela dépend des individus et des peuples : suivant l'adorateur, toutes les manières d'adorer ont leur valeur. Je vois en Dieu l'explication la plus rationnelle du monde, de la souffrance et de la vie, il en est la cause et le but, et je pense qu'il faut tout reporter vers lui sous peine de mourir de douleur et de découragement. Le panthéisme pas plus que le matérialisme ne peut satisfaire l'âme avide de travailler et de souffrir pour quelque but éternel avec l'espoir d'une vie *supérieure*. Le monde futur n'est pour moi qu'une réunion avec les morts, un accomplissement de la destinée que nous avons rêvée et manquée sur la terre, une suprême réalisation de tous les désirs

humains purifiés et anoblis par la souffrance et la mort. L'âme est l'immense besoin d'amour, de science et de lumière qui ne peut se satisfaire dans ce monde, l'instinct d'éternité prisonnier dans un corps mortel. Mais la certitude n'existe pas chez moi. Toutes ces demi-croyances sont des hypothèses dont je vis toujours faute d'une réalité meilleure. Il me semble impossible de croire sans douter de ce qu'on croit. La raison n'a que des réponses insuffisantes et multiples aux exigences de l'âme. Les hypothèses que j'ai choisies pour nourrir mon esprit me semblent supérieures, à mon point de vue, pour m'aider à vivre ; je ne cherche pas à les généraliser pour d'autres ; la religion, la foi comme l'amour sont choses individuelles et n'appartiennent qu'à l'ordre du sentiment, pas à celui de l'intelligence.

VI. — Ces émotions et pensées religieuses que je cherche à raffermir sans cesse en moi sont évidemment une source d'action, puisque leur valeur me paraît être de nous donner un mobile, un motif d'amélioration intellectuelle et morale. Ma vie religieuse se résume en un mot : l'amour des autres ; la pitié, la sympathie pour la souffrance d'autrui, le désir du dévouement, la nécessité d'être fort et bon soi-même pour pouvoir agir efficacement autour de soi en sont les raisons fondamentales, et me paraissent en dériver presque inévitablement. Tout ce qui est contemplation, mysticisme, me semble non seulement une erreur, mais une faute; je ne vois au monde que la nécessité d'agir et de bien agir suivant sa conscience et sa pensée ; la vie religieuse doit tendre à ce résultat et doubler en nous le désir de l'action.

Tout ceci d'ailleurs se résume en quelques mots. Nous sommes sur la terre pour un but inconnu, sans savoir où nous allons et pourquoi nous souffrons, mais il faut faire ce qui est en nous, agir, aimer, souffrir en vue de l'hypothèse de l'éternité, parce que, à défaut d'une certitude, cette hypothèse nous est nécessaire pour vivre. Je n'ai qu'une certitude, celle qu'il faut obéir à l'obscur instinct du bien, même si nous le jugeons absurde, illogique et douloureux, parce que l'existence de cet instinct dans l'humanité prouve un

but supérieur, une action infinie que nous devons favoriser. La religion est une aide, un soutien, une consolation pour les faibles ; étant faible, je la recherche ; les forts peuvent s'en passer ; les heureux la dédaignent ; elle n'existe que pour les cœurs brisés, mais ceux-là doivent la poursuivre et l'attirer en eux, car sans elle ils perdraient le courage de vivre et de travailler.

J

(UNE DAME)

Née dans le catholicisme, mon éducation a été empreinte de l'esprit d'examen et de raisonnement. La morale y avait une place dominante. A l'âge adulte, je me suis volontairement séparée du catholicisme et j'ai fait élever mes enfants dans le protestantisme libéral.

L'obéissance consciencieuse aux prescriptions de l'Eglise a produit dans ma jeunesse une sorte de religiosité qui s'est manifestée à l'époque de la première communion. L'émancipation graduelle l'a fait évanouir. Je ne crois pas avoir actuellement l'esprit religieux, à moins que l'esprit religieux ne soit simplement une sorte d'élévation vers un idéal, produite par les émotions artistiques, les grands spectacles de la nature, les méditations de haute morale, etc.

Je suis les instructions du protestantisme libéral, qui correspond *à peu près* à mon état religieux. J'en laisse le côté étroit du culte et le peu de dogmes qu'elles contiennent, me rattachant seulement à l'enseignement moral, que je trouve fort élevé.

La foi positive me manque. Sur ces points (Dieu, l'âme, le monde futur) je ne nie rien, je n'affirme rien, je pense seulement que ces notions passent la puissance de compréhension de l'esprit humain.

L'action n'a pas besoin chez moi d'émotion ou de pensée religieuse: les idées morales me suffisent.

Je crois, d'après de nombreux exemples observés dans mon entourage, qu'un enseignement purement moral peut suffire à former des êtres honnêtes, droits et d'esprit élevé, tandis que l'éducation confessionnelle *seule* y est impuissante. Le catholicisme, particulièrement, a plutôt en éducation une influence démoralisante. Il ne se conserve *intact* selon l'esprit dominateur de l'Eglise que si rien ne vient le combattre ; mais pour qui raisonne, pour qui suit la méthode d'observation et d'examen scientifiques, le savant échafaudage est vite ébranlé. Et, comme l'esprit politique du parti clérical a su lier intimement le dogme, les pratiques et une morale... plutôt utilitaire, tout s'écroule à la fois, et trop souvent il ne reste, chez les désabusés du catholicisme, ni croyance, ni esprit religieux, ni moralité.

K

(UN MAGISTRAT)

Né dans une famille catholique, habitué dans mon enfance aux pratiques catholiques, sans fanatisme d'ailleurs, je m'en suis brusquement, et presque à mon insu, détaché dès l'adolescence. Peu à peu, ce détachement s'est affirmé plus sûrement ; mes réflexions, alimentées de quelques lectures, éclairées par l'observation des procédés sociaux des catholiques, qui m'ont paru empreints de l'esprit de domination et d'intolérance, et de leur inconsistance morale, m'ont conduit à répudier absolument la religion traditionnelle, et à considérer même l'esprit catholique comme nuisible à l'édification et à la pratique d'une règle morale satisfaisante.

Je ne puis me dire que *libre-penseur*, c'est-à-dire affranchi de toute autorité dogmatique ; j'ose affirmer que je le suis sans intolérance.

Je n'ai qu'une conception assez vague de ce qui peut constituer la *religiosité ;* je ne me crois pas *religieux.*

Je ne perçois point la nécessité d'une croyance particulière, ayant un caractère dogmatique, ce qui n'exclut nullement la conception d'un ensemble de devoirs moraux, ou, si l'expression paraît plus juste, d'obligations de conscience envers soi et envers les autres.

Je ne considère pas comme dépourvus d'intérêt les problèmes relatifs à l'existence d'un Dieu personnel, d'un principe individuel, immatériel et survivant au corps de chacun de nous, qui serait l'âme; mais je me déclare impuissant à en trouver la solution, et j'incline plutôt vers une sorte de panthéisme; je crois, du reste, que la vie de chacun et la vie sociale peuvent être réglées et dirigées, abstraction faite de doctrines arrêtées sur ces mystérieuses questions.

L

(UNE DAME)

Elevée dans la religion catholique, je n'ai aucun sentiment religieux dans le sens de culte et de dogmes. Parfaitement incroyante à l'égard du surnaturel, de la révélation, je suis réfractaire à la métaphysique, et pourtant je suis très idéaliste. Ces élans vers l'idéal, le bien absolu, la beauté morale, ce je ne sais quoi qui me sort de moi-même, peuvent-ils être appelés religieux? Ce que l'on appelle Dieu, la vie future, l'âme n'y ont rien à faire.

Devant une nuit étoilée, un grand spectacle de la nature, je suis troublée profondément et j'avoue que je comprends difficilement que des êtres intelligents puissent se contenter d'une admiration artistique. — Devant les infiniment petits, même extase. Est-ce l'atavisme qui revient? Peut-être, car si j'analyse, je me trouve aussi embarrassée de croire que ce

qui est a toujours existé, que de songer à une création. Ce sont les seuls moments où je puisse soupçonner en moi un sentiment religieux, si toutefois je puis qualifier ainsi cette émotion. Le bon sens voudrait que faute d'une croyance religieuse je m'abstienne de toute curiosité, mais ignorante en science, j'ai l'esprit spéculatif, et ces grandes questions m'attirent quand même.

Une croyance particulière ne m'est nullement nécessaire. J'aimerais certainement mieux ne pas vivre l'esprit à la belle étoile; mais je suis sûre de ne pas me tromper en suivant le bien, et je suis tranquille moralement. Ma conscience, très aiguisée, suffit seule à m'empêcher de mal faire. Je sens en moi un idéal de beauté morale, de bonté, avec lequel j'aime à vivre. Plus je me sentirais près de cet idéal, plus je serais satisfaite. Jamais dans les moments les plus douloureux de ma vie je n'ai senti le besoin de me tourner vers un ciel que je sais vide. C'est en faisant appel à ma force morale, aux devoirs qui me restent à remplir, à l'exemple à donner comme une consolation, à la résignation devant les lois de l'univers, et à la comparaison avec de plus infortunés que moi, que j'ai trouvé un secours.

Dieu? Je ne sais pas s'il existe; mais certes ce n'est pas un être à notre image, s'intéressant à notre individu. Je vois partout des forces, des lois. Je crois qu'il y a des lois dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. L'Univers serait pour moi l'ensemble de ces lois. Les religions auraient été inventées par des esprits de génie pour gouverner les hommes. A l'origine, l'ignorance a permis d'établir ces religions sur des fables, les cerveaux ont accepté ces conceptions surnaturelles, et l'esprit humain, moulé à travers les siècles par la foi aveugle et la métaphysique, s'est créé des besoins dont il ne peut s'affranchir.

En revanche, le mot Dieu correspond pour moi à un point d'interrogation si gigantesque que j'ai horreur des esprits cyniques et blasphémateurs dans la négation. C'est sans doute une bouffée d'atavisme que cette vénération pour un être qui ne compte guère dans ma vie et qui, à mon sens,

n'existe peut-être pas. Il faut dire que je n'aime pas à voir rire de ce qui est digne de vénération.

L'âme? Y a-t-il une âme? Je n'en sais rien. Au chevet des êtres chers que j'ai perdus, je n'ai jamais eu, au moment de la mort, l'impression que quelque chose d'eux s'en allait ailleurs. La vie était finie. Ils avaient rempli leur tâche, le souvenir qu'ils me laissaient était tout. Voilà mon *impression;* mais si de sang-froid je réfléchis, je ne me crois pas sûre d'être dans le vrai. Mes rêveries sont peut-être pures fantaisies, mais je les rêve. L'âme est-elle une avec le corps et s'éteint-elle avec lui? Est-ce une force qui s'en sépare et retourne au foyer qui la produit, ou se perd dans l'espace? Est-ce une force qui a sa *qualité* et qui selon son état de perfectionnement s'adapte à un nouveau rôle par affinité? Ce dernier cas m'arrête peu. Ce à quoi je ne crois pas, c'est à une âme conservant sa personnalité; et si l'homme a une âme, je ne vois pas pourquoi les animaux n'en auraient pas une.

Le monde futur? Je n'y crois pas. Une des raisons qui m'empêchent de croire à l'existence de l'âme, c'est que la nature a mis en nous tout ce qui est nécessaire à la vie: l'instinct de la conservation, l'amour, la faim et la soif, le sommeil. Le sort de l'âme et de son éternité serait pour l'homme de la première importance. Rien ne la prouve, et chaque être, s'il n'a pas la foi, est voué à l'incertitude.

Les sentiments que j'ai exprimés m'amènent à la résignation par le contraste entre l'infini et le grain de sable. Au contraire, si dégagée de toute idée religieuse je sens que je puis concourir à un progrès quelconque pour le bonheur de mes semblables, avec ardeur je me mettrai à la tâche, sans autre espoir que d'avoir diminué la souffrance.

Tout ce que je viens d'écrire suffit à la conduite de ma vie, mais je me garderais bien de propager mes idées. Au point de vue social, je les crois insuffisantes. Sortie d'une lignée d'ancêtres tous braves gens, j'ai hérité de leurs sentiments de droiture et ne me reconnais nul mérite à cet égard. L'atavisme, le tempérament me semblent jouer un

rôle capital et effrayant dans notre structure morale. La vie a-t-elle un sens et quel est-il ? Pourquoi la souffrance ? Pourquoi la nature nous montre-t-elle partout des lois en désaccord avec l'idéal humain (la loi du plus fort, l'injustice)? Toutes ces questions troublent ma quiétude intellectuelle, si ma conscience est en repos. Aussi si je vivais dans un pays où se pratique une religion d'où toute superstition serait bannie, où les hommes se rassembleraient pour rendre hommage au Bien, à l'infini, à l'inconnu, même en donnant à ces grands noms une puissance directrice, je me réunirais à eux par devoir social et bienfaisant, voilà tout. Les splendeurs des cérémonies catholiques effleurent à peine mon sens artistique, tant je suis gênée par les dessous qui me sont antipathiques.

M

(UNE DAME)

Ma chère amie, j'ai reçu le questionnaire et te remercie de l'opinion que tu as eue de moi en me l'envoyant, mais vraiment, je ne me sens pas la force d'y répondre. — Si on veut faire sérieusement ce travail, c'est beaucoup plus que des idées générales à formuler, mais bien un véritable examen de conscience sur soi-même. Or, on peut se dire beaucoup de choses entre ses deux yeux, qu'on n'aimerait pas livrer à autrui; puis, c'est faire un peu le procès à ceux qui vous ont élevée, à votre entourage même. — Comme tout se tient, et que la dose de sentiment dont chacun est affligé ne reste jamais inactive, il faudrait dire aussi ce qu'on fait de la sienne, et pourquoi elle va d'un côté plutôt que d'un autre. — Mais c'est effrayant, ce que tu me demandes là, ma chère ***, et réclamerait un volume que je suis incapable de faire, fort heureusement pour toi, car il deviendrait trop long et sûrement ennuyeux.

Pourtant, pour rester dans la question stricte, je puis te répéter ce que tu sais depuis longtemps, c'est que je manque absolument de religiosité; loin de m'être une privation, j'estime que ce qu'il y a de plus consolant est de se convaincre qu'il n'y a rien après la mort, qu'on en a bien fini avec toute souffrance.

Chacun place son espérance où il peut; la mienne ne demande rien que l'oubli, — dans l'autre monde, car j'ai d'autres prétentions dans celui-ci...

N

(UNE JEUNE FILLE)

Par égard pour les miens, par une sorte de paresse d'esprit et un lâche respect de l'opinion publique, je suis les pratiques de la religion catholique et j'en remplis officiellement les formules essentielles. Je n'ai pas d'aptitudes, d'instincts religieux; j'admire simplement la dose d'idéalisme, l'élément décoratif, la matière poétique que comporte tout déisme débarrassé des vulgarités de la pratique, de l'exagération et du fanatisme. J'ai été croyante et catholique jusque vers quatorze ans. A partir du jour de ma première communion, j'ai cessé de l'être. J'avais frôlé les mensonges, les agissements sournois, la politique intéressée, j'avais pénétré l'intransigeance, le despotisme et pourtant l'esclavage des catholiques fervents. Je ne pouvais plus respecter une religion dont les adeptes manquent généralement de liberté et de conscience, une religion qu'il faut soutenir par la proclamation des faux miracles, les saltimbanqueries de Lourdes, les combinaisons politiques de *la Croix* et les banques des antisémites; une religion combinée par les prêtres et le plus souvent en désaccord avec l'Evangile, sur lequel soi-disant elle se base; une religion qui n'admet pas

le libre arbitre, ni le contrôle de chaque conscience personnelle.

Pour ces deux dernières raisons la religion protestante, avec sa libre interprétation de la Bible et sans intermédiaire infaillible entre Dieu et le fidèle, me plairait davantage. Le catholicisme craint la science et l'histoire, contrarie les instincts naturels, oblige à trop de pratiques puériles et encombrantes, met l'amour sous la tutelle du confesseur et la Beauté en exil.

Les pensées et les émotions que je pourrais qualifier de religieuses, ou plutôt de sacrées, naissent en moi en face d'un beau spectacle de la nature, à la vue ou à l'audition d'une œuvre humaine géniale et puissante. Parfois, au sommet d'une montagne, au sein du soir, dans le voisinage des glaciers, j'ai eu pendant une minute la conviction qu'une puissance, qu'une raison, qu'une bonté supérieure, surhumaine, présidait à tant d'harmonie et d'ordre, mais jamais je n'ai assimilé l'être puissant, inlelligent, bon, *divin*, si vaguement et fugitivement conçu, au Dieu que nous présente l'Église catholique moderne.

Depuis l'âge de quatorze ans, c'est-à-dire depuis douze ans, je n'ai jamais rien fait pour Dieu ni pour le ciel. Je pense qu'il suffit pour être moral, d'avoir le respect de soi-même et de ne pas sacrifier son idéal à son intérêt ; je pense que chaque être a la notion d'un *bien* et d'un *mal*, l'idée du devoir, et qu'il suffit d'être sincère, de mettre ses actions d'accord avec cette notion et cette idée pour se bien conduire. Je crois qu'il est déprimant et immoral de ne pas employer ses forces, ses aptitudes, ses facultés dans la vie, pour la vie, de ne pas faire de la vie, autant que possible, pour soi et les autres, une chose heureuse et harmonieuse. Car la vie est le seul lieu où l'on soit sûr de pouvoir élargir, embellir son âme, en tirer de la joie et du confort pour tous les autres, sans distinctions ethnographiques, sans préjugés de races, de castes, de religion.

Quand je vois la tristesse propagée autour de moi par le catholicisme du prêtre, je regrette avec ferveur la morale

esthétique des Athéniens, la douceur joyeuse, l'humanité des cultes grecs au quatrième siècle av. J.-C.

En somme, je suis dans le doute le plus absolu pour tout ce qui concerne les questions graves et fondamentales qui touchent à l'au-delà, à l'éternité, à notre fin, à ce que l'on convient d'appeler notre « âme ». Les solutions que l'on m'a proposées ne satisfont pas ma raison. Je crois qu'on ne sait rien, que l'on n'est sûr de rien ; qu'il faut une immense dose de vanité, de crédulité, de bêtise, de superficialité ou de folie pour affirmer que Dieu existe ou n'existe pas et en tirer des conclusions.

O

(UNE JEUNE FILLE)

Mes réponses seront négatives sur tous les points. En effet, je n'appartiens à aucune religion, je n'ai besoin d'aucune croyance particulière, et la notion de Dieu, de l'âme et du monde futur n'a aucune place dans ma vie.

L'observation de la vie et du monde ne m'a pas révélé jusqu'à présent l'existence d'une Force ou puissance supérieure agissant consciemment sur ce que nous apercevons de l'univers. C'est donc le principe même de Dieu que je ne reconnais pas. Il s'ensuit que toutes les religions basées sur ce principe m'apparaissent également fausses.

Les religions, tentatives d'explication de l'inconnu, résultent comme toute hypothèse du nombre et de l'état des choses connues au moment de leur formation; ce nombre et cet état variant sans cesse, il me semble tout naturel que les religions changent.

Je ne m'étonne pas non plus que des esprits très supérieurs se soient contentés autrefois d'explications de l'inconnu qui me paraissent inadmissibles. Lorsqu'ils les acceptaient, ces explications n'étaient pas contredites par les

faits connus, tandis qu'elles le sont aujourd'hui. Il se peut que j'arrive à l'incrédulité par la même opération d'esprit qui a conduit ces croyants à la foi. Si le résultat en est autre, c'est simplement que les facteurs sont changés. D'où il suit qu'une religion ne peut tirer quelque force de la valeur intellectuelle de ses adeptes, que dans le présent et non dans le passé.

Je ne vois pas non plus qu'aucun argument tiré de la beauté, de la durée ou de la régularité de notre monde, affirme le principe de Dieu. De même que tout levier demande un point d'appui, de même toute admiration implique la comparaison; je n'admire pas le monde, faute de pouvoir le comparer à autre chose qu'à lui-même.

En ce qui concerne la durée, rien ne me prouve que ce que nous appelons l'éternité soit autre chose qu'un moment dans le temps. Et quant à la régularité, elle n'a pas forcément une cause consciente. Les fonctions régulières de ma vie sont peut-être l'ordre et même l'éternité pour une infinité de mondes insoupçonnés. S'ils m'appellent Dieu, ils se trompent, car je les ignore, et je ne sais pas quel Olympe je fais trembler en éternuant.

Si je me crois hors d'état de juger le monde, rien en revanche ne me défend de l'aimer. Je l'aime donc, comme le poisson aime l'eau, parce qu'il ne peut vivre que là. Tirez donc un poisson de l'eau, étendez-le sur une prairie en fleurs, le ventre au soleil, et tentez de lui faire entendre qu'il occupe une position délicieuse entre toutes ! Non, ce n'est pas un poisson qui chantera jamais « Midi, roi des étés ».

Si ces considérations ne me conduisaient à rejeter en principe toutes les religions existantes, j'aurais encore une autre raison de le faire. Je refuserais l'hommage au Dieu proposé à ma croyance, parce qu'il m'est moralement inférieur. J'ai, en particulier, de la justice, de l'intelligence, de la bonté, une conception théorique plus haute, plus civilisée que celle qu'on lui prête. Je trouve que tous les saints, tous ceux qui en imitation de leur Dieu ont cherché la perfection,

dépassent de beaucoup leur modèle. Je suis toujours étonnée aussi de voir les chrétiens, par exemple, représenter leur Dieu tout-puissant comme affligé des fautes de ses créatures. Pourquoi s'afflige-t-il ? Il en espérait donc autre chose ? Il est surpris, il est déçu ? Que sa toute-puissance a donc conservé de naïveté !

Jésus-Christ, aussi, admirable figure humaine, me paraît, comme Dieu, excessivement surfait. Quoi : par sa mort il rachetait tout le genre humain ! Vraiment c'est là un motif suffisant de faire le sacrifice de sa vie, et il ne manque pas de gens qui l'ont donnée pour moins que cela, à commencer par ses martyrs.

L'ensemble des lois morales auxquelles tous obéissent, croyants et incroyants, ne m'apparaît pas comme une survivance des religions, et ce n'est pas sans examen que je les accepte. Nous ne sommes sûrs que d'une chose : ce que nous appelons *exister*. Je crois qu'il n'y a de *bien* que la vie, de *mal* que la mort. Et je remarque qu'il n'y a d'universellement condamné par la morale que ce qui attente à la vie dans l'individu ou dans l'espèce. Si le bien et le mal étaient en nous à l'état de notions innées, j'imagine qu'un homme seul, dans une île déserte, n'ayant jamais eu aucun rapport avec d'autres individus semblables à lui, aurait de la morale une conception aussi complète, aussi raffinée que la nôtre. Or, ses prescriptions morales se borneraient, je crois, à bien peu de chose : ne pas attenter à sa vie, ne détruire autour de lui que dans la mesure où ce serait nécessaire pour alimenter cette vie. Mais, qu'on lui donne une femme, des enfants. Oh ! comme sa morale se complique ! D'autres êtres vivent près de lui ; il n'est plus la cellule unique, il fait partie d'un organisme plus complexe en qui il doit respecter la vie. Il sent au delà de lui-même s'étendre la sensation de l'existence. Que d'obligations morales s'imposent à lui dès cet instant ! Et si cet organisme s'étend encore ; si d'autres familles se forment à côté de la sienne ; si, après s'être entre-tuées, ces familles s'aperçoivent qu'il leur est plus avantageux de s'entr'aider, ne voit-on pas des lois morales toujours plus complexes

naître de ce commencement d'organisation sociale? Et ne peut-on atteindre, par cette transformation incessante, à tout ce qu'il y a de plus délicat, de plus raffiné dans l'ordre du sentiment? Le sacrifice absolu peut devenir l'instinct de conservation de celui qui existe vraiment au delà de lui-même

Je constate que le sentiment religieux existe. Il existe si bien qu'il crée les religions. Si étrange que cela puisse paraître, je ne crois pas me tromper en le croyant très développé en moi, ce que plusieurs personnes religieuses ont reconnu d'elles-mêmes. De mon côté, je comprends parfaitement les croyants; comme je sympathise avec eux, ils me disent volontiers ce qu'ils sentent, et il n'y a rien dans leur vie intérieure dont je ne saisisse d'instinct la nuance la plus délicate. Il est assez curieux que mon cœur puisse être ému de ce qui n'a jamais troublé ma raison, mais pourtant cela est, et voici très longtemps que j'assiste sans comprendre à cette contradiction qui est en moi.

Oui, tous ceux qui ont cru, dans tous les temps, sont mes pareils, mes frères, tandis que rien n'est plus loin de moi que le bon sens incrédule qui ne rêve pas. Les accents, les expressions de leur foi me pénètrent d'une émotion si intense et si vraie qu'il m'a fallu plus d'une fois le dire en musique. Or, un artiste peut, sans le vouloir, mentir en paroles ou en actions, mais là, dans sa langue, il ne ment pas. Par quoi donc suis-je préparée à ressentir des choses que mon éducation libre, hors de toute croyance, devrait m'avoir rendues étrangères? Est-ce seulement que les religions sont les plus belles, les plus émouvantes créations humaines? Est-ce aussi que l'art enseigne, à qui s'y donne, tous les troubles, toutes les angoisses, toutes les célestes joies des croyants? qu'un même souci de perfection morale exige de l'artiste et du croyant des dispositions de cœur et d'esprit toutes semblables? Toujours est-il que la vie intérieure d'un artiste est identiquement celle d'un croyant, que les mêmes paroles l'expriment, et qu'il n'y a peut-être pas de vertu religieuse qui ne soit aussi une vertu artistique.

Je n'ai pas assez analysé le sentiment religieux pour savoir au juste ce qu'il est. Peut-être le trouverait-on en tout être qui sent que les idées sont de la vie, qui voit dès le principe la réalité future. En tous cas, la notion précise d'un Dieu y est comme accessoire. Les religions doivent être l'expression imparfaite et variable d'un sentiment qui existe avant toute croyance définie, et crée lui-même son objet.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA SITUATION GÉNÉRALE

DEUXIÈME PARTIE

LA SITUATION INDIVIDUELLE

